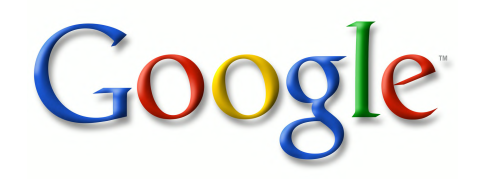


MAGASIN ASIATIQUE.

MAGASIN ASIATIQUE,

au chr de Paravey

OU

REVUE GÉOGRAPHIQUE

ET HISTORIQUE

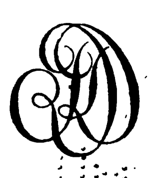


ET SEPTENTRIONALE;

Publiée par Mr J. Klaproth,

Membre des Sociétés Asiatiques de Paris et de Londres.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMP.-LIB. ET MEMB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Et Lib. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent,

RUE RICHELIEU, No 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, No 46.

M DCCC XXVI.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

JUILLET 1826.

MAGASIN ASIATIQUE.

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

Par Mir I'zzet-ullah, *en* 1812.

En 1812, M. Moorcroft, qui avait le projet de visiter les contrées situées au nord de l'Himâlaya, lorsqu'une occasion favorable se rencontrerait pour entreprendre cette excursion, y envoya à l'avance Mir I'zzet-ullah, qui était attaché à son service. Celui-ci alla de *Delhi* à *Kachemir*, de là au *Tubet*, de ce pays à *Yarkand*, de cette ville à *Kachgar*, d'où il gagna la frontière de la Chine. Il revint par *Khokand*, *Samarkand*, *Boukhara*, *Balkh*, *Khulm*, *Kâboul*, *Bamian*, et retourna dans les plaines de l'Hindoustân. Pendant cette longue course il tint un journal exact dans lequel il nota les différens endroits où il passa, et les objets qui fixèrent son attention. Comme il était doué d'intelligence et de sagacité, il recueillit beaucoup de renseignemens précieux, quoiqu'ils ne soient ni aussi détaillés ni aussi précis que ceux que

nous devons espérer du zèle et des soins de l'homme hardi et savant qui le fit voyager. Il fut tiré plusieurs copies du journal d'Izzet-allah ; un de nos amis nous en ayant procuré une, nous avons pensé qu'une traduction d'une partie de ce qu'il contient ne pourrait qu'être agréable à nos lecteurs ; les pays que cet Asiatique a parcourus étant en général peu connus en Europe, et les particularités qu'il raconte ayant au moins pour elles le mérite de la nouveauté.

Nous omettons la première partie du voyage d'Izzet Allah, de l'Hindoustân à travers le Kachemir.

Du Kachemir au Tubet.

« La dernière station du Kachemir est à *Sonâmerg* سونامرك, village d'une soixantaine de maisons. La route est si rude et si rocailleuse qu'elle serait impraticable pour un voyageur à cheval. Le *Sindh* (1) coule à droite de la route, on voit dans cet endroit les ruines d'un caravanserai, bâti par Ibrahim khan.

A cinq coss au nord-est de Sonâmerg, on trouve

(1) Cette rivière doit être le Sindh ou Indus du Cachemir, ou le petit Sindh. Nous n'avons aucun moyen de vérifiêr la route de notre voyageur en la comparant avec d'autres récits : cependant il a peut-être eu des précurseurs. Le P. Desideri qui, en 1714, fut envoyé de Goa au Tubet, paraît avoir suivi la même route jusqu'à Leï ou Ladak ; l'extrait de son voyage, où l'on trouve ce fait, ne donne que peu de détails à ce sujet.

Yâltâl یالتال. Cette station ne consiste qu'en une seule maison pour la commodité des voyageurs. Le Sindh passe le long des montagnes, à droite de la route, qui est large et praticable. Yâltâl est dans le Kachemir, mais précisément sur la limite de ce pays : à l'est s'élèvent des montagnes qui le séparent du Tubet. Plus en avant, la route parcourt un canton montagneux et stérile, mais abondant en sources.

Matâyin متاین, à 10 coss au nord-est d'Yâltâl est un village sur la rive droite de la rivière du petit Tubet : les habitans sont, pour la plupart, mahométans sunnites : il appartient au Tubet ; on y commence à parler le *tubetain*.

A peu près à 4 gherry (1) d'Yâltâl, la route passe par le sommet des montagnes ; elle est assez praticable. A la descente, on marche pendant l'espace d'un jet de flèche, sur la neige gelée. Un coss plus loin, à droite de la route, on aperçoit, sur le sommet dune montagne, deux grands blocs de pierres : la tradition rapporte qu'anciennement deux frères de la race des géans s'étant disputés sur le droit des sources dans ce lieu, finirent par y poser des rochers pour indiquer qu'une moitié des eaux appartenait au *Balti* ou *petit Tubet*, et l'autre moitié au Kachemir. L'un des fréres s'appelait *Wagâ* وکا, l'autre *Sugan* سکن ; de là dérive le nom de *Wagâsugan*

(1) کہری *Gherry*, est une mesure de tems qui comprend vingt-quatre minutes.

que porte ce lieu. On dit qu'encore aujourd'hui ces *deo*, ou génies, gardent chacun la portion des eaux qui lui a été dévolue. Bref, plusieurs sources coulent ici, les unes vers le Tubet, les autres vers le Kachemir; en effet, jusqu'ici on a monté continuellement, ensuite la route commence à descendre; en conséquence les ruisseaux de ces montagnes suivent la direction de leurs pentes; une partie concourt à former la rivière du Tubet, qui, après être sorti de ce pays, passe à *Muzeffer-abad;* à un coss au-dessous de cette ville, elle se joint à la rivière du Kachemir, et, ainsi réunies, elles descendent vers le Pendjâb sous le nom de *Jhelun* ou *Behout* بهت (1).

Panderras پندرس, à 2 cos à l'est de Matâyin, est à gauche d'une petite rivière; on y trouve une espèce de corneille à bec et à pates rouges, que les musulmans regardent comme une nourriture permise, et qu'en conséquence ils mangent. Il y a aussi un animal qui ressemble au chakal, et qui est considéré comme défendu : en kachemirien, on le nomme *daroudan* درودن; sa peau fournit un vêtement très-chaud et sa

---

(1) Le *Sindh du Kachemir* n'est que l'affluent septentrional du Jhelum, qui a sa source au sud du même point de la chaîne des monts Kantel, duquel la *rivière du petit Tubet* coule au nord. Cette dernière reçoit à gauche le *Kichen-ganga* de *Kachemir*, et se joint, en effet, au-dessus de *Muzeffer-abad* au *Jhelum*. La carte du Kachemir apportée en Europe par M. Gentil, et publiée par Langlès, dans le *Voyage de Forster*, est plus exacte que toutes celles que les Anglais ont données. Kl.

chair est très-salutaire dans la lèpre. La route, le long de la rivière du Tubet, est bonne.

Diriras دررس (1), à 4 coss à l'est de Panderras est le nom d'un petit pergannah ; les villages y sont aussi rapprochés les uns des autres que si c'étaient les quartiers d'une ville ; du reste ce pergannah peut passer pour une ville, le gouverneur porte le titre de *Kehrpoun* کہرپون ; il est envoyé du Tubet. Les maisons de ce pays depuis Matayin jusqu'ici sont toutes délabrées et abandonnées ; l'année dernière un grand nombre d'habitans avaient été enlevés par des partis de *Dardi* دردی, tribu indépendante (2), qui vit dans les montagnes, à trois ou quatre jours de marche au nord de Diriras et qui parle le *pechtou* et le *daradi :* sa religion n'est pas connue. On dit que la distance de *Kachemir* à *Badakhchan* est de dix journées en passant par le pays des *Dardi*. Ils vendent comme esclaves les prisonniers qu'ils font dans leurs incursions. Après celle dont je viens de parler, une troupe de gens armés de mousquets fut, par ordre du gouverneur du Kachemir, postée à Diriras sous le commandement du fils de *Malek Akhâm*, qui tient

---

(1) C'est sans doute le *Draus* de la carte d'Elphinstone ; notre manière de lire le nom est fondée sur les points voyelle du manuscrit. Si le grand Indus passe par ce lieu et s'y divise, comme la carte le marque, en deux bras considérables, il est singulier qu'I'zzet-ullah n'ait pas noté ce fait.

(2) Les *Dardi* sont les *Darada* des livres sanskrits, et les *Daradæ* des géographes anciens.

en *djaghir* du radja du Tubet, la moitié des revenus du pays compris entre Matayin et Diriras.

Kertchho كرچهو, à 15 coss au nord-est de Diriras, est également un pergannah rempli de villages très-rapprochés ; les maisons sont en bois et proprement bâties ; les habitans sont, pour la plupart, mahométans de la secte des chïtes. Le long de la route s'élèvent deux montagnes très-hautes entre lesquelles il y a un lieu de halte en plein air pour les caravanes ; il est à 8 coss de Diriras ; l'oignon est abondant sur ces montagnes ; les vaches de ce canton ont la queue aussi longue que celle des chevaux ; les corneilles sont noires et blanches.

Tirispoun ترسپون, est à 2 coss de la rivière, sur sa rive gauche.

Pachkam پشکم, est à 5 coss au nord-est de Tirispoun, et seulement à 3 coss et sur la rive gauche de la rivière qui en ce lieu sort du petit Tubet. Les habitans sont chïtes et obéissent au radja *Mohammed Ali khan*, qui est sujet du radja du Tubet dont il a épousé la sœur. La sienne est mariée à ce radja : ces femmes ont respectivement embrassé la religion de leurs époux. Pachkam est un lieu agréable, bien arrosé, et ombragé par des peupliers et des saules.

Beli بلی, à 6 coss au nord-est de Pachkam, a dans son voisinage un rocher qui est semblable à une montagne et sur le sommet duquel il y a un château où demeure un lama ; on y voit beaucoup de figures sculptées ; on en ignore le nom. *Ibrahim khan* y fonda un palais dont les ruines existent encore ; une partie

des habitans suit la religion du Tubet; ce lieu renferme un petit convent de kaloun (ou ghellong), moines tubetains, qui possèdent presque toutes les terres voisines. L'orge et le froment se récoltent ici vers la fin de septembre.

Les premières stations, dans la même direction du nord-est, sont aux villages de *Hankout* هنكوت, à 6 coss, et de *Lamyaruf* لاميرف, à 5 cos; ensuite on arrive à *Kahladj* كهلج, qui est à 5 coss plus loin. Toute la route est montagneuse, la dernière partie est rude et difficile; à cette époque on la réparait. La rivière du Tubet passe à Kahladj, c'est la même que celle d'*Attok* (l'Indus), elle coule du nord au sud-ouest: on dit qu'elle se joint au *Châyouk* شايوق (1), qui a sa source dans une montagne entre le Tubet et Yarkand. A Kahladj, la rivière n'a pas de nom particulier; elle porte celui de *Sanpo* سانپو, qui, en tubetain, signifie la grande rivière (2).

En continuant de suivre la route, on passe à *Sanpoul* سنپول, à 8 coss de Khaladj, à *Nemeh* نيمه, qui est à 5 coss plus loin, puis on tourne plus au nord et on arrive à *Lei* لي, eloigné de 8 coss de Nemeh.

Leï (ou *Ladak*) est une ville très-peuplée, et la capitale du Tubet; elle est toujours désignée par ce nom ou par celui de Tubet, quand il est appliqué à cette cité. *Leï* est éloigné de près d'un coss de la rive droite du

(1) Ce récit s'accorde assez bien avec la position de la rivière près de ce lieu : celle qui se joint à l'Indus y est nommée Châyouk.

(2) Voyez *Magasin Asiatique*, vol. I, pag. 308.

Sanpo : la route qui y mène est bonne ; on rencontre plusieurs villages entre cette dernière ville et Nemeh, situé du même côté de la rivière. Les habitans de la ville nomment le pays *Ladagh* لادغ. Dans le Kachemir on l'appelle *Buten* بطن et en persan ainsi qu'en turc *Tubet*, mot qui en turc signifie *laine pour châles* (1), cette marchandise y est très-commune et de la plus belle qualité. On récolte, entre Matâyin et Diriras, une sorte d'orge qui ressemble au froment ; le coton y croît aussi : au-delà de Diriras, on trouve du froment et de l'orge, mais il n'y a pas de coton ; la moisson du froment ne s'y fait qu'à la fin de décembre, mais dans les environs de Leï elle a lieu en octobre : il n'y a qu'une récolte par an ; on cultive à Leï de très-beaux navets. On n'y sème jamais ni riz, ni djavar, ni tchenna. De Matâyin à Leï, l'eau est mauvaise ; elle cause l'asthme et le goître : en hindi cette dernière maladie se nomme *ghilher* ; elle ne paraît pas très-commune dans la ville de Leï, mais l'haleine courte y est générale. J'en fus attaqué et j'en souffris beaucoup ; c'est pourquoi je m'abstins d'eau pure et ne bus que du thé : je ne tardai pas à être guéri. L'eau du Sanpo est bonne ; dans la vallée qu'il parcourt ou sur les hauteurs qui le bornent, partout où coulent les sources qui alimentent les rivières, on

---

(1) Il faut observer que le nom de *Tubet* est le même que celui de *Thou po* ou *Thou bo*, que les Tubetains portaient chez les Chinois depuis le sixième siècle de notre ère, et qu'on prononce ordinairement *Thoufan*, ce qui est inexact. Voy. mon *Asia polyglotta*, pag. 345. Kl.

rencontre des villages. Les habitans du Tubet se nourrissent principalement de *talfan*, c'est à dire de *setou* (grain torrefié), ils le font cuire avec la viande, de manière à ce que cela forme un bouillon épais. Les gens de qualité mangent du riz. Tous sont vêtus de drap grossier, fabriqué avec la laine de mouton; en hiver les pauvres s'enveloppent de la peau de cet animal; la coiffure consiste en bonnets noirs très-hauts qui retombent sur une oreille; les souliers sont en peau non tannée dans laquelle on cout du drap qui monte jusqu'au milieu de la jambe: les hommes ont les cheveux tressés comme ceux des femmes, et les laissent tomber en tresses par derrière; ils se rasent la barbe, et conservent les moustaches : la partie inférieure de la tunique ressemble à celle du *kabâ*, elle est unie et étroite; la partie supérieure, au contraire, ou la veste, est ample et plissée; le tout est d'une seule pièce. Le *djama* ou la robe est de drap de laine (*pattou*) noir ou de couleur; les femmes ont, dans les cheveux, des ornemens en turquoises, en émeraudes et en perles. Le pays est peu fertile, de sorte qu'à raison du peu de fécondité du sol et des moissons, les gens pauvres suivent l'usage révoltant d'avoir une femme qui est l'épouse de plusieurs frères; les enfans sont tous à la charge de l'aîné. Cette coutume est en opposition avec la religion dominante. Le fils aîné jouit aussi de la faculté d'exclure, s'il le veut, son père de la possession des biens, et de priver les autres fils de toute part quelconque. Les revenus de l'État de Leï sont de 5,000 *kharwar* de Kachemir, dont chacun

équivaut à 16 *terek*. Le radja n'a aucun droit au partage des récoltes; son revenu consiste en un impôt sur les têtes de chaque famille; il lève une ou deux roupies par an, selon la nature du terrain, somme qui n'est pas déterminée d'après les *beyah* ou *djerîb ;* mais les terres sont divisées d'après les eaux, c'est-à-dire qu'on calcule la proportion d'eau qu'exige chaque jour un moulin ou un demi moulin, puis on calcule la consommation journalière de l'eau pour l'irrigation de la terre d'après ce taux.

Les maisons sont de pierre ou de brique crue; les solives sont en bois de peuplier; les habitations ont trois à quatre étages : la population est composée de Tubetains et de Kachemiriens : les mahométans sont les uns chïtes, les autres sunnites. Les droits sur les marchandises sont fixés à tant par charge : une charge de laine à châle, expédiée pour le Kachemir, paie quatre roupies; elle ne doit aucun droit quand elle est apportée d'un autre pays dans le Tubet : un droit de quatre roupies est levé sur chaque terek en poids de châles de cachemir envoyés à Yarkand. Tous les ans huit cents charges de cheval, de laine à châle, sont envoyées de Leï à Kachemir; chaque charge pèse environ 28 *terek ;* la laine est fournie par la toison de la chèvre, mais elle est distincte du poil; la laine qui porte surtout le nom de *tous* est donnée par une espèce de cerf. Le *thé* paie également un faible droit. La laine à châle vient à Leï de *Rodek* et de *Tchayin than ;* le premier de ces lieux est au sud de Leï et en dépend. *Tchayin than* est le nom d'un territoire dont la ville

principale s'appelle *Ghertok* : elle est à quinze stations à l'est de Leï, et appartient à Lassa. *Lassa* (ou mieux *H'lassa*), est une ville célèbre, à deux mois de route à l'est de Leï ; son chef est le principal des lama ; son nom n'est pas connu : depuis quinze à vingt ans, il a été obligé de recourir à la puissance de la Chine pour le protéger contre les envahissemens des *Gorkha*.

Il y a à Leï une mosquée à l'iman de laquelle chaque charge de marchandises paie un *djoud* جود ; elle a été fondée par *Ibrahim khan*, un des principaux personnages de la cour du grand Mogol, à l'époque où les *Kalmâk* قلماق s'emparèrent de la ville ; et que le radja du Tubet implora le secours du sulthan de l'Hindoustân. Ibrahim khan, qui fut envoyé à son aide, défit les Kalmâk et rétablit le radja, qui, en conséquence, adopta la religion musulmane, et signa un traité par lequel il se reconnaissait vassal de l'empire mogol. Il fut honoré du titre de radja *Akabet Mahmoud khan*. Les hakim de Kachemir le lui donnent encore ; mais le radja retourna en peu de tems à sa foi primitive ; il continua bien à se reconnaître comme subordonné en quelque sorte au gouverneur du Kachemir, mais il ne lui paya plus de tribut. Ses *djoud* sont frappés au coin de *Mahmoud châh* : quatre djoud valent une roupie. Le radja de Leï envoie tous les ans une contribution ou un don charitable au *Gourou-lama* de Lassa. Le hakim de Kachemir s'étudia à maintenir la bonne intelligence avec le radja du Tubet, parce que la laine à châle vient de ce pays, et que si les communications étaient interrompues,

les tisserans de Kachemir seraient sans occupation, ce qui lui ferait perdre un revenu de 10 lakh de roupies par an. Sans cette considération, le Tubet pourrait être aisément envahi, puisque les habitans sont une race sans nul courage. Durant tout le tems de mon séjour, je ne rencontrai pas un seul homme armé ; cependant on a, dans les maisons, des fusils et d'autres armes. Le meurtre et le vol, les violences et l'effusion du sang sont des crimes inconnus ; quand deux Tubetains se querellent, celui qui sent que sa colère pourra devenir outrageante, étouffe ses paroles en remplissant sa bouche de terre glaise ; ou bien l'un des deux découvre sa tête et la présente à son adversaire, en s'écriant : « frappe », parce qu'en effet quiconque donne le premier coup est sujet à une amende de 3 roupies, ou de 6 roupies si le sang a coulé. Si un homme en frappe un autre avec une épée, il est attaché à une grande pierre, et on applique au blessé un emplâtre aux frais de l'agresseur, selon ses facultés. Si le blessé meurt, le meurtrier est jeté dans la rivière, avec une grosse pierre attachée à sa ceinture. Bref, ces gens sont très-doux, n'ayant l'intention de faire du mal à personne, et sont exempts de toute intolérance religieuse. Ils marient leurs filles à des mahométans, et ne s'opposent pas à ce qu'elles embrassent la croyance de leurs maris : lorsque les femmes le désirent, elles peuvent, en tout tems, retourner à la religion du Tubet. Un corps de cinq cents cavaliers pourrait subjuguer tout le pays. La poudre à canon que l'on y fabrique a beaucoup de

réputation. A trois journées de route de Leï, il y a des mines de soufre. La terre produit aussi du salpêtre, et l'on prépare une grande quantité de charbon excellent, d'une sorte de bois qui croît sur les montagnes, dont j'ignore le nom en persan, et que je n'ai pas eu occasion de voir.

Quand un fils naît au radja, celui-ci abdique, et les ministres gouvernent au nom du jeune prince. Il y a trois principaux officiers du gouvernement : l'un est un kaloun (*ghellong*), qui est comme vice radja ; le second est le *tchaghgout*, trésorier ou intendant ; le troisième est le *muagten* معكتن , ou commandant de l'armée. En ce moment, le kaloun est entièrement maître de l'autorité suprême : le radja ne prend aucune part à l'administration de l'État ; le nom du radja est *Tchhatendroudj*. Tous les habitans du pays font un de leurs fils lama, c'est-à-dire homme qui renonce au monde. *Lama*, en tubetain, signifie *route* ou *chemin*, et *lameh* (1) celui qui montre la voie. Les femmes de cet ordre portent le nom de *tchoumeh* چومه ; j'en ignore la signification ; ni les lama, ni les tchoumeh ne se marient jamais. Les lama sont les intituteurs spirituels des autres classes du peuple. Je ne puis offrir aucune particularité sur la religion du pays, n'en comprenant pas le langage, et ne m'étant pas trouvé avec des lama qui fussent assez intelligens pour me

---

(1) Cette étymologie paraît plus exacte que celle qui a été donnée par Pallas.

Poudre à canon
Ici fere Bonne
道 Tao
士 Sse
Lamah, montr. sagesse
ou sage montr la voye

l'expliquer. Je fus également averti de ne pas faire des recherches trop détaillées sur ce sujet, parce que mes actions étaient regardées avec une certaine jalousie par les autorités principales. Je ne pus donc recueillir que les renseignemens que les mahométans qui demeurent dans cette ville furent en état de me fournir. La religion nationale porte le nom de *Bouddha;* elle reconnaît un Dieu et des prophètes. Les temples des idoles sont construits, non pour célébrer le culte religieux, mais pour conserver les statues des docteurs et des lama les plus distingués, dont la vue les édifie(1). En conséquence, quand un lama ou une autre personne de ce genre décède, on sculpte son image sur la tombe dans laquelle on dépose ses cendres après que son corps a été brûlé. On dit que quelques-unes de ces images représentent un prophète qui est encore vivant dans les montagnes et les déserts. Il paraît d'après ceci, que ce prophète n'est autre chose que *Khadjeh khizr* (Elie). Quelques-uns prétendent que ce sont les images d'un prophète qui fut enlevé au ciel et qui vit encore, et celles-ci sont, par conséquent, les figures d'*H'azret Issa* (Jésus). Les Tubetains ont des livres qu'ils considèrent comme leurs écritures saintes, et qui renferment des doctrines morales, des prières religieuses, et qui recommandent

(1) Rubruquis raconte que les moines du Tubet reconnaissent l'unité de Dieu, et que lorsqu'on leur reproche l'usage des images ils répondent qu'elles ne représentent nullement l'Etre Suprême, mais que ce sont celles de leurs amis défunts.

la pratique constante de la piété, de la vérité et de la bonté. Ainsi elles disent : si quelqu'un vous prend votre habit, donnez-lui aussi votre veste, et s'il vous donne un coup, priez-le de vous en appliquer un autre. L'adoration des idoles est défendue. A l'exception de l'usage de brûler les corps morts, les coutumes de ce peuple ont beaucoup de conformité avec celles des chrétiens ; il regarde la chair des chevaux et des chameaux comme impure ; mais il mange de la chèvre, du mouton et du bœuf. Il est également défendu par la loi d'épouser plus d'une femme. Leur principale fête est quand le soleil se trouve le plus éloigné de nous, c'est-à-dire au 25 décembre ; leur nouvelle année commence à la même époque que l'ère chrétienne. Quand les Tubetains prêtent serment, ils invoquent le *Kândja soum*, c'est-à-dire le Dieu triple ; *Kandja* signifiant Dieu, et *soum*, trois : ils disent cependant qu'il n'y a qu'un Dieu, et que des deux autres l'un est son prophète et l'autre son verbe, et que l'union des trois dans la formule du serment se rapporte à un seul Dieu. Il y a aussi une ressemblance manifeste entre les lama du Tubet et les moines des pays chrétiens ; par exemple, quelque tems avant mon arrivée, il y avait un lama qui de sa vie n'avait dormi. La coutume de brûler les morts existe encore dans le Tubet. Toutefois, à Lassa, où est le principal siége de la religion, on ne brûle pas les morts : on les enterre. Les Tubetains avouent que leurs livres religieux ont été originairement écrits dans une langue étrangère (le sanskrit), de laquelle ils

ont ensuite été traduits dans l'idiome de leur pays. Personne ne comprend plus les originaux qui existent encore. Je ne pus me procurer une seule ligne de ces livres. On a des caractères pour l'impression et d'autres pour l'écriture. Les mois ne sont pas désignés par des noms particuliers; on les distingue par premier, second, troisième, etc.; les années se comptent d'après la manière des Turcs; elles comprennent un cycle de douze années, dont chacune porte le nom d'un animal, comme *tchetchkân ul*, l'année du chat, *daoud ül*, l'année de la vache, etc. *La prononciation* de la langue du Tubet a beaucoup de choses communes avec celles des idiomes du Turkestân et du Kachemir; elle abonde en nasales, comme ce dernier, et par la prononciation, et l'accent ressemble au turc: le *kaf* dur, le *ghaïn*, le *chin* et le *tché* s'y rencontrent souvent. Les chiens du Tubet sont deux fois aussi gros que ceux de l'Hindoustan; ils ont la tête grosse, le poil long, beaucoup de force et de courage: on dit qu'ils pourraient résister à un lion (1). La vache de ce pays a la queue touffue, on en fait des *tchaunri*, usités dans l'Hindoustan; elles sont de petite taille, mais robustes, et ont le pied sûr; on s'en sert beaucoup comme de bêtes de somme dans les routes mon-

---

(1) Ces chiens s'appellent en chinois *Liu ngao*, ou grands chiens du pays de *Liu*. Ce pays était à l'occident de la Chine, dans le Tubet. L'histoire de la Chine rapporte que les *peuples de Liu* offrirent un de ces chiens à *Wou wang*, fondateur de la dynastie de Tcheou, dans le douzième siècle avant notre ère. Kl.

tagneuses et difficiles. La corneille (ou le corbeau) est grande et noire. J'ai vu peu des fameux bidets du Tubet : la race est originaire du *Zaïchkar,* canton de ce pays, à une quinzaine de stations de Leï : leur prix varie de 20 à 70 roupies. Ils sont très-agiles, ont le pied sûr, et traversent très-aisément les défilés les plus élevés ; on les nourrit de foin, ou, si l'on veut qu'ils engraissent, on leur donne du *ruchkéh,* frais si on est au printems, sec dans les autres saisons. Un cheval mange par jour un *djoud* de cette herbe. Au lieu de *gram* (espèce de *vèsce*), on distribue de l'orge aux chevaux.

Le *tchăghan* est le jeu favori des Tubétains ; il est joué par deux troupes de cavaliers qui essaient de pousser la balle entre deux pierres ; quiconque réussit est vainqueur.

Le manque d'astrolabe ne me permit pas de déterminer avec précision la position de Leï ; mais d'après les observations que je pus faire de l'étoile *djeddi*, que les Arabes nomment *kuteb* ou étoile polaire, je juge que cette ville est située par 37° 40' (1).

J'étais parti de Kachemir le 16 septembre 1812 ; ayant mis vingt et un jours à faire la route, j'arrivai à Leï le 6 octobre. La distance n'est pourtant que de 120 coss, mais les difficultés de la route rendent

(1) *Leï* est situé, d'après les observations de M. Moorcroft, par 34° 9' 21" lat. nord.

ce voyage pénible et ennuyeux : autrement il ne prendrait pas plus de quatre à cinq jours.

De Tubet à Yarkend (1).

Je partis de Leï le 26 d'octobre pour Yarkand. La première station est *Sebou* سبو, à 5 coss à l'est; un village dépendant de Leï, à 5 coss de l'autre côté des montagnes, fut ensuite le premier lieu de halte, mais il n'y avait pas d'habitans.

Digher دگر, à 8 coss au nord-est, est un village qui appartient à Leï : la route est très-escarpée et difficile; pendant les trois premières heures, ce fut une montée continuelle; la dernière fut une descente. La neige avait près d'une coudée de profondeur.

Ahkâm اهکام, à 3 coss au nord-est, est un village de vingt maisons sur la rive gauche du *Chayouk*; il dépend de Leï. La source de cette rivière est dans la chaîne de *Kara-koroum*; elle sera décrite plus tard. Elle se jette dans la rivière de Leï, et, par conséquent, contribue à grossir l'*Attok* (Indus). Elle coule au sud-ouest. La route, après la descente de *Digher*, suit une plaine et n'est que sable et rochers. Avant de descendre, on voit une route qui va au nord à Noureh,

(1) Cette partie de la route d'*I'zzet-ullah* est entièrement neuve; Marco Polo et le P. Goez, qui ont aussi visité Yarkand, y étant allé par une autre route qui est celle de Badakhchan. Les autres missionnaires qui penétrèrent jusqu'à Leï allèrent ensuite à H'lassa.

lieu de quelque importance. En été la route d'Yarkand passe à Noureh, parce que la fonte des neiges rend les plaines inférieures absolument impraticables ; le gouverneur de Noureh se nomme *Teizin*, il est beau-père du radjah de Leï.

Daktchoudinga دقچودنکا, à 7 coss au nord-est, est une station au milieu des rochers, sur la rive droite du *Châyouk*. La route suit les deux bords de cette rivière, que je traversai cinq fois dans le cours de cette marche ; le cheval avait de l'eau jusqu'à la sangle. A cette époque, 31 octobre, des glaçons se formaient à la crinière de ma monture. Il y avait bien peu d'endroits sur la route où l'on pût se procurer de l'herbe et du bois.

Tchamtchar چمچار, à quatre heures de distance au nord-est, sur la rive droite du *Châyouk*, que je passai quatre fois à gué ; la dernière il y avait du danger.

Tchonk djangal چونک جنکل, ou la grande forêt, à neuf heures de distance au nord-est sur la rive droite du Châyouk. Tout le long de la route, il n'y a qu'un bien petit nombre d'habitations sur la rive gauche de cette rivière.

Tchong oulang چونک اولانک, à quatre heures de distance au nord, est une station à la droite du Châyouk ; ensuite la route continue entre deux murs de rochers perpendiculaires ; elle est rocailleuse et sablonneuse.

Doung ba ilak دونک با یلاق, à neuf heures de distance, au nord-est ; est à la gauche du Châyouk ; on

traversa onze fois la rivière à gué. Après une marche de six heures, nous avons rencontré sur notre gauche un rocher de marbre qui s'étendait à une portée de fusil, et se terminait par un rocher rayé comme la *pierre de Solimani*. Il y a, sur la route, plusieurs *tochgoun* ou lieux de halte, où l'on peut se procurer du chauffage et de l'herbe; l'un de ces endroits se nomme *Kefter khâneh* ou le *pigeonnier ;* il consiste en petites excavations dans le rocher, qui ressemblent à des boulins de pigeons.

Mandalik مندليك, à dix heures au nord-est, à la gauche de la rivière, a du chauffage en abondance, mais peu de fourrage. Ici commence l'*ech ;* c'est un mot turc qui signifie odeur; mais dans l'acceptation qu'on lui donne ici, il désigne quelque chose dont l'émanation cause une indisposition; car depuis cet endroit la respiration du cheval et de l'homme, notamment du premier, est affectée péniblement. La route est sablonneuse et rocailleuse et passe dans une vallée; il fallut traverser huit fois la rivière; il y a sur la route plusieurs lieux de halte à la plupart desquels le chauffage est commun et le fourrage rare. La chaîne des rochers cesse à la fin de ce relai; mais les rochers et les montagnes s'étendent le long de la rive droite.

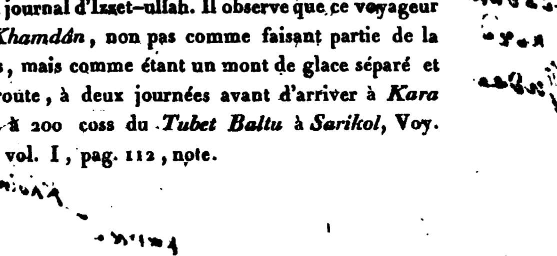
Yârtobi يارتوبي, à cinq heures de distance au nord-est; *Kotak lak* كوتك لك, à cinq heures au nord. C'est un des ruisseaux qui alimentent le Châyouk, qui ici perd son nom pour prendre celui de rivière de *Khamdân*. Le bois y est très-abondant;

mais on le brûle vert, on en fait provision pour la station prochaine. *L'ech* devient très-incommode. On trouve dans ce lieu des pierres à fusil, de même que de petites agates et des pierres bleues du Solimani. La route passe dans une vallée entre des montagnes et est fréquemment coupée par des torrens.

Tchoung tach چونك تاش, à sept heures de distance au nord-ouest, est un village sur le promontoire rocailleux qui d'une montagne voisine s'avance vers la rive droite de la rivière de Khamdân. De la vallée dans laquelle se prolonge la première partie de la route, plusieurs autres vont en se partageant à gauche ou au sud; c'est par là qu'en été la communication est ouverte avec Leï. Dans la dernière partie de la journée, on marcha le long des flancs ou sur les sommets des montagnes.

Khamdân خمدان, à neuf heures au nord-ouest, sur la rive droite de la rivière. A main gauche, entre le sud et l'est (*mechrek*), on voit une montagne de glace qui ne fond jamais. On dit qu'elle a 200 coss d'étendue et sépare le *Tubet Baltu* du *Serkoul* (1), sur

(1) Ce lieu devrait donc être plutôt au sud-ouest qu'au sud-est, et le mot de *mechrek* (*est*) est peut être une erreur de copiste. Elphinstone parle de ce passage du journal d'Izzet-ullah. Il observe que ce voyageur décrit le glacier de *Khamdân*, non pas comme faisant partie de la chaîne de montagnes, mais comme étant un mont de glace séparé et situé à gauche de la route, à deux journées avant d'arriver à *Kara koroum* et s'étendant à 200 coss du *Tubet Baltu* à *Sarikol*, Voy. *Magasin Asiatique*, vol. I, pag. 112, note.



les limites du Badakhchan. De *Kachemir* à *Yarkand* par le *Balti*, l'on compte vingt-cinq jours de route, dont trois à travers les neiges ; c'est pourquoi l'on passe rarement par là. On parle aussi d'un chemin plus court, mais les Tubétains en font un secret. De gros blocs de neige et de glace entouraient le lieu de halte ; on y trouva du bois, mais le fourrage était très-rare.

Yaptchân ياپچان, à dix heures de distance au nord-ouest. La route, des deux côtés de la rivière, était difficile : la neige avait un pied et demi d'épaisseur.

Au sud du col de *Karâ koroum* قرا قوروم, il y a au pied méridional des montagnes, une petite station ; la distance est de dix heures de marche ; la première partie de la route est au nord-est, la seconde au nord-ouest. Il n'y a en ce lieu que trois petites maisons, mais il est dénué de bois et de fourrage : de plus l'eau est si insalubre, qu'il fallut faire fondre la neige pour la remplacer. Le climat est extrêmement malsain, notamment pour les personnes accoutumées à bien se nourrir. Nous nous étions en conséquence préparés en ne mangeant, pendant trois ou quatre jours, que du riz bouilli.

La source du Châyouk est au sud du Kara koroum ; de même celle de la rivière d'Yarkand, ville qui est à douze journées de distance. Au nord est le royaume de Khotan, au sud-ouest le *Tubet Baltu*.

La prochaine station, à dix heures de marche au nord de Kara koroum, ne consiste qu'en quelques petites maisons : il n'y a ni herbe, ni bois ; de la neige

et de la glace tout le long de la route; pendant la première moitié, on monte; pendant la seconde on descend. Plusieurs de mes compagnons de voyage et moi nous avons beaucoup souffert de la maladie et de la difficulté de respirer. Dans la partie méridionale de ce canton, l'on plante en terre des perches portant des queues de vache: on trouve ici des pierres à fusil: la route passe le long du sommet des montagnes qui forment le col de Kara koroum; il se termine ici.

Sarug ot ساروك أوت (bois jeune), à sept heures de marche au nord. La route est rude et pierreuse; ce lieu est mal pourvu de tout; on rencontre plusieurs petits villages.

Ak tak أق تاق (Mont blanc), à neuf heures de distance au nord-ouest, est sur la rive droite de la rivière.

Khakaloun خقلون, à dix heures au nord-ouest du même côté de la rivière, sur la pente d'une montagne. Dans le voisinage de ce lieu, une route plus courte menait autrefois au *Tubet Baltou;* c'était par là que les *Kalmâk* et les *Kirghiz* pénétraient dans ce pays. On dit que, pour empêcher ces incursions, on conduisit par quelque moyen l'eau dans les défilés; et quand ensuite elle gela, les passages furent complétement bouchés.

Taghteh تغته, à neuf heures au nord-quart-ouest, sur la rive droite de la rivière, vis-à-vis d'une montagne qui est au nord; plusieurs crevasses ont été ouvertes par la chute de gros blocs, que l'on dit être de

minérai de cuivre. En tubetain, *tagteh* signifie *mine de cuivre*. La route était très-raboteuse et jonchée de pierres et de glace.

Aigher sâldi ایکر سالدی, à sept heures à l'ouest-quart-nord, dans une petite plaine entre deux montagnes à la droite de la rivière.

Bâgh Hadji Mohammed, à neuf heures de marche au nord-ouest. Cette station, à la droite de la rivière, abonde en bois et en fourrage. On voit, sur la route, un lieu appelé le *Djangal Kirghiz*, ou *bois des Kirghiz* où sont des ruines d'anciens édifices ; le peuple de ce nom a demeuré dans cet endroit avant que les Chinois en fissent la conquête. Les Kirghiz sont une tribu mongole qui parle un dialecte turc ; près des bois des Kirghiz, s'ouvre un défilé par lequel une route va au nord, au sepulcre de *Chehid ullah khôdjah*· à une nuit de distance d'ici, il y a une mine d'*yechm* (jade oriental), je rencontrai des gens venus de *Koknar* pour chercher de la pierre d'*yechm*. Après avoir passé le bois des Kirghiz, nous arrivâmes à un col sur notre gauche, qui mène à *Sirkoul* (1), sur les confins du Badakhchan.

Yârtouli یارتولی, à deux heures à l'ouest-quart-nord de marche, à droite de la rivière ; rien n'y manque : la route est bonne.

Yagni Dawan یغنی دوان, ou la *montagne neuve*.

---

(1) Le Surik-kol de la carte d'Ephinstone ; mais il y est placé à une petite distance de la montagne qui forme la limite orientale de Badakhchan.

La première partie de la route se dirige à l'ouest, la dernière presque au nord. La station est près du sommet de la montagne; le bois et le fourrage y sont peu abondans; le froid y était excessif: après deux heures de marche, nous sommes arrivés à un lieu appelé *Koulan;* nous avons quitté la rivière d'Yarkand, parce qu'ici elle coule à l'ouest, tandis que nous allions au nord. Nous avons marché par un défilé étroit et escarpé, au bas duquel un torrent, pris en ce moment par les glaces, coule au sud et va se jeter dans la rivière d'Yarkand: la route était difficile et le tems si rigoureux que deux de nos chevaux tombèrent morts sur le chemin. Il y a une autre route par le mont *Tcheragh saldi*, mais elle est plus longue de deux journées que celle-ci.

Terek lak pâyin تيرك لك پايين, à neuf heures de distance au nord.

Mizâr مزار, à huit heures au nord; *mizâr* signifie *tombeau:* en effet, un personnage de conséquence, mais dont je n'ai pu apprendre le nom, y a sa sépulture: quelques maisons contiguës y ont été arrangées pour la commodité des voyageurs. La domination de la Chine a récemment été étendue jusqu'ici: à partir de ce lieu, le langage turc est le plus usité; plusieurs particuliers du voisinage possèdent de grands troupeaux de moutons et de chevaux. Une rivière, qui vient du *Tcheragh saldi*, reçoit ici un torrent; on la nomme *rivière de Mizar:* elle va d'ici à *Karghalik* dont elle prend le nom; là elle se réunit à la rivière d'Yarkand, et perd son nom à ce confluent.

Tchakïlak چقلق, à six heures au nord.

Khelas ten خلاص تن, à six heures au nord : ici la rivière de Mizar coule à l'ouest.

Ak misdjid آق مسجد ou *Ak meshi*, à sept heures au nord et au nord-est.

Aurtang اورتنك ou la *station de la douane*, à neuf heures à l'ouest-quart-nord.

L'on examine ici tout le bagage et on y appose un sceau, puis on envoie avec les voyageurs un officier chinois et deux mahométans qui les accompagnent jusqu'à Yarkand. Il y a ici seize employés chinois dont le chef est appelé *Galaï-da* (1), il y a deux, trois comptables chinois et autant de mahométans natifs de la Chine; l'un d'eux est d'un rang égal au principal des chinois. Quand une caravane arrive, le chef lui assigne une place pour ses marchandises, et attache un papier en guise de sceau à celles qui sont dans des ballots : il visite les autres et dresse un état des droits qu'il joint aux marchandises. Le lendemain il permet aux voyageurs de continuer leur route avec les trois personnes dont il vient d'être question : leur devoir est de veiller à ce que les marchands ne changent rien aux ballots. Ces guides conduisent la caravane à *Yarkand*, où les marchands de Kachemir paient un quarantième et tous les autres un trentième. Si c'est une marchandise qui se vende au poids, le droit est levé en nature. Si elle se vend au nombre, on en fait une évaluation

(1) Voyez *Magasin Asiatique*, vol. I, pag. 211 et 212.

et l'on prend le montant du droit en argent : si les objets ont subi quelque changement, le droit est double. A la distance d'un coss, avant d'arriver à l'*Aurtang*, il y a trois stations, régies chacune par deux officiers de la douane, un chinois et un mahométan. Ce dernier se nomme *Toungali*. L'Aurtang renferme à peu près trois cents maisons.

Koksâr كوكسار, à une heure au nord-quart-ouest, est un grand village composé de plus d'un millier de maisons ; il est administré par quatre officiers mahométans de la part du gouvernement chinois. L'un a le titre de *ming bachi*, deux celui de *yuz bachi*, le quatrième celui d'*alem akhvand*. De tous côtés on voit des montagnes à une certaine distance.

Langer لنكر, à une heure de distance au nord-ouest. *Langer* signifie poste : il y a un relai de chevaux pour le gouvernement. Des courriers à cheval, expédiés par les autorités, vont d'un de ces relais au prochain. Il y a ordinairement trois de ces relais dans une journée de route. Le second relai est à *Pechterek*.

Toukayi توقابى, à dix heures de distance au nord, relai de poste, la rivière de *Karghalik* y passe. On arrive à *Karghalik* après quatre heures de marche ; c'est un grand village : toute cette route est cultivée et bordée de maisons : tous les lundis il se tient un marché à Karghalik pour les chevaux, les bœufs, les ânes, les tapis, etc. ; il y a aussi un collége et un corps d'officiers comme à *Koksâr*. Karghalik tire son nom de la multitude de corneilles que l'on y voit. *Kargha*

signifiant corneille, et *lik* une particule marquant la possession ou l'attribut. Ici la route reprit de nouveau le long de la rivière dont nous tous étions écartés à *Khelas ten.* Les jardins étaient nombreux tout le long du chemin.

Tchaga tchag چکا چک, à neuf heures au nord; petit village et relai de poste.

Yarkand یارکند, à quatre heures au nord; c'est une ville bien connue, elle est défendue par un mur en terre; les maisons sont construites de la même matière; cette ville a cinq portes; celle de l'ouest est appelée porte d'*Altoun;* celle du sud, nommée le *Khankah*, est la porte de la citadelle; une autre, également au sud, est la porte de *Mikrar;* celle de l'est est le *Kiak albout;* celle du nord, la porte de *Yerek bâgh.* Il y a plus de dix colléges qui subsistent de donations en terres.

Une heure après notre départ de la dernière station, nous avons atteint la rive droite de la rivière d'Yarkand, la même que nous avions laissée à gauche à *Koulan ouli.* Un peu au-delà de ce lieu, il y a une mine de pierre de *yechm*, dans le lit de la rivière. Les habitans n'ont pas la faculté d'y travailler; quand les eaux sont très-basses, le gouvernement chinois envoie des plongeurs pour examiner le fond de la rivière; toutes les pierres que l'on y trouve sont sa propriété. La rivière est dérivée dans plusieurs petits canaux pour l'irrigation des terres, quelques-uns traversent la ville. L'eau est aussi amenée de ces derniers par des conduits étroits, dans des réservoirs où on la

garde pour l'hiver, parce que, dans cette saison, la quantité en diminue beaucoup et que tous les canaux sont pris par les glaces. Des courges creusées tiennent lieu de vaisseaux tels que coupes, jarres, houkas, etc.; c'est ce qui cause peut-être le grand nombre de goîtres que l'on voit ici. Les habitans de *Yarkand* sont laborieux et presque tous marchands en détail ou commerçans en gros : un très-petit nombre vit en servitude. J'ai déjà parlé des droits payés sur les marchandises étrangères qui sont importées ; on n'en lève pas sur le commerce intérieur. Les caravanes de Chine apportent leurs marchandises par l'Aurtang, décrit plus haut, et les déposent à la douane d'Yarkand. Le lendemain, les officiers chinois comparent les objets avec les notes envoyées de l'*Aurtang*, puis ils ouvrent et visitent les ballots : les choses envoyées en présent, et qui ne sont pas en grande quantité, ne sont pas taxées. Les marchands disposent ordinairement les objets de manière à ce que leur nombre ne se monte pas à trente ou quarante ; ainsi un homme qui a cent châles, les fait enregistrer au nom de trois ou quatre autres commerçans de la même caravane.

Les femmes de ce pays, n'importe leur rang, ne se cachent pas la figure. En l'an de l'hégire 1050, ou bien il y a près de deux siècles, *Yarkand*, *Kachghar*, *Hissar* (ou *Ienghi hissar*, sur nos cartes *Ingachar*), *Aksou*, *Koutcheh* et *Tourfân* obéissaient aux khans mongols (1). Ces pays tombèrent ensuite sous la do-

(1) Au commencement du dix-septième siècle, quand le P. Goez

mination des *Kalmâk*. Le chef de ceux-ci qui avait le titre de *tourèh*, résidait à *Ilæ;* il envoyait un lieutenant à Yarkand. Au bout de quelque tems, une épidémie, qui étendit ses ravages parmi les Kalmâk, enleva le tourèh, ses enfans, ses principaux officiers et un grand nombre d'hommes. Le souverain d'Yarkand était un des khôdjah des *Kârâ taghlik* (montagnards noirs), tribu alliée des Kalmâk. Une tribu rivale, les *Ak taghlih* (montagnards blancs), était tenue en sujétion à *Ilæ*. Quand ceux-ci virent l'état de faiblesse auquel leurs maîtres étaient réduits, ils se réunirent et attaquèrent les Kârâ taghlik, puis s'emparèrent du pays. Un envoyé étant arrivé de la Chine, les khôdjah le saisirent et le tuèrent. Alors on fit marcher une armée pour les punir de cette offense, et les Kârâ taghlik se prévalant de cette occasion d'intéresser la cour de Péking dans leur querelle, persuadèrent à l'empereur de dépêcher un second corps de troupes pour réduire entièrement leurs adversaires. Les khôdjah des Ak taghlik se comportèrent courageusement et repoussèrent les Chinois à plusieurs reprises; accablés enfin par le nombre, ils furent obligés de se réfugier à Badakhchan. Mais *Sulthân châh*, prince du pays, les fit mourir et expédia leurs têtes au général chinois (1). *Mir Moham-*

---

parcourut ces pays, Yarkand était la capitale du Kachghar. Elle fut ensuite prise par les Ouzbek, puis reprise par les Oelœt. En 1757, elle fut annexée, par les armées de Khian loung, à l'empire de la Chine, auquel elle appartient encore.

(1) Voyez *Magasin Asiatique*, vol I, pag. 92.

med châh, souverain actuel de Badakhchan, est fils de *Sulthan châh* : les enfans des khôdjah sont maintenant à Boukhara. Il y a près de soixante ans que ces événemens se sont passés.

Il y a à Yarkand un chef pour les mahométans et deux pour les Chinois. *Mohammed* h'akim beg est le premier ; les deux autres sont Chinois. La levée des impôts, la condamnation aux amendes, le commandement des troupes, la réception des ambassadeurs appartiennent aux Chinois. Le chef mahométan juge toutes les petites causes. Il n'y a pas, pour ces sortes d'affaire, de tribunal fixe et régulier : le *h'akim beg* nomme un *alem akhvand* pour remplir les fonctions de *grand kadhi* (kadhi ul kuzzat), il a pour adjoints un *moufti* et un *kadhi*. Si, dans une cause, il est nécessaire de prêter serment, l'alem akhvand envoie au kadhi la personne qui doit jurer. Le h'akim n'est jamais changé, à moins qu'il ne commette quelque faute ; les trois autres officiers sont renouvelés tous les trois ans.

Le principal revenu de l'*alian* consiste en une capitation qui se lève sur tous les hommes qui ont plus de vingt ans ; elle varie de cinq pouli à quinze tangsieh, suivant les moyens des personnes. Les étudians, les mollah, les voyageurs et les mendians sont exempts de cet impôt : on compte, à Yarkand et dans son territoire, 40,000 particuliers qui le paient. Le premier personnage après l'hakim beg, est l'alem akhvand. Toutes les difficultés entre les commerçans son jugées par un jury ou *pantchayet* des *yâyân*. L'hakim nomme un *yâyân* ou *ak sakal* pour chaque classe

de marchands. Le nom de *musafir*, ou voyageur, est donné à tout commerçant étranger, quoique déjà établi ici, et ayant femme et enfans dans le pays.

Un *poul* est une pièce de cuivre : un *tanga* vaut 50 *poul*, mais ce n'est pas une monnaie effective. L'argent circule en lingots du poids d'environ 160 roupies : ces lingots valent 224 *tanga* (1).

Les poids en usage sont le *månd* de 8 *gherbil*. Le *gherbil* équivaut à 8 *tcharek*, dont chacun est de 200 *ser* : le *ser* est de 7 *mitzkal*, et le mitzkal de 24 *nokhoud* ou pois. Le froment se vend à raison d'un tanga pour 4 tcharek et demi. On cultive le froment, l'orge, le riz, le *mung* et le *djoar*. On nourrit les chevaux avec de l'orge, et on leur en donne de la paille au lieu de foin ; ainsi que des bottes de *richkeh* vert et sec qui engraisse ces animaux. Tous les vendredis se tient le marché aux chevaux ; tous les chevaux kirghiz sont petits et hongres : leur prix varie de 20 à 100 tanga : les plus chers coûtent un *ya'inu* · ils sont en général très-agiles. Les Chinois n'aiment pas les étalons, donc on n'amène que des hongres au marché ; les habitans du pays préfèrent ces derniers comme plus dociles et plus traitables. Le *bergout* est un oiseau de proie, deux fois gros comme un faucon,

(1) Il n'est pas fait mention du titre du métal ; nous ne pouvons pas nous en rapporter à l'évaluation du poul donnée par notre voyageur ; en la supposant exacte, la proportion du cuivre à l'argent est de douze pour cent plus haute qu'à Calcutta. Le taux est probablement assez près de la vérité.

et qui a les serres très-fortes : quand il est bien dressé, on s'en sert pour la chasse des bêtes fauves. Voici comme il les prend : il s'abat sur le dos de l'animal et y enfonce une de ses serres ; l'animal tourne la tête pour le chasser, le bergout lui plonge son autre serre dans la tête et le fait tomber à terre. Une des curiosités du pays est la pierre nommée *yedeh,* qui se tire de la tête d'une vache ou d'un cheval, et par la vertu de laquelle on peut produire la neige ou la pluie. Je n'ai pas eu l'occasion d'observer le fait ; mais la vérité m'en a été attestée par plusieurs personnes ; celles qui font usage de la pierre sont en grand nombre ; on les appelle *yededji ;* il faut enduire la pierre du sang d'un animal, puis on la jette dans l'eau ; en même tems on lit une formule de charme : aussitôt un grand vent s'élève et ensuite la pluie et la neige tombent. Les vertus de cette pierre sont restreintes aux pays froids ; il serait, par conséquent, inutile de la transporter dans les cantons sablonneux de l'Hindoustan tels que *Hariana* et *Bikanir ;* la vérité de cette histoire est connue de Dieu seul.

Les dignités que les Chinois confèrent aux mahométans sont au nombre de deux. La première est celle de *vang*, la seconde celle de *baidzu ;* les premiers portent une plume de paon avec trois fleurs à leur bonnet, et un ornement qui s'appelle *djanga ;* et qui est rond de la grosseur d'un œuf de pigeon ; il y en a de sept sortes : la première, destinée aux deux premières classes est en rubis ; la seconde, en corail, est pour les *h'akim ;* la troisième, en lapis lazuli, la qua-

trième en verre bleu, la cinquième en verre blanc, la sixième en pierre blanche, la septième en argent; les cinq dernières sont pour les *mir*, suivant leurs rangs respectifs. Il y a, dans chaque ville, une cinquantaine de fonctionnaires publics sous les ordres du h'akim. Les mir reçoivent du gouvernement chinois des terres, un salaire, ou des fournitures, suivant leur grade. Le souverain de la Chine porte le titre de *khan;* sa capitale se nomme *Péking*. La principale force de l'armée chinoise consiste en infanterie armée de mousquets, d'arcs et de flèches.

D'Yarkand à Kachghar.

Le poste de douane, ou l'aurteng de *Kara koul djach* قراقول جاش, est à seize yol (1) يول, avant d'arriver à mi-chemin ou jusqu'à *Kokribâth* كوكريباط. Nous avons passé devant plusieurs villages ou *kichlak*, mais, de là à la douane, nous n'en avons rencontré aucun, excepté les restes d'un édifice bâti par Abdullah khan. Les demeures d'hiver des habitans du pays qui, durant l'été, vivent sous des tentes, étaient originairement désignées par le nom de *kichlak;* cette dénomination a ensuite signifié un village. Les passe-

(1) *Yol* est un mot turc qui signifie proprement chemin; ici il désigne une distance déterminée. Un *yol* contient trois-cent-soixante *fawalik;* un *fawalik* est de deux *gouz* ou coudées de Chahdjihân-abad. Suivant d'autres un *yol* ne contient que trois cent-soixante coudées, dont deux font également un fawalik; une traite moyenne est de soixante-six à quatre-vingts yol.

ports des voyageurs qui vont de Yarkand à Kachghar sont examinés et visés à ce poste.

L'Aurteng de *Tchimlen* : quarante yol. Bonne route ; on y examine de nouveau les passeports.

L'aurteng de *Tessaleh* : cinquante yol : autre poste de douane : plusieurs villages sur la route.

Yenghi hissar (1) : c'est une ville qui obéit au gouvernement chinois ; deux de ses officiers et un mahométan y sont à la tête de l'administration ; le dernier se nomme *H'akim Mahmoud beg* ; il est parent de l'h'akim de Kachghar.

Païtchând, village et douane : quatre-vingt-dix yol.

Kachghar كشغر, quatre-vingt-dix yol, ville bien connue. J'y arrivai le deuxième jour de Moharrem de l'an 1813. Nous descendîmes à la maison de *Samidjon*, négociant de Tachkend, auquel nous remîmes des lettres ; la femme du h'akim m'envoya une peau préparée et un djama de Chine. Le h'akim de Kachghar se nommait *Younâs beg*. Il était allé, le 2 de chaban, rendre ses devoirs à l'empereur de la Chine et régler le taux du tribut. Kachghar paie 6,000 tanga par mois.

Le moullah *Nazr* de Kachghar avait accompagné deux fois à Péking *Sekander beg*, vang ou prince du premier ordre du gouvernement de Kachghar, et avait tenu une note de tous les relais de la route. Il

(1) Dans les cartes ordinaires *Ingachar*. Dans le routier suivant, cet endroit est qualifié de village. Le chemin y passe par un bois d'arbres nommés *tograk*, qui sert de bois de chauffage.

me permit de prendre une copie de son journal, et y ajouta de vive voix diverses observations dont il se souvint (1).

La ville de *Tourfan* طرفان est la résidence du gouverneur chinois et d'un h'akim mahométan : l'ancienne ville est en ruines, et se trouve à cinquante yol de la ville actuelle. Elle est appelée ville de *Dakianus*, parce que les dormeurs du mont Kâf ont été retirés dans une caverne au sud de cet endroit.

Kara cheher قراشهر (*Kharachar* de nos cartes), est une grande ville des Kalmak, à la gauche d'une rivière navigable qui coule de l'est à l'ouest. Elle est gouvernée par un chef chinois.

Aksou اقسو, ville célèbre, gouvernée comme les autres par une administration mixte de Chinois et de mahométans. Un chemin conduit d'Aksou à la rivière d'*Ila*; elle donne son nom à une ville, qui autrefois était la capitale des Kalmak (2). Elle est à quinze jours de route nord-ouest d'Aksou. C'est à présent le principal poste militaire des Chinois, qui y tiennent un corps de 100,000, ou suivant d'autres 300,000 hommes, sous le commandement d'un général en chef. A soixante journées au nord d'Ila, est *Yelder*, résidence actuelle du prince des Kalmak. Une chaîne de montagnes s'étend au nord d'Ila, et à l'ouest

(1) Ce routier, qui se trouve dans l'original, ne présente rien de curieux. Les noms chinois y sont extrêmement défigurés, et ceux de l'Asie centrale sont souvent mal écrits. Ces raisons me déterminent à le supprimer et à n'en extraire que la description de quelques villes.

(2) Voyez *Magasin Asiatique*, vol. I, pag. 173 et 174.

est un grand lac appelé *Azachk koul.* Les Kazzàk occupent le pays entre Ila et la frontière russe. Ila est proprement le nom de la rivière sur les bords de laquelle se trouvait la ville du même nom, qui est à présent déserte. Cette dénomination est actuellement donnée à deux villes, dont l'une, nommée *Gouldja*, est principalement habitée par des mohammedans; et l'autre *Koureh,* occupée par les troupes chinoises, est la résidence du gouverneur général. On y brûle la houille, dont une espèce exhale une bonne odeur, l'autre est puante. On en trouve également dans les montagnes d'Aksou, mais on ne les brûle pas dans cette dernière ville.

Le pays de *Khotan* est presqu'entièrement désert et couvert de sables; il abonde en ânes sauvages, chameaux et gibier. Les chameaux sont à deux bosses. Le Khotan contient six villes outre la capitale, nommée ايليچى *Ilitchi* ou ايلچى *Iltchi;* il est gouverné par un Chinois et un mohammedan. A une station de distance est *Karâ khach ; Tagh* est à l'est et à la même distance. Trois journées plus loin à l'est est *Kiriya;* au nord-est à quatre journées de Tagh est *Tchina*, et à trois jours de route au nord-ouest *Nia kichlak.*

De Yarkand à *Ilitchi* on compte huit journées; toute la route passe par le désert. Yarkand est à l'ouest d'Ilitchi, avec une légère inclinaison vers le nord.

Les stations entre ces deux villes sont :

1. پوستکام *Postkam.*	3. چولاق *Tchoulak.*
2. لوهوق *Louhouk.*	4. کماه *Gamâh.*

5. موجى *Moudji.* 7. زرور *Zerwer.*
6. پيالما *Pialma.* 8. ايلچى *Iltchi.*

De Kachghar à Khokand.

Kachghar, que les habitans du pays prononcent généralement *Kachkar* قاشقار, est une ville défendue par un mur en terre; elle a quatre portes. Tous les vendredis il s'y tient un marché : mais celui des chevaux est hors des murs. Un grand nombre de ces animaux y est amené pour être vendu; principalement par les Kirghiz et les Kazzàks : ce sont tous des hongres; les étalons sont très-rares. Le prix des premiers est de 20 tanga à un ya'inou. Les Chinois préfèrent les mulets. On dit que ce peuple sait obtenir une race particulière par le croisement des chevaux et du gros bétail; mais je n'en ai pas vu un seul individu.

Le gouverneur chinois et la plupart des personnes de cette nation habitent le faubourg nommé *Kal bâgh*, qui est hors de la ville. Les troupes chinoises sont plus nombreuses à Kachghar qu'à Yarkand; car, dans cette dernière ville, il n'y a que 1000 à 2000 hommes de garnison, tandis qu'on en compte 5000 à 6000 dans la première.

Kitchik Andedjan كچك اندجان, à cinq heures à l'ouest-quart-nord, poste sur les bords de la rivière de Kachghar : inhabité.

Konah karaoul كونه قراول, à six heures à l'ouest-quart-nord. L'aurteng, ou douane, est à trois heures à l'ouest-quart-nord. La ville renferme un petit nombre

de maisons ; on y examine les passeports contenant la permission de sortir du pays. On a de la peine à obtenir cette pièce ; on n'y parvient qu'en fournissant au h'akim de la ville des sûretés, par l'intermédiaire du conseil des marchands dont j'ai parlé dans la description d'Yarkand. Les cautions certifient que le voyageur est un négociant que ses affaires appellent ailleurs et qu'il ne doit rien ; ils s'engagent à être responsables, si ensuite on découvre une cause qui aurait dû s'opposer à son départ. Ces formalités remplies, on délivre au voyageur un papier qui est écrit en chinois, et qu'il présente à ce poste : au-delà il n'y a pas de maison.

Kentchaghlak قنچغلك, à quatre heures à l'ouest. Poste abandonné, sur le bord des montagnes ; de tous côtés des chaînes de montagnes s'étendent à une certaine distance.

Kizyl-ouli قزل اولی, à huit heures à l'ouest. La première partie de la route est montagneuse ; la seconde est unie : le froid était excessif ; l'eau gelait : de chaque côté de la route il y avait des tentes de Kirghiz.

Chorboulak kourghachim شوربولاق قورغش, à trois heures à l'ouest-quart-nord-ouest. On y trouve du plomb qui s'exploite par les Kirghiz. Boulak signifie fontaine, et kourghachim plomb.

Chorboulak Malatchap شربولاق ملاچپ, à quatre heures à l'ouest ; Okchalou, à sept heures à l'ouest-quart-nord ; route ondulée ; eau et fourrage en abondance.

Davan Mazar دوان مزار, à deux heures à l'ouest-quart-nord ; route inégale : sur les sommets on voit les tentes des Kirghiz.

Chorboulak Yessa kantchak شوربولاق يسا كنچك, à cinq heures à l'ouest-quart-nord ; chauffage, fourrage et eau en abondance.

Yessa kantchak يسا كنچك, à quatre heures à l'ouest ; on y passe à gué la rivière qui coule vers Kachghar.

Ser kamuch سرقموش, à quatre heures à l'ouest.

Simir djatoun سيمير جاتون, lieu de halte.

Koh Kâf كوه قاف, nom d'un lieu à près d'un demi coss à droite de la route ; gué de la rivière de Kachghar. Nakara tchalan نقارا چالان, sur le bord de la rivière ; on aperçoit sur un coteau les vestiges d'un édifice ; on dit que les tambours d'Afrasiâb y étaient placés.

Yanghin ينغين, à neuf heures à l'ouest ; tentes des Kirghiz : la route suit une vallée abondante en verdure.

Toukaï bachi توقاي باشي, à sept heures au nord-ouest ; on y ramasse du bois qui est porté à Davan téza : beaucoup de neige.

Lieu de halte à cinq heures à l'ouest-quart-nord ; je perdis mon chemin : la neige tombait si abondamment que je ne pouvais rien distinguer ; enfin hors d'état d'avancer, je cherchai un abri sur les flancs d'une montagne : partout l'eau était gelée.

Dina Davan ekizek دينه دوان اكيزك, à quatre

heures ; la première partie de la route se dirige à l'ouest, la dernière au sud. *Ekizek* signifie jumeaux : ce nom vient de deux montagnes voisines, qui se ressemblent et sont proche l'une de l'autre : l'intervalle qui les sépare est absolument stérile.

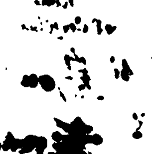
Station à huit heures à l'ouest-quart-nord ; on passe, pour y arriver, une des montagnes nommées jumelles ; la montée prend une heure et demie.

Koksou کوکسو, à quatre heures à l'ouest ; c'est là que la rivière de Kachghar prend sa source. La route est inégale et montagneuse : on franchit la seconde des montagnes jumelles ; la montée a duré aussi long-tems qu'à l'autre. Nous avons traversé la rivière sur la glace. Une montagne encore plus haute que les jumelles s'élève à droite de Koksou.

Darvaza davan terek دروازه دوان تیرک (1), à trois heures à l'ouest-quart-sud ; après qu'on a descendu la montagne de Koksou, la route suit une vallée étroite fermée par des montagnes et traversée par un torrent qui, en se réunissant à d'autres, forme la rivière de *Syr* سیر (ou *Sih'oun*), qui passe à *Andedján*.

Le bord des monts Térek, à trois heures au nord-quart-ouest.

Irtchilak ارچلک, à dix heures au nord-quart-ouest ; lieu situé dans une vallée ; le chauffage et les arbres nommés *artchah* y sont abondans. Nous mîmes deux heures à gravir jusqu'au haut de la montagne ;



(1) Ce nom signifie porte, ou défilé des monts *Terek*.

il en fallut huit pour la descendre. Une route va de cette montagne à *Sirkoul*, qui en est éloigné de deux à trois jours de route ; dans les saisons chaudes, elle est impraticable à cause des torrens. Il est nécessaire de faire un détour pour éviter le défilé montagneux de Terek ; la saison froide venait de commencer ; mais, dans cette partie du chemin, la neige avait la profondeur d'un homme, et, en quelques endroits, de deux hommes : les habitans du Kachghar la rejettent à droite et à gauche, et alors la caravane passe. Un certain nombre de Kirghiz sont aussi chargés de cette besogne, et en conséquence ils campent ici toute l'année.

D'Irtchilak aux confins du *Ferghana*, l'on compte dix stations, principalement dans la direction de l'ouest-quart-nord ; il faut cinquante-cinq heures pour parcourir cette distance. La route, à l'exception de deux ou trois dernières haltes, passe par des montagnes et des défilés rudes et difficiles ; la rigueur du tems les rend encore plus pénibles dans cette saison. Nous perdîmes beaucoup de chevaux par la seule intensité du froid : en général on put se procurer du fourrage et du chauffage ; mais nous n'eûmes pas de meilleur abri que les tentes des Kirghiz, et encore nous n'en rencontrions pas toujours.

Och أوش est la première ville du Ferghana : elle est bien peuplée et bien pourvue d'eau ; elle est gouvernée par un h'akim, que l'on nomme l'*émir de Khokand* ; la route qui y conduit est unie et bonne ; les Kirghiz dont on aperçoit les tentes, dépendent de ce

gouvernement. Ceux qui habitent le pays entre Kachghar et Kourghachim ressortent de la première de ces villes ; ils y transportent du bois à brûler, du charbon et d'autres choses qu'ils y vendent : ils jouissent de la franchise du transit, et n'ont pas besoin de passeport ; ils vont et viennent à leur fantaisie ; ils sont sujets de la Chine. Ceux qui vivent entre Kourghachim et Och sont sujets de l'émir de Khokand : ils ont de grands troupeaux de bestiaux et de chevaux. Autrefois ils embarrassaient les routes, mais ils furent contraints par Alem khan de les laisser libres pour les voyageurs. *Och* est célèbre, connu sous le nom de *Takht-i-Souleïman* (1), par le tombeau d'*Asef Barkhia*, visir de Souleïman que l'on y voit encore : il est de grande dimension ; le trône de Souleïman est sur une petite colline, à l'ouest d'Och, et surmonté d'un bâtiment avec un dôme. Au printems, un nombreux concours de pélerins vient de tous les pays voisins visiter ce sépulcre ; ils apportent avec eux diverses sortes de marchandises pour vendre et pour faire des échanges. Tous les mardis il y a un marché à Och, dans la saison chaude : cette ville est infestée de moustiques ; les habitans construisent, au milieu de leurs maisons, un grand châssis fait de quatre longs pieux, et dorment sur le haut. *Nimbeghan* (2), ville à deux journées à l'ouest-nord-ouest d'Och, est renommée pour ses fruits. *Andedjân*, ancienne capitale des rois de

---

(1) Voyez *Magasin Asiatique*, vol. I, pag. 57.

(2) C'est *Namghan*.

Ferghana, et aujourd'hui abandonnée, est à trois journées, à l'ouest-quart-nord d'Och, et à une journée à l'ouest de Nimbèghan. *Omar cheikh Mirza*, père de Baber, empereur de l'Inde, résidait à Andedjân.

Ardaneh اردانه, à huit heures, à l'ouest-quart-nord, lieu considérable, habité par une tribu de Badakhchani : il est fameux pour ses jardins ; la route passe entre des montagnes ; mais elle est bonne parce qu'elles ne sont pas trop rapprochées ; il y a beaucoup de campemens de Turc nomades, et d'emplacemens où paissent des troupeaux de chevaux : des voitures à roues sont employées sur les routes qui mènent d'Och aux autres villes du Ferghana.

Mangteppeh منك تپه, à trois heures à l'ouest. Lieu considérable ; le pays voisin est couvert des troupeaux des Turcs et des Kiptchak, qui ont la liberté de les y faire pâturer au printems et en été. Ces deux tribus composent à-peu-près 12,000 familles : ce sont des gens de bonne mine ; ils ont l'air d'être à leur aise, et la tournure martiale ; ce qui forme un contraste frappant avec les Kirghiz qui ont l'aspect chétif, sont mal nourris, mal vêtus, mal logés, et qui ne fournissent que peu de soldats.

Youlkhaneh يولخانه, à huit heures à l'ouest. De ce poste à Andedjan il y a une journée de marche au nord, et à une petite distance, dans la même direction, un lieu appelé *Keï*. Sur la route on trouve des Kirghiz et des Kalmak ; ces derniers sont musulmans.

Kouperdeg كوپردك, à l'ouest-quart-nord.

Bonne route : plusieurs maisons sur la route : on passe en chemin une rivière sur un pont.

Marghinân مرغنان, à six heures à l'ouest-quart-nord. Cette ville que l'on appelle également *Marghilân*, est une des principales du Ferghana. Elle renferme le tombeau du célèbre monarque *Sekander Dzul karnaïn* (Alexandre-le-Grand) (1) ; elle est très-agréable ; ses habitans ont un bon caractère. Le gouverneur est un officier du chef de *Khokand*. Les châls de soie et de laine y sont très-communs ; les habitans fabriquent des châls qui pourtant ne valent pas, pour le travail, ceux de Cachemir. Les murs de Marghinân sont en terre, et en très-mauvais état. Il y a dans la ville un grand minaret en briques.

Ak big اق بيك, à cinq heures à l'ouest-quart-nord. Les maisons sont nombreuses sur la route ; mais nous avons traversé une portion de désert.

Kara Khathaï قراخطاي, à quatre heures à l'ouest-quart-nord. Cette ville est habitée par des Kara khathaï qui sont mahométans. Il y a deux routes qui conduisent de Marghinân à Khokand ; une est bien peuplée, l'autre passe en partie par le désert.

Kokân قوقان, à huit heures à l'ouest-quart-nord. Ce nom est aussi écrit خوقند *Khokand*. Grande ville qui n'a pas de murs : elle est bien peuplée, depuis le tems de *Narbouta by* (2) ; au-delà on ne

(1) Voyez *Magasin Asiatique*, vol. I, pag. 57.

(2) Il parvint au trône en 1770. *Ibid.* pag. 83.

l'a réduit à de grandes extrémités. Le langage de Khokand est le turc; les habitans de la ville sont des Tadjik ou Persans; le principal ministre civil d'Amer khan, est *Mirza Yousouf* de Khodjand. *Mirza Asmet ullah* est son lieutenant. Je fus traité avec beaucoup de bienveillance par Mirza Yousouf; il me témoigna un vif désir de me voir m'établir à Khokand.

Route de Boukhara par Samarkand à Khokand.

Les journées sont mesurées dans ce routier par heures, qu'on peut équivaler à 3 ½ milles anglais chacune. — De *Boukhara*.

A *Mazar*, où il y a la sépulture et le pèlerinage de Beha eddin. Ce mausolée n'a pas de dôme. Au nord-ouest est une mosquée ouverte comme une halle. La route est bordée de villages et de jardins. — 2 heures Est.

Irantcheh, grand village. Au nord de la route sont d'autres villages et au sud il n'y a que le désert. — 5 h. E. ¼ N.

Khan Robât, bâti par Abdullah khan. La route est comme la précédente. — 8 h. E. ¼ N.

Karmina, lieu considérable au milieu du *Mian kal;* au nord on voit un grand nombre de villages et des terres cultivées. Au sud le désert s'approche de la route. — 3 h. E. ¼ N.

Robât-i-Abdullah khan, près d'un vlilage. La route passe par un pays rempli de villages; le désert n'est pas très-éloigné au sud. — 5 h. E. ¼ N.

Keneh kourghan, ville fortifiée, dans la-

quelle se tient un marché tous les samedis. On dit qu'elle n'est éloignée de Samarkand que de huit farrang. — 8 h. E. ¼ N.

Kâra-sou, source. Des Ouzbek y sont postés pour protéger la route. — 6 h. E. ¼ N.

Achigan, grand monument sépulcral, près d'une large rivière. — 2 h. E. ¼ N.

Nasirabâd, village ; la route va en montant et en descendant. — 3 h. E. ¼ N.

Dôdal, village qui appartient au district de Samarkand. — 1 h. E. ¼ N.

Robât-i-Tcherki, bâti par Abdullah khan. — 1 h. E. ¼ N.

SAMARKAND, ville célèbre. — 3 h. E. ¼ N.

Kara kalpak, tribu nomade qu'on dit être d'origine ouzbeke : le nom du village est celui de la tribu. — 2 h. E. ¼ N.

La rivière *Kohik* sort des montagnes, va à *Derwâz* et à *Sirkal*, et, après avoir fourni l'eau nécessaire pour l'arrosement des champs de Samarkand, elle coule vers Boukhara. Cette ville et les champs qui l'entourent lui doivent l'eau dont ils ont besoin.

Khicht kupruk, pont de pierre sur lequel on passe cette rivière. — 2 h. E. ¼ N.

Boulak Melatchip, fontaine, sans habitation dans le voisinage. — 2 h. E. ¼ N.

Yenghy kourgân, fort dépendant de *Dizzikh* ; les habitans sont des Ouzbek ; route dans une plaine, entourée de montagnes éloignées. — 4 h. E. ¼ N.

Kaneti ou *Haneti* ; on nous avait dit que les serpens étaient très-communs en ce lieu ; cependant, comme il faisait froid, nous n'en

vîmes aucun; les monts s'approchent de la route, et la rivière de Dizzikh passe par une vallée étroite; on voit ici une inscription de l'an 977 de l'hégire (1569 de l'ère chrét.), en mémoire d'une grande bataille qui fut livrée entre *Abdullah khan Sah'eb kerân* sulthan de Boukhara et les khans de *Tachkend*, *Turkestân* et *Dekht-i-kiptchak*, qui avaient une armée de quatre cent mille hommes. Le sulthan la défit et tua un si grand nombre d'ennemis, que les morts formaient des montagnes, et que, pendant un mois, la rivière fut teinte de sang. 4 h. E. ¼ N.

Dizzikh, bourg aussi grand qu'une ville, entouré d'une muraille et défendu par un fort; c'est, pour ainsi dire, la douane entre Khokand et Boukhara; toutes les marchandises venant de la première de ces villes, et destinées pour Boukhara, y sont visitées et enregistrées. On paie à Boukhara les droits d'après cet enregistrement. 2 h. E. ¼ N.

Kadk, en langue turque, signifie *muraille*. On voit ici quelques villages entourés de murs et des aoul des Ouzbek. 6 h. E. ¼ N.

Ourateppeh, ville entre deux monticules hauts; son chef, *Mahmoud khan*, ne reconnaît que bien faiblement la suprématie de *Châh Haïder*, souverain de Boukhara; il est réellement indépendant. 5 h. E. ¼ N.

Karak, village entouré d'un mur de pierre et de terre qui forme un carré. C'est le dernier endroit du territoire d'Ourateppeh. 8 h. E. ¼ N.

Ak-sou, village sur la frontière de Khokand. 2 h. E. ¼ N.

Ak-teppeh, village fortifié, à peu de distance de Khôdjend ; on y passe la rivière de Khôdjend sur un pont. Cette rivière n'est pas le *Sir*. 3 h. E. ¼ N.

Khôdjend, ville célèbre sur la gauche du *Sir* ou *Sih'oun*, duquel elle est éloignée d'une à deux portées de flèche. 2 h. E. ¼ N.

Makhrâm, lieu avec un fort, entouré d'un mur de pierres et de terre, situé sur la rive gauche de Sir, à-peu-près à une portée de flèche du fleuve qui coule à l'ouest. 7 h. E. ¼ N.

Kau-badâm, bourg considérable et bien peuplé. Dans le voisinage il y a une montagne, du pied de laquelle coulent plusieurs petits ruisseaux d'eau claire : l'on y recueillait autrefois une grande quantité d'amandes ; ce bourg en a tiré son nom. 2 h. E. ¼ N.

Chah-biroui, village. 2 h. E. ¼ N.

Bich-arik, village du territoire de Khokand ; la route passe devant plusieurs autres villages. 1 h. E. ¼ N.

KHOKAND ou KOKAN, ville et capitale du pays de Ferghanah. 8 h. E. ¼ N.

NOTICE SUR LES SAMOYÈDES,

PAR

VASSILI KRESTININ.

Les renseignemens qu'on trouve dans la plupart des livres où il est question des Samoyèdes, sont ou incomplets ou inexacts. Je pense donc qu'il n'est pas hors de propos de présenter une description abrégée du pays habité par ce peuple, dont je ferai en même tems connaître les mœurs et les usages. La plus grande partie des détails qu'on va lire, m'ont été communiqués verbalement par *Iano Koudèrov*, Samoyède, natif de la côte de Timani; cet homme, qui est établi à Arkhangel, parle assez bien le russe, et se distingue, par la vivacité de son esprit, de ses compatriotes, généralement stupides.

Pays habité par les Samoyèdes. — Leur état social.

Les Samoyèdes, dont il est question dans ce mémoire, habitent la partie septentrionale du gouvernement d'Arkhangel, qui appartient au cercle de Mezen. Elle s'étend depuis la rive droite du Mezen jusqu'aux montagnes qui séparent la Sibérie du reste

de la Russie. Leur vaste territoire est partagé en deux divisions principales, d'après les deux plus grands fleuves qui l'arrosent; l'une est celle du *Mezen*, l'autre celle de la *Petchora*.

La division du Mezen commence au cap Kanin, situé au nord-est de l'embouchure de ce fleuve, et se prolonge sur un espace de plus de 400 versts, jusqu'à la rive occidentale ou gauche de la Petchora. Sa portion occidentale ou la côte de Kanin, ainsi que toute celle qui se développe jusqu'au Sviætoï-noss ou cap Sacré, porte le nom de Terre de Kanin; et l'orientale ou celle qui va du Sviætoï-noss à la rive droite de la Petchora, est désignée par le nom de côte de Timani.

La division de la Petchora s'étend de la rive orientale de ce fleuve, sur une longueur de plus de 1000 versts jusqu'aux hautes montagnes qui forment la limite entre la Russie et la Sibérie. Les Samoyèdes comparant cette partie avec la précédente, la nomment avec raison, *Arka Ia* (Grande-Terre), et, d'après le cours de l'Oussa, la partagent en deux divisions. Celle de la gauche, ou du nord, est bornée par la mer Glaciale; celle de la droite, ou du sud, s'avance dans cette dernière direction jusqu'aux confins des gouvernemens de Tobolsk et de Vologda.

La division du Mezen est montagneuse le long de la côte, depuis le cap Kanin jusqu'aux rives de la Goubista; depuis ce point jusqu'au cap Sviætoï-noss, et même jusqu'à la Petchora, elle est généralement unie. La partie septentrionale de la division de la

Petchora a un terrain tourbeux, tantôt humide, tantôt sec, et partout couvert de mousse; il s'avance, des bords de la mer, à près de 200 versts dans l'intérieur du pays, et on le désigne communément par le nom de *Toundra.* Au milieu de cette steppe s'élève une chaîne de collines peu hautes, qui commence à-peu-près à 100 versts de la rive orientale de la Petchora, et file vers le nord-est, où elle se réunit aux montagnes de la Sibérie. Les Russes nomment ces hauteurs *Bolchezemelskii khrebet* (monts de la Grande Terre). Lorsque l'on va au sud de la Toundra, on rencontre çà et là des forêts assez considérables, qui continuent en partie jusqu'à la rive méridionale de l'Oussa.

Le territoire habité par les Samoyèdes est arrosé par un grand nombre de lacs, de rivières et de ruisseaux poissonneux. Les lacs n'ont qu'une grandeur médiocre, car la plupart n'ont pas plus de 10 versts de circonférence. Les plus grands sont situés dans la terre de Kanin, et cependant leur circuit n'est que d'environ 50 versts. Les rivières les plus fortes sont le Mezen, la Petchora, et l'Oussa. Cependant plusieurs autres méritent d'être citées; par exemple, le Vijas, l'Oma, la Snopa, la Pécha, la Volonga, la Vélika, l'Indiga, la Iarujna, le Velt, la Kolokolva, et encore d'autres, qui ont leurs embouchures dans la mer glaciale, le long des côtes de Mezen et de Timani, ou plutôt dans la baie de Tcheska qui appartient à cette mer. A l'est de la Petchora, surtout le long de la mer, les cours d'eau sont si nombreux que

l'on ne parcourt pas dix versts sans rencontrer une rivière. Presque toutes sortent de la chaîne des Bolchezemelskii khrebet. Celles qui coulent au sud vont grossir l'Oussa, celles du nord se jettent directement dans la mer Glaciale. La plus grande de ces dernières est la Korotaïkha, nommée Iadeïyaga par les Samoyèdes.

On conçoit que le climat de la partie septentrionale de ce pays, situé le long de la mer, est d'une rigueur excessive, qui va sans cesse en augmentant, à mesure que l'on avance vers l'est. Dans les environs du Vijas, qui cependant ne coule qu'à cent versts à l'est du Mezen, le froid est déjà bien plus âpre que sur les côtes occidentales du gouvernement d'Arkhangel. Toutes les rivières de la terre de Kanîn et de la côte de Timani, qui ont leurs embouchures dans la mer Glaciale, entre le Mezen et la Petchora, sont prises par les glaces dès la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre, tandis qu'à Arkhangel la Dvina ne commence à geler qu'un mois plus tard. A l'époque qui vient d'être indiquée, on peut en toute sûreté voyager en traîneaux sur ces rivières. C'est à la fin d'avril ou au commencement de mai que l'embouchure de la Dvina est débarrassée de glaces; mais les rivières du pays des Samoyèdes ne sont ouvertes à la navigation que dans la seconde moitié de mai. La même température règne à quelques centaines de versts au-delà de la Petchora, le long de la côte du nord-est; les Samoyèdes qui habitent cette région n'y sont pas très sensibles. Mais dans la contrée comprise entre

la Petchora et la Korotaïkha, le froid est bien plus vif, et même le Samoyède en remarque la différence. La Korotaïkha et toutes les rivières n'y dégèlent, en juin, que vers la Saint-Jean, ou une huitaine de jours avant la Saint-Pierre(ou le 11 juillet nouveau style), et de même que les autres rivières plus occidentales, elles gèlent de nouveau vers le milieu de septembre (ou le 27 nouveau style). Cette région septentrionale, située au-delà de l'Oussa, est ainsi gelée presque constamment pendant neuf mois. On n'y met les rennes aux pâturages nouveaux que le jour de la Saint-Pierre.

La division méridionale située à la rive gauche de l'Oussa a, par comparaison avec la précédente, un climat doux et bienfaisant. On y rencontre de tems en tems des cantons fertiles en orge, et couverts de gras pâturages. A l'exception de ces terres, le reste du pays produit bien peu de plantes que le Samoyède puisse employer à se nourrir ou à satisfaire ses autres besoins; car le long de la côte, hormis l'oseille et quelques baies comestibles, il ne croît que des saules nains, qui cependant servent pour le chauffage. Les forêts situées au sud de la Toundra et sur les bords de l'Oussa, sont principalement composées de pins, de bouleaux, d'aulnes, et de saules.

Mais si le règne végétal est si infécond, le règne animal, au contraire, est extrêmement productif; car la mer Glaciale donne aux Samoyèdes des morses, des phoques, des ours blancs, des lièvres de mer (*phoca leporina*), et quelquefois aussi de grands esturgeons

(*accipenser huso*); la Toundra lui offre des renards blancs (*canis lagopus*), des renards ordinaires, des loups, des rennes sauvages ; indépendamment de ces animaux, la côte de Timani est fréquentée par des ours communs, des lièvres, des hermines, des troupes innombrables d'oies et de canards sauvages de différentes espèces, des cignes, des poules d'eau et des perdrix.

Les Samoyèdes prennent dans les forêts des écureuils, des hermines, des lièvres, des martres, des ours, des gloutons, des rennes sauvages et parfois aussi des renards et des loups. Les rivières et les lacs si nombreux leur procurent une provision abondante de poissons, parmi lesquels le sig (*salmo lavaretus*), le brochet, l'omul (*salmo autumnalis*), la lotte, la perche et le rotengle, le nelma (*salmo nelma*), la perche et le thym (*salmo tymallus*), sont les plus remarquables.

Les animaux domestiques sont les chevaux et les bœufs ; mais en général, et surtout dans les cantons les plus septentrionaux, ils sont petits et maigres. Le plus important pour l'économie domestique est la renne, qui tient lieu au Samoyède des bestiaux des climats plus tempérés.

Le territoire que l'on vient de décrire n'est pas habité seulement par les Samoyèdes ; il s'y trouve aussi des Russes à Mezen, chef-lieu de cercle, à Poustozersk, à Oust-tsulma, à Ijma, et indépendamment de ces trois bourgs, dans des villages situés dans leur voisinage ou près des bords du Vijas, de l'Oma,

de la Snopa, de la Pachu et de l'Indéga. Les trois bourgs entretenant des relations intimes avec les Samoyèdes, je pense qu'il n'est pas hors de propos d'en donner une description un peu détaillée.

Poust-ozersk est situé sur le *Poustoë ozero* (lac vide), qui communique avec la Petchora ; en été il n'admet que de petits navires à cause du peu de profondeur de ses eaux ; au printems il en porte qui ont de fortes charges. Il est éloigné de vingt versts de la Petchora, et de cent de l'embouchure de ce fleuve. Poust-ozersk renferme trois églises en bois, le bureau de l'administration, un magasin à eau-de-vie, un autre pour les vivres, un pour la poudre et une cinquantaine de maisons ; on en compte en tout deux cent dix-sept dans les dix-sept villages qui dépendent de ce bourg : la population totale de ces divers lieux ne s'élève guère à plus de six mille personnes du sexe masculin. La principale occupation de ces gens est la chasse, et surtout la pêche, qui est très-productive pour eux ; ils vont aussi, sur le bord de la mer, à la pêche des phoques. Ils ne cultivent nullement la terre. Le grain et les différentes marchandises dont ils ont besoin leur sont apportés par des marchands de Tcherdan, de Novoussol et d'Oust-suissol. Ces objets dont le poids total est annuellement de 16,000 à 20,000 pouds, sont amenés par eau dans les navires qui portent à peu près 1,000 pouds chacun, et qui, bien que la Petchora décrive de nombreuses sinuosités, achèvent leur voyage, quand le tems est favorable, en quatorze jours. Des marchands d'Arkhangel, de Khol-

mogor, de Pinéga, de Mezeb, même de Vologda et quelquefois aussi de Moscou et de plusieurs autres villes, viennent acheter de grandes quantités de pelleteries à Poust-ozérsk. Ces commerçans y arrivent ordinairement en octobre et en novembre, et en repartent un peu avant Noël. Les habitans de ce bourg n'ont que du bétail petit et maigre, et des chevaux chétifs; c'est pourquoi ils élèvent beaucoup de rennes pour en tirer du lait et les atteler aux voitures; quelques personnes en ont jusqu'à mille têtes.

Oust-tsulma, que l'on nomme aussi *Oust-tsulemskaya volost*, est à deux cent cinquante versts de Poust-ozersk, sur la rive droite de la Petchora. On y voit une église en bois, un moulin à eau, deux moulins à vent et à peu près cent-vingt maisons; les quatre petits villages qui relèvent de ce bourg n'en contiennent en tout que deux cents. Tout ce canton n'a pas plus de cent quatre-vingts habitans du sexe masculin; il y a environ deux cent-cinquante ans que ce lieu fut peuplé par des émigrans de Novgorod. Les habitans d'Oust-tzulma cultivent de l'orge, mais ils n'en récoltent pas suffisamment pour leur subsistance, et sont approvisionnés de grain par les marchands de Solikamsk. Leur bétail est petit et généralement dépourvu de cornes. Leurs chevaux sont de taille médiocre, mais cependant robustes. Beaucoup d'habitans élèvent des rennes, quelques-uns en ont jusqu'à cinq cents têtes. La pêche est productive et entretient un commerce assez important. C'est rarement que l'on vend pour de l'argent comptant les poissons, dont les princi-

paux sont le sig et le nelma. On les échange avec les habitans d'Oust-solsko contre du grain, ou bien on les transporte avec le suif et le beurre à la foire de Mezen, qui se tient le jour de l'Annonciation, et on s'en défait de même par échange. Oust-tsulma, de même que Poust-ozersk, voit souvent arriver des marchands de différentes villes, surtout d'Arkhangel, de Kholmogor, de Pinéga, de Mezen et aussi de Vologda et d'autres lieux plus éloignés qui viennent également acheter des pelleteries.

Ijma, que l'on nomme aussi *Ijemskaya slobodka*, est situé sur la rive droite d'une rivière qui porte le même nom, et à la gauche de la Petchora. Ce bourg est éloigné de soixante versts de l'embouchure de la première, de quarante de celle de la seconde et de cent d'Oust-tsulma. Il y a une église en bois, un moulin à eau, et soixante-quatre maisons; les villages de sa dépendance en contiennent à peu près deux cent quarante-deux. La population de tout ce canton ne s'élève pas à plus de mille habitans mâles. Les premiers qui s'établirent en ce lieu étaient des Syriaines: beaucoup de Russes d'Oust-tsulma et même quelques familles samoyèdes converties au christianisme sont ensuite venus à différentes époques se réunir à eux. Les habitans d'Ijma cultivent de l'orge et un peu de seigle, mais la récolte est ordinairement, à cause de la froideur du climat, très-peu abondante, aussi se procurent-ils presque tous les ans du grain par des échanges avec les marchands qui viennent de Solikamsk. Ils élèvent beaucoup de bétail; quoiqu'il soit

Orge & Seigle & peu ici

généralement sans cornes, il est assez beau. Plusieurs habitans ont aussi une assez grande quantité de rennes. La pêche est médiocre; on va jusqu'à l'Oussa pour prendre du poisson qui est principalement du lavaret et du nelma; on l'échange contre du blé avec les marchands de Iarensk. Le commerce consiste aussi en suif, beurre et pelleteries; les négocians d'Arkhangel paient avec de l'argent comptant les deux premières espèces de marchandises: la dernière est achetée par les marchands qui viennent de Iarensk, de Mezen, de Pinéga et aussi d'Arkhangel, quelquefois même de Vologda et de Moscou.

Les Samoyèdes n'ont aucune habitation fixe qui ressemble à une bourgade ou à un village. Ils vivent errans avec leurs troupeaux de rennes, et se logent sous un appentis ou sous une cabane arrangée à peu près comme une tente, qu'ils peuvent aisément défaire et transporter dans un autre endroit. Les Samoyèdes qui appartiennent au canton de Poust-ozersk et que l'on nomme les Poust-ozerski, fréquentent la Toundra et le terrain qui s'étend depuis la Petchora jusqu'aux rives de la Kara: les Oust-tsulmi se tiennent en été sur les bords des rivières qui se jettent dans la Petchora, savoir: la Iorssa, la Tchourva, la Sosva, le Chapkim, et beaucoup d'autres plus petites, ainsi que le long des lacs voisins; en hiver, la plupart gagnent les marais et les bois qui entourent Oust-tsulma, et quelquefois, à cause de la chasse des rennes, vont même jusqu'aux bords de la Tsulma et de la Pijma, que la Petchora reçoit à droite.

Les Ijmi errent depuis le mois de mai jusqu'en décembre dans la Toundra, et poussent leurs courses jusqu'aux lacs et ruisseaux nombreux qui versent leurs eaux dans l'Oussa, le Kojim, la Kossa et la Lomba. Durant les trois autres mois, ils se portent sur les rives de l'Obych, de la Kevda, de l'Oukhta et de l'Ayouga, qui tombent dans l'Ijma.

Les Samoyèdes qui vivent sur le cap Kanin et dans la terre de ce nom, composent 102 familles ; ceux de Timani 191 ; ceux de la Petchora jusqu'à la Kava, le long de la côte et les Poust-ozerski, épars dans les forêts plus au sud, 137 ; les Oustzulmi 104 ; et les Ijmi 102. Ainsi leur nombre total est de 636 familles, qui, au dernier recensement, comprenaient 1349 hommes et 1417 femmes.

Le *iassak*, ou tribut annuel qu'ils paient à la couronne est de trois peaux d'isatis (*pestsi*) que doit chaque Samoyède en état de se servir d'un arc ; et qui est recueilli par des anciens choisis dans leur sein ; ceux-ci vont en décembre et en janvier à Mezen, le remettre au bureau chargé de le recevoir. C'est la seule contribution imposée aux Samoyèdes.

Origine des Samoyèdes.

Dès le onzième siècle, le nom de Samoyède était connu des Russes comme désignant un peuple sauvage qui habitait la Iougorie : on le voit dans la

chronique de Nestor (1). Le détroit, qui sépare le pays actuel des Samoyèdes de l'île de Waigats, située dans la mer Glaciale, porte encore le nom que lui donne cet historien. Par conséquent le passage où ce nom se trouve se rapporte aux *Samoyèdes de Poust-ozersk* : ces nomades vivent donc dans ce pays au moins depuis mille ans. Cette haute antiquité conduit naturellement à rechercher de quelle langue dérive leur nom.

Le mot *Samoyed* ou *Samoyæd*, supposé russe, peut signifier la même chose que *Lioudoyed*, c'est-à-dire *anthropophage*, mais cette dénomination ne convient pas aux peuples grossiers du nord, que leurs penchans naturels rendent moins brutaux et moins inhumains que ceux du sud qui sont plus sanguinaires. Fischer croit que le mot Samoyèd n'est pas d'origine russe. Il le dérive du mot lapon *Samoyædna*, qui signifie pays des Lapons, et tâche de prouver que les Russes regardaient autrefois ces derniers et les Samoyèdes comme étant un même peuple ; et qu'ensuite ils ont changé Samoyædna en Samoyed. Mais je pense que l'on peut attribuer ce nom à une origine moins éloignée. En effet les Russes ont pu le former des mots *Syroyæd* ou *Syroyed*, usités dans

(1) Un Novgorodien nommé Youri Torgovitche me raconta, dit cet historien, que, quelques années auparavant, il avait envoyé un de ses gens à Petchora, pays tributaire des Novgorodiens ; et que cet homme alla ensuite dans le pays de Yougra, habité par un peuple qui avait une langue particulière, et qui s'étendait au nord jusqu'aux Samoyèdes (Nestor. — *Annales*, p. 145—146).

leur langue et qui signifient homme qui mange de la viande crue. Ce nom a pu, dès les tems les plus anciens et aussitôt après l'assujétissement des Samoyèdes, être en usage ; car ce peuple mange la chair du renne et des poissons au moins aussi volontiers crue que cuite.

Les Samoyèdes se donnent à eux-mêmes le nom de *Khassova* (1), qui, dans leur langue, signifie *homme*. Ce nom comprend non-seulement la peuplade qui s'est établie à l'ouest des grandes montagnes de Sibérie, mais aussi de tous les Samoyèdes de cette vaste contrée qui fréquentent les côtes de l'Asie, le long de la mer Glaciale, de l'Ob à la Lena. C'est ce que m'a assuré positivement le Samoyède Iano Kouderov, dont il a été question précédemment et qui avait vécu long-tems chez ceux de Sibérie à Obdorsk ; ceux-ci avaient répondu affirmativement à ses

---

(1) Fischer, dans son *Histoire de Sibérie*, n'applique le nom de *Khassovo* qu'aux Samoyèdes de Poust-ozersk, et donne celui d'*Obiondir* aux Samoyèdes de Mezen. Mais il est certain que ces derniers n'ont jamais employé ce nom pour se désigner, et que même ils ne le connaissent pas, enfin qu'ils ne font usage en général que de celui de Khassovo. Mais, relativement au pays où ils vivent, ils se désignent par la dénomination de Iodeïander Khassovo et de Khoupto zalander Khassovo ; la première indique un Samoyède de la côte de Timani, et la seconde un habitant de la Terre de Kanin. De même, tout Samoyède Poust-ozerski s'appelle lui-même Arkaïander Khassova : dans sa langue *ïa* veut dire pays et *Arka* grand. Ainsi Arkaiander signifie habitant du grand pays ; dénomination par laquelle les Samoyèdes entendent toute la contrée qui s'étend de la Petchora aux montagnes formant la frontière de la Sibérie.

questions sur ce point. C'est probablement de ce mot que vient le nom de *Taz*, porté par une rivière de Sibérie bien connue, qui porte ses eaux à la mer Glaciale entre l'Ob et le Ieniseï. Il parait que ce nom est le même que celui de *Khas*, car le changement du *Kh* en *T* et du *T* en *Kh* était très-facile à cause du grand éloignement des hordes samoyèdes qui fréquentent les bords de cette rivière. La côte de Sibérie, dans les territoires de Tobolsk et de Ieniseïsk, est habitée par des Samoyèdes, qui peuvent être comptés parmi les plus anciens.

Tous ceux qui habitent dans le gouvernement d'Arkhangelsk se regardent comme appartenant à un peuple composé de trois tribus. La première s'appelle dans leur langue, *Vanoïta*, la seconde *Tyssia ilogheï*, la troisième *Khyroutchi*. Les premiers habitent sur les bords de la Mezen, de la Petchora et sur l'Ob inférieur, dans les environs d'Obdorsk; les seconds dans l'intérieur du gouvernement d'Arkhangelsk, et les troisièmes, nommés *Karatchéya* par les Russes, dans le gouvernement de Tobolsk, au-delà des montagnes, dans les cercles de Berezov et d'Obdorsk. La parenté de ces trois tribus est constatée depuis des siècles par un usage relatif aux mariages, qui veut qu'aucun Samoyède ne puisse prendre sa femme dans celle à laquelle il appartient; il faut que ce soit dans une des deux autres.

Fischer, dans son *Histoire de Sibérie*, dit que les Kamaches de Krasnoyarsk, et les Ostiak de Tomsk, qui vivent dans les cantons méridionaux de la Sibérie,

doivent être considérés comme étant d'origine samoyède ; il démontre leur parenté avec les Samoyèdes de la Mezen et de la Petchora par l'affinité de leurs idiomes respectifs. Cette concordance se reconnaît aisément en comparant ensemble les noms de nombre usités par ces peuplades ; Fischer cite aussi à l'appui de son assertion, le mot Dieu, que les Ostiaks de Tomsk expriment par *nom*, les Kamaches par *noum* et les Samoyèdes du Mezen et de Poust-ozersk par *khaï ;* mais ce dernier mot a, comme on le verra bientôt, une tout autre signification que celle que lui attribue Fischer ; et les Samoyèdes, d'après le témoignage de personnes dignes de foi, rendent aussi l'idée de Dieu par le mot *noum ;* ce qui confirme encore plus notre proposition.

Ceci posé, il faut donc chercher, dans l'intérieur de la Sibérie, l'origine des Samoyèdes du cercle de Mezen, et reconnaître que ce peuple asiatique a été contraint par les circonstances, de quitter sa patrie pour venir s'établir dans la partie de l'Europe où on le trouve aujourd'hui.

Les restes d'anciennes habitations entièrement détruites que l'on rencontre dans plusieurs cantons du cercle de Mezen, sur le bord des lacs et des rivières, dans la Toundra ainsi que dans les forêts, prouvent que jadis un autre peuple demeurait dans le pays où sont aujourd'hui les Samoyèdes. Ces habitations, qui ont la forme de cavernes, se voient dans les montagnes et sur les hauteurs, et sont pourvues d'une ouverture qui ressemble à une porte ; on y découvre encore des

poëles et des restes d'ustensiles de fer, de cuivre et de terre. Elles portent, chez les Russes, le nom de *demeures des Tchoudes*, et, chez les Samoyèdes, celui de *Sirte*.

Ceux-ci n'ont pas, dans leur langue, un nom particulier pour désigner le Mezen et la Petchora qui sont cependant les deux plus grandes rivières du pays où ils vivent ; ils se servent des dénominations employées par les Russes ; il est donc évident qu'avant que les Samoyèdes vinssent habiter cette contrée, elle était sous la domination d'une peuplade russe. Nestor cite, dans ses annales, le nom de Petchora ou Petchera, non comme celui d'une rivière, mais comme celui d'un peuple qui, avant Rurik, fondateur de la monarchie russe, était, ainsi que d'autres tribus tchoudes, soumis à la domination des Slaves de Novgorod la grande. La rivière reçut le nom du peuple auquel il avait été donné par les Slaves, d'après les cavernes dont il vient d'être question, car, en slavon et en russe, une caverne s'appelle *pechtchera* (1), ce qui ressemble beaucoup à Petchora. Ces ruines, encore subsistantes, prouvent de plus que le peuple nommé Petchora, quitta ses demeures situées sur le fleuve du même nom, à une époque quelconque et

(1) L'ancienne forme de *pechtchéra* est, en effet, *petchéra*. Ce mot dérive de *petch* ou *pechtch*, qui, actuellement désigne un four, parce qu'il est aussi une espèce de caverne. *Petch* désigne originairement l'idée de la cavité, *petchora* n'est qu'une mauvaise prononciation pour *petchéra*, sanctionnée par la mode, mais non pas par l'orthographe. Kl.

émigra vers d'autres lieux; mais l'histoire n'apprend pas si cette émigration eut pour cause la contrainte ou la libre volonté. Depuis le règne de Rurik, le nom de Petchora, comme nom de peuple, disparut entièrement parmi les peuplades tchoudes du nord.

Caractère physique, et mœurs des Samoyèdes.

Les Samoyèdes qui vivent dans le cercle de Mezen, sont, en général, de taille médiocre; la plupart ont le visage large, rond et plat, le teint d'un brun jaune, de petits yeux noirs, les cheveux et les sourcils noirs, et fort peu de barbe.

Ces traits démontrent évidemment leur affinité avec les peuples de l'Asie, dont il a été question plus haut.

Les maladies dont les Samoyèdes souffrent le plus fréquemment, sont les fièvres chaude et froide et la petite-vérole. Cette dernière fait, parmi eux, des ravages aussi affreux que parmi les Russes qui habitent le même canton. Elle revient ordinairement tous les huit ou neuf ans, et attaque les enfans de même que les adultes, et, suivant le témoignage même des Samoyèdes, elle n'épargne personne; souvent elle est très-meurtrière, mais parceque l'on ne prend aucun moyen de diminuer ses ravages.

En revanche, les Samoyèdes ne sont pas sujets au scorbut, ce qu'ils attribuent à leur usage de boire le sang du renne. Les Russes qui, en traversant les déserts habités par les Samoyèdes, sont atteints de cette maladie, éprouvent souvent d'heureux effets de l'em-

ploi de ce moyen, mais quelquefois ils y ont inutilement recours.

Les Samoyèdes vivent ordinairement jusqu'à soixante ou soixante-dix ans; on en voit même qui parviennent jusqu'à cent ans; mais cela arrive bien rarement.

Leur nourriture ordinaire consiste en chair de rennes, en poissons, et en oiseaux qu'ils tuent à la chasse; ils mangent aussi du pain, diverses baies, et des champignons qu'ils cueillent en été et qu'ils conservent. On peut calculer que, dans un ménage samoyède, la consommation de farine de seigle est tantôt de cinq, tantôt de quinze poud par personne adulte. Tous les matins et tous les soirs on en fait des galettes minces auxquelles on n'ajoute pas de levain, et que l'on met sur une planche devant le feu pour qu'elles y sèchent. Ils mangent la chair de rennes et le poisson cru et cuit, ils les font même sécher et les salent; ils font cuire et rotir les oiseaux qui, du reste, sont pour eux un mets peu ordinaire.

Habituellement ils ne boivent que de l'eau, mais ils aiment passionnément l'eau-de-vie.

L'habillement des Samoyèdes, tant hommes que femmes, consiste en peaux de rennes préparées à la fumée. Les vêtemens de dessous des hommes, qui sont le *malitsa*, le *pima* et le *lipty*, ont le poil tourné intérieurement; le premier tient lieu de chemise et couvre le corps, le second les hanches et les cuisses, le dernier les jambes. On met par dessus le *sovik*, qui est une robe longue, et l'on revêt chaque pied

du rivu qui remplace la botte ; ces deux pièces ont le poil tourné en dehors. L'habillement d'hiver des femmes ne diffère de celui des hommes qu'en ce que le malitsa et le sovik sont cousus par devant au lieu d'être ouverts, et que le premier se nomme *pany* et le second *kouch*.

En été, les hommes, au lieu de malitsa, portent des chemises de grosse toile ou de gros drap ; quelquefois même de toile blanche à carreaux bleus ou rouges ; celles des femmes sont alors ou de grosse toile, ou de peau de renne, et se portent sans lipty.

La parure de ce peuple consiste en un *pi*, qui est une ceinture de cuir ornée de boutons en cuivre, cousus très-près les uns des autres. Les femmes décorent leur *kouch* et leur *sava* ou bonnet, de morceaux de drap de différentes couleurs, et laissent pendre par derrière un *maga-tessa* composé de plusieurs petites planchettes qui font du bruit en se heurtant les unes contre les autres. Le bariolage de ces couleurs plaît aux yeux des Samoyèdes et le bruit des planchettes ne divertit pas moins leurs oreilles.

Leurs maisons ne sont, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que des huttes en forme de tentes. L'idée de les construire de la sorte leur est venue de la nécessité de changer fréquemment de place, nécessité causée par la stérilité du pays qu'ils habitent.

Cette hutte, qui se nomme en Samoyède *mèkina* et en russe *tchoum*, est faite avec des perches qui ont trois brasses de long ou même davantage, et que l'on dispose en rond. Leurs extrémités supérieures sont

jointes ensemble par des traverses en bois, les inférieures, que l'on écarte beaucoup les unes des autres, sont enfoncées en été dans la terre, en hiver dans la neige. La partie inférieure de cette demeure qui renferme ordinairement un espace de sept brasses ou plus, est de forme ovale; la supérieure se termine en pointe. Ces perches, dressées en peu de tems, sont, suivant la différence des saisons ou celle de la fortune, revêtues de branchages, de drap épais, d'écorce de bouleau ou de peaux de rennes: on laisse en haut une petite ouverture par laquelle la fumée s'échappe. Cette tente n'a d'autre porte (*miyo*) qu'une partie de la couverture que l'on relève et qui, en conséquence, n'est pas attachée aux perches. Au milieu de la mukina, on place une plaque de fer carrée sur laquelle on fait le feu pour se chauffer et pour préparer les alimens; dans les tems froids on ne le laisse jamais s'éteindre. Des pieux, placés au-dessus de ce foyer et enfoncés dans la neige, soutiennent une traverse en bois portant un crochet, aussi en bois, auquel la chaudière est suspendue. De chaque côté de ce foyer est placée une planche qui sert à s'asseoir autour du feu, et plus loin s'étendent jusqu'aux parois de la tente des claies ou *khoner*, faites de branches de bouleau ou de tiges de plantes, et sur lesquelles on étale des peaux de rennes; c'est ce qui tient lieu de lit. La partie de la tente opposée à l'entrée, se nomme *sinikoui*, c'est le garde-manger; jamais on n'y met aucune chose étrangère à sa destination, et il est l'objet d'un respect particulier, notamment de la part des

femmes ; car lorsqu'une d'elles arrive jusque là, elle ne le traverse pas pour passer de l'autre côté, mais elle en fait entièrement le tour, lors même que ce circuit est dix fois plus pénible.

Telle est la demeure destinée à préserver les Samoyèdes du froid et de la pluie ; quand ils changent de place elle est défaite, et cette besogne, de même que celle de la dresser de nouveau, est réservée aux femmes qui l'effectuent ordinairement en une demi-heure au plus.

Leur mobilier est extrêmement simple ; indépendamment des ustensiles nécessaires à la chasse et à la pêche, il consiste en chaudrons de cuivre et de fer, en gamelles et cuillers de bois, écumoirs, seaux, cruches, corbeilles, barriques et pots. De même que les Russes, ils conservent leur farine dans des sacs de nattes ou de grosse toile ; quant à leurs meilleurs habits, ils les renferment, non dans des coffres ou des caisses, mais dans de grandes poches ou sacoches faites de peaux de rennes ou d'oiseaux.

Leur terrain, généralement stérile, ne peut rien produire ; ils tirent donc presque toute leur subsistance du règne animal ; en conséquence ils élèvent des rennes, ils pêchent, ils vont à la chasse. Les Samoyèdes de Poust-ozersk demeurent le long des côtes de Kanin, de Timani, et s'occupent à prendre de grands animaux marins ; ceux qui vivent au sud des monts de Bolchzemelsk ainsi que les Samoyèdes d'Oust-tsulma et d'Ijma, au contraire, se livrent davantage au soin d'élever des rennes, animaux si utiles pour eux.

Le grand nombre de rivières et de lacs répandus dans le pays des Samoyèdes leur procure une pêche abondante qui contribue en majeure partie à les nourrir, et qui, de plus, leur fournit des objets d'échange pour se procurer des choses dont ils ont besoin. Les Samoyèdes poustoserski sont les pêcheurs les plus assidus. Ils prennent surtout une quantité considérable de lavarets et d'omuli; ils en salent beaucoup, qu'ils vendent ou échangent. Les autres poissons qu'ils prennent le plus communément sont le brochet et la perche. Les Samoyèdes de Kanin et de Timani pêchent de plus des lottes, et ceux d'Oust-tsulma et d'Ijma des perches de rivière, indépendamment de plusieurs autres petits poissons, parmi lesquels on distingue le nelma.

La chasse sert aussi à la subsistance des Samoyèdes, mais ce qu'elle leur procure de plus important, ce sont les plumes, le duvet et toutes sortes de peaux dont quelques-unes sont d'un très-grand prix; enfin elle leur donne le moyen d'acquitter leur tribut. Elle est surtout profitable pour les Samoyèdes d'Oust-tsulma et d'Ijma; moins pourtant dans la Toundra que dans les forêts, tandis que ceux de Kanin, de Timani et de Poust-ozersk, n'ayant pas proprement des forêts, ne chassent que dans la Toundra. Les premiers prennent des écureuils, des hermines, des martres, des ours, des gloutons, des lièvres, des rennes sauvages et quelquefois des renards et des loups. Les Samoyèdes de Timani et de Poust-ozersk prennent également des ours, des loups, des renards,

des lièvres, des rennes sauvages et des renards; ceux de Kanin seulement des renards, des renards blancs, des loups et des rennes sauvages. Les oiseaux que les Samoyèdes tuent dans la Toundra et dans les forêts, sont des cygnes, des oies et des canards sauvages de différentes espèces, des poules d'eau, des perdrix et des coqs de bruyère. Ils se servent de fusils et de flèches; mais ils prennent quelquefois les renards et les loups dans des fosses.

Les Samoyèdes qui vivent le long des côtes de Kanin, de Timani et de la partie nord de Poust-ozersk, c'est-à-dire depuis le cap Kanin jusqu'à la Kara, prennent des morses, des phoques et des lièvres de mer. Ils transportent à Mezen, avec leurs rennes, la graisse de ces animaux soit en nature, soit fondue; elle leur est achetée par les facteurs des négocians d'Arkhangelsk qui en font un commerce avantageux et exclusif, et l'expédient dans d'autres pays. La pêche maritime a également lieu par la Korotaïkha avec une telle activité, que ce fleuve du pays des Samoyèdes peut être considéré comme le rendez-vous général de ceux qui s'occupent de cette branche d'industrie. Il en vient beaucoup du nord de Poust-ozersk, de Kanine et de Timani, et il s'y trouve également des Russes de Poust-ozersk et de Mezen. Tous arrivent ordinairement vers le milieu de mai, et commencent par la chasse aux phoques. L'eau n'est pas encore dégelée, mais on fait des trous dans la glace, et, quand les phoques s'y montrent pour respirer, on les tue à coups de fusil ou de flèches. Cette chasse dure jusqu'à

la St-Jean, époque à laquelle la Korotaïkha et les rivières voisines cessent d'être prises : ainsi c'est un terme de cinq à six semaines. Alors la chasse subit une modification.

Dès que les rivières sont ouvertes, les Samoyèdes de Kanin et de Timani s'embarquent sur des navires d'une construction particulière, et, sortant de la Korotaïkha, vont en mer. Les uns attaquent les morses avec des harpons, ou bien tuent les phoques, les ours blancs et les lièvres marins ; d'autres parcourent la mer, réunis en petites flottes, et prennent les esturgeons au filet. Quand cette pêche est finie, ce qui a généralement lieu au commencement de septembre, les Russes demeurent sur la côte voisine jusqu'aux premières gelées, attendant d'avoir fait fondre et versé dans des barriques le lard des animaux. Ensuite ils retournent chez eux, où ils arrivent vers le milieu de novembre. Les Samoyèdes restent plus long-tems soit sur mer ou sur la côte à prendre des animaux marins, soit dans la Toundra à chasser, et ne quittent ces lieux qu'au milieu de novembre.

Ce n'est que depuis peu de tems que les Samoyèdes de Poust-ozersk, réunis sur la Korotaïkha, prennent part à la chasse des animaux marins, encore n'est-elle pas très-active. Plusieurs s'embarquent à la St-Jean, et, dans les mois de juillet et d'août (vieux style), prennent des morses et des phoques : mais la plupart commencent par employer une douzaine de jours à pêcher et à saler du lavaret et de l'omuli ; puis ils gagnent la Toundra pour faire la chasse aux oiseaux. Ils tuent

à coup de fusil ou bien prennent au filet beaucoup d'oies sauvages dont les intestins et les plumes sont pour eux l'objet d'un commerce avantageux. Vers la fin d'août, la pêche recommence dans la Korotaïkha, et ils salent de nouveau des lavarets et des omuli, poisson qui est une des marchandises des Samoyèdes poustoserski. Vers le milieu de novembre ils s'éloignent de la Korotaïkha, et, six à huit semaines avant Pâques, se rapprochent de la Petchora. Durant ce voyage d'hiver, qui est par conséquent trois mois, ils prennent, dans la Toundra, des renards blancs, des loups et des rennes sauvages. Quelques-uns ne s'arrêtent pas et retournent directement chez eux avec le produit de leur chasse et de leur pêche; dans ce cas, leur voyage des bords de la Korotaïkha jusqu'à ceux de la Petchora ne leur prend pas plus d'un mois, et, pour aller de là jusqu'au Mezen avec leurs rennes chargés, il leur faut deux à trois semaines de plus.

Le commerce des Samoyèdes avec les Russes, consiste presque tout en échanges; rarement il se fait avec de l'argent comptant. Le plus considérable est celui des Samoyèdes de Timani, de Kanin et du Poust-ozersk septentrional, parce que la pêche leur procure une quantité d'objets dont manquent ceux de Poust-ozersk méridional, d'Oust-tsulma et d'Ijma.

Les Russes reçoivent des Samoyèdes diverses sortes de pelleteries dont une partie est précieuse, du duvet et des plumes, des poissons, notamment du lavaret salé, des rennes, des peaux de renne, des dents de morse, des peaux de phoque et d'autres marchandises

provenant de la pêche. Les Samoyèdes reçoivent des Russes, de la farine, de l'huile, du sel, de l'eau-de-vie, du tabac, du drap rouge, bleu, vert, blanc, noir et jaune, des pelisses de mouton, des couvertures de peau de mouton, toutes sortes d'ustensiles en bois, des chaudrons de cuivre, des plaques de fer, des haches, des couteaux, des poinçons, des aiguilles, des fusils, de la poudre, du plomb, des filets pour la pêche et pour la chasse des oiseaux, des cordes pour les arcs, des bateaux, de la poix, des boutons, de petites ceintures et diverses bagatelles.

Les Samoyèdes ont principalement des relations avec Mezen, Poust-ozersk, Oust-tsulma et Ijma, et d'ailleurs avec tous les villages russes situés dans leur voisinage. Ceux de Kanin et de Timani viennent surtout à Mezen; les marchandises qu'ils y apportent, notamment l'huile et les peaux de morses et de phoques, sont ordinairement vendues par les habitans de Mezen à la foire du nouvel an qui fait arriver chez eux les marchands d'Arkhangelsk. Les Samoyèdes du nord de Poust-ozersk et même quelques-uns de Kanin et de Timani, surtout les derniers, quand, ayant terminé leur pêche, ils quittent les bords de la Korotaïkha, viennent à Poust-ozersk avec leurs marchandises. Les habitans de ce lieu les vendent, ainsi qu'on l'a déjà dit, aux marchands qui arrivent de divers côtés. Ce commerce est si considérable que ce bourg peut être regardé comme l'entrepôt général du pays des Samoyèdes. Les hordes de ce peuple qui vivent dans les territoires d'Oust-tsulma et d'Ijma, com-

mercent avec ces deux bourgs. Quand ils partent ils reçoivent en avance des habitans d'Ijma de la farine et d'autres choses, et, à leur retour, ils leur donnent en échange des pelleteries et du poisson. Le trafic des Samoyèdes à Oust-tsulma est bien moins important que dans les autres bourgs; les habitans de ce lieu prennent souvent de ces nomades à leur service; alors ils paient pour eux le rasak et se chargent de l'entretien de leur famille.

Souvent les Russes vont commercer chez les Samoyèdes, surtout chez ceux qui vivent au sud des monts Bolchezemelsk et qui ne sortent presque jamais de leurs déserts. Ce sont principalement les habitans de Poust-ozersk qui vont leur porter, dans la Toundra et dans les forêts, de la poudre, de l'eau-de-vie et du tabac, objets indispensables à tous ces peuples, et en rapportent les produits de leur chasse.

En hiver, les Samoyèdes transportent ordinairement les marchandises sur des traîneaux attelés de rennes; en été ils vont de la Korotaïkha, par la mer Glaciale, dans la Petchora, et de ce fleuve, par la Pichma ou la Pioza, ils arrivent, en traversant un espace de terre, sur les bords du Mezen. Le voyage par eau de la Korotaïkha à la Petchora, quand le tems est favorable, dure quatre jours, et de la Petchora au Mezen quinze jours.

Les propriétés foncières des Samoyèdes consistent dans de vastes territoires dont l'étendue est déterminée par des rivières et des ruisseaux où les ancêtres de telles ou telles familles se sont établis jadis, et où elles

vivent en nomades. D'après le droit en vigueur parmi ce peuple, les rives du Vijas, dans la terre de Kanin, appartiennent à la famille Khoudèrov et il en est de même pour les autres familles qui exercent, sur certains espaces de terre, un droit de propriété qui leur est venu de leurs ancêtres.

Après les tentes et le mobilier, le troupeau de rennes compose la principale richesse mobilière des Samoyèdes. C'est d'après la quantité de ces animaux que s'estime la fortune d'un personnage quelconque. Un Samoyède de Kanin, de Timani et de Poust-ozersk passe pour riche quand il possède mille, quinze cents ou deux mille rennes. Le Samoyède aisé en a cinq cents à sept cents ; celui qui n'en a que vingt à trente est pauvre, enfin, celui qui n'en peut entretenir que dix est misérable, et ne peut subsister qu'en se louant comme valet ou journalier, ou, s'il veut se tirer d'affaire par la chasse et la pêche, il doit s'associer pour ces deux choses à un Samoyède qui ait autant que lui.

Le meilleur renne se vend dix roubles ou plus, ou bien est échangé contre cinq de qualité inférieure ; un médiocre en vaut à peu près cinq, et un mauvais deux ou trois au plus.

Le soin du ménage, chez les Samoyèdes, est entièrement abandonné aux femmes ; elles coupent le bois à brûler, allument le feu, font cuire ou rôtir les viandes et les poissons, pétrissent le pain. Elles font aussi sécher les poissons destinés à être conservés, font la provision d'eau à boire et ont la garde de tout le mobilier. Elles font les tentes, les abattent, les

dressent. Elles préparent les fourrures et le cuir auquel elles savent donner une couleur blanche solide; elles cousent tous les vêtemens de la famille; en un mot elles font tout.

Religion et usages des Samoyèdes.

La religion des Samoyèdes ne se compose que de traditions orales, desquelles dérivent toutes leurs idées à ce sujet, car ce peuple grossier ne connaît pas l'écriture. Ils croient à une divinité principale, qu'ils nomment *Noum* ou *Ielemoubarte*. Ce dernier mot signifie qui donne la vie. Ce Noum a seul, et sans l'aide de personne, créé le ciel et la terre et toutes les choses qu'ils renferment. Il demeure toujours dans le ciel; jamais il ne va dans un autre lieu, parce qu'un être tel que lui, dispensateur de tout ce qui est bon, ne peut habiter sur la terre où il arrive tant de mal. Néanmoins il gouverne le ciel et la terre. Il y a aussi une quantité innombrable de demi-dieux ou génies créés par Noum, qui demeurent sur la terre, de sorte que partout il s'en trouve un. Les Samoyèdes les nomment *Tadebtsiy*. Ils sont subordonnés à la puissance de Noum, et cependant ne lui obéissent pas en toutes choses, car souvent ils occasionnent aux hommes beaucoup de maux que Noum ne leur a pas commandés. Ils ne se partagent cependant pas en deux classes, l'une de bons, l'autre de mauvais génies: tout Tadebtsiy, sans exception, fait tantôt le bien, tantôt le mal. Tels sont les fondemens de la religion des

Samoyèdes. Ils ont aussi quelqu'idée de l'existence de l'homme après la mort, du moins ils croient à une vie future; mais leur stupidité naturelle les empêche de rechercher quelle sera cette vie et quelle destinée attend les hommes vertueux ou vicieux.

Ils ne font pas de figure de *Noum*, « parce que, disent-ils, nous ne savons pas comment on pourrait représenter l'Etre Suprême. » Ils font des figures en bois des Tàdebtsiy, leur donnent la ressemblance humaine, et les couvrent de toutes sortes de morceaux de drap ou de cuir, puis les plaçent dans les forêts et dans tout autre lieu, en ayant soin de leur tourner le visage vers l'Orient. Ces idoles portent le nom de *Khaë;* quand la famille change de place, elle les emporte avec elle. Autrefois ils sacrifiaient à ces idoles.

Les Samoyèdes n'ont point de jour de fêtes destinés à des prières solennelles ni des cérémonies accompagnées de sacrifices publics. Leur culte se borne à des offrandes particulières qui d'ailleurs n'ont lieu ni à des jours, ni dans des lieux déterminés; elles se font généralement par une seule personne ou par une famille; mais quelquefois, quand les Samoyèdes sont à la chasse ou à la pêche, et alors ils sont toujours réunis en troupe, plusieurs offrandes se font à la fois. Elles ont pour motif, soit un bien qu'ils désirent, soit un mal qu'ils redoutent; par exemple la guérison d'une maladie, la délivrance d'un danger imminent, du succès dans leur chasse et leur pêche, etc. Le sacrifice consiste chaque fois en un renne que le Samoyède immole en s'écriant que, par là, son souhait

puisse être accompli. La chair et le sang de la victime sont consommés à l'instant sur le lieu même. La prière ne consiste pas dans la répétition de formules apprises par cœur, ni en longues invocations auxquelles ils sont totalement étrangers ; elle est uniquement l'expression concise de leur sentiment intérieur qui s'échappe de leurs lèvres : « *Noum tad* (Dieu nous donne), » s'écrient-ils ; ou bien : « *Noum arka* (Dieu est grand). »

Autrefois ils avaient, dans l'île de Waygats, située entre le continent et la Novaïa Zemlia, un autel commun que fréquentaient tous les Samoyèdes, tant ceux d'Arkhangelsk que ceux de Sibérie. Le lieu du sacrifice était un promontoire qui porte encore, en Russe, le nom de *Bolvanskoï nos* (cap des idoles). Le Samoyède égorgeait, devant le Khaë, le renne destiné à être immolé, trempait le doigt dans le sang qui coulait de la blessure et en frottait les lèvres du Khaë. Ensuite il dépeçait la chair de la victime, la mangeait en compagnie des gens qui se trouvaient avec lui, et, quand tout était terminé, il plaçait sur un pieu, au-dessus de la tête du Khaë, le crâne décharné de l'animal, en souvenir du sacrifice ; et le tournait vers l'Orient. Cette pratique religieuse, qui a duré jusque vers la fin du dix-huitième siècle, est peut-être suivie encore par quelques Samoyèdes ; voici ce qu'ils racontent de la cause qui l'a fait abandonner du plus grand nombre. Le bruit se répandit parmi eux qu'un Samoyède, du voisinage de Khyroutchi, avait vu en l'air deux Samoyèdes vêtus de blanc et

montés sur des rennes blancs ; ils lui avaient crié, d'un ton impérieux, que l'on ne devait plus apporter des offrandes aux Khaë, qu'il fallait abandonner cette pratique religieuse, y renoncer entièrement, et n'adresser dorénavant ses prières qu'à Noum seul. Depuis cette apparition, disent les Samoyèdes, l'on n'immole plus de rennes devant les Khaë et l'on ne sacrifie plus sur l'autel commun : toutes les offrandes s'adressent à Noum seul.

Les docteurs et les ministres de la religion des Samoyèdes qui en conservent et en transmettent les principes, sont des jongleurs nommés *Tadibeï* dans la langue de ce peuple, et *Khoudésniki* en Russe. Les Samoyèdes les regardent comme des hommes saints et très-clairvoyans qui sont en communication intime avec les Tadebtsiy, ce qui fait que ceux-ci les douent de l'esprit prophétique et de plus d'une faculté surnaturelle qui leur donne le pouvoir de faire du bien ou du mal aux hommes ; ils peuvent, par leurs sortiléges, causer une maladie ou bien en délivrer.

C'est par une cérémonie en règle que le Tadibeï se fait connaître comme agissant par une force surnaturelle. Quand il se prépare à recevoir les inspirations d'en haut, il s'enveloppe du vêtement sacré fait de toile grossière ou de peau de renne, couvre sa tête d'un bonnet, dont le devant est muni d'une espèce de chaperon pour cacher sa figure ; puis, il bat un tambour, uniquement destiné à cette incantation, et qui se nomme *penzer* (1). Aussitôt que les Samoyèdes en-

(1) Ce tambour est de forme ovale ; une extrémité, de même que

tendent le bruit de cet instrument, ils accourent à la tente du Tadibeï et s'asseyent autour de lui. Le sorcier commence ses évocations, que l'on appelle *sambologou* en samoyède, et bat de nouveau son tambour, d'abord très-doucement, puis graduellement plus fort, enfin de toutes ses forces. Les spectateurs l'accompagnent de leurs voix, en suivent les gradations et finissent par crier comme des furieux : *hoï ! hoï ! hoï !* Ensuite le Tadibeï invoque, avec un murmure religieux, les Tadebtsiy, et, animé par son enthousiasme, s'entretient avec eux ; puis raconte, en déclamant, à ses auditeurs les secrets qui lui ont été révélés. Souvent, excité par l'impulsion du Tadebtsiy, il se frappe, soit avec la main, soit avec un instrument, ou bien ordonne à ceux qui sont présens de le faire. Quelquefois il se perce le corps avec un *kharee*, qui est une baguette mince dont on se sert pour faire marcher les rennes, ou bien il fait passer à travers son ventre une courroie ou *pokhareïa* dont les deux extrémités pendent de chaque côté ; il y attelle un renne, se place dans le traîneau et parcourt ainsi quelques toises. Il assure qu'il fait tout cela, par ordre des Tadebtsiy, afin qu'en supportant ces tourmens pour leur plaire, il puisse obtenir d'eux l'accomplis-

---

les côtés, est recouverte d'une peau de renne, l'autre reste vide. Le dedans est garni de traverses de bois qui servent de manche. Quand le Tadibeï veut faire usage de l'instrument, il le chauffe au feu, pour tendre davantage la peau, puis il le bat avec une baguette (*ladouraptso*) qui est revêtue de cuir.

sement de ses vœux. Ce spectacle affreux, mais que les Samoyèdes trouvent ravissant, dure à peu près deux à trois heures, et, quand il est fini, le Tadibeï ordonne assez souvent d'offrir un sacrifice à Noum ou bien aux Tadebtsiy. L'objet de la prophétie est une affaire importante pour le Samoyède : il s'agit de savoir s'il guérira d'une maladie naturelle, ou produite par la sorcellerie, ou bien s'il sera heureux à la chasse ; quel tems il doit faire à telle époque ; comment tel rêve peut être expliqué. Quand, durant la cérémonie, le sang coule du corps du prophète, ou bien quand celui-ci éprouve la moindre douleur ou une maladie par l'effet de ses prétendues blessures, cela dénote un malheur futur ; mais s'il ne ressent aucun mal, c'est un pronostic très-heureux. Quant aux blessures, les Samoyèdes croient fermement qu'elles se guérissent aussitôt après qu'elles ont été faites, ne laissant que quelques marques sur les vêtemens du sorcier.

Tout Samoyède ne peut être Tadibeï ni aspirer à tenir le sambologou. Cette prérogative appartient exclusivement à une famille dans laquelle elle se perpétue. Les fils et même les filles des Tadibeï peuvent y participer, et, quand une de celles-ci épouse un Samoyède ordinaire, elle porte le privilége dans sa nouvelle famille. Les Tadibeï assurent qu'ils reçoivent leur instruction immédiatement des Tadebtsiy, toutefois sous la direction d'un Tadibeï expérimenté : mais que, sans une vocation spéciale des génies, ils ne pourraient, quand même ils en auraient effectivement le

désir, se vouer à cette profession. L'instruction nécessaire commence dès l'enfance. Aussitôt qu'un jeune Samoyède, de l'un ou de l'autre sexe, conçoit quelques idées, les Tadebtsiy commencent à se manifester et le contraignent à entrer à leur service. L'enfant, excité par ces inspirations, et qui ne sait pas encore comment il doit se comporter envers les Tadebtsiy, a recours à quelque Tadibeï fameux, et sollicite ses conseils. Alors celui-ci le gratifie du penzer, lui en découvre l'usage et lui enseigne la manière de se conduire envers les Tadebtsiy. Moyennant ces enseignemens, l'enfant est en rapport avec les génies, et, quand il devient adulte, il est un Tadibeï parfait et fait des évocations.

Les Tadibeï ne reçoivent pas des émolumens fixes; ils subsistent, de même que les autres Samoyèdes, uniquement de leur industrie et de leur travail. Mais, quand ils font un sortilége, d'après la demande expresse de quelqu'un, celui-ci leur donne, suivant ses facultés, un certain nombre de rennes; ordinairement les conditions sont faites d'avance. Quand l'avantage que le Samoyède souhaitait lui arrive, le Tadibeï garde pour toujours les rennes qui lui ont été donnés, mais, dans le cas contraire, il doit les rendre. Cette clause est expressément stipulée d'avance quand on convient du prix.

L'amour et la haine, ces deux mobiles principaux du cœur de l'homme, se montrent rarement avec violence chez ces grossiers enfans de la nature. L'adultère même n'a pas des conséquences dangereuses: car l'homme offensé se contente d'un don assez médiocre

que lui fait son rival, et qui consiste ordinairement en un ou plusieurs rennes. La femme coupable en est quitte pour quelques coups qui accompagnent une exhortation d'être plus fidèle à l'avenir. Le meurtre prémédité est aussi rare que le vol; c'est un crime presque inoui; mais un meurtre accidentel arrive quelquefois à la suite de batteries occasionées par l'ivresse. Les tromperies et les larçins sont aussi fréquens que chez d'autres peuples; il en résulte des querelles et même des voies de fait qui, cependant, sont bientôt apaisées et arrangées par les percepteurs de l'iasak, qui, dans ces cas, remplissent les fonctions de juges de paix. Le vice dominant des Samoyèdes, comme en général de tous les peuples du nord, est l'ivrognerie, que les Russes, fermiers de l'eau-de-vie, entretiennent et encouragent. Souvent le Samoyède qui aime immodérément cette liqueur, consomme en un instant le produit de sa chasse et de sa pêche, et n'en conserve que ce qui lui est nécessaire pour acquitter son iasak. Plusieurs meurent des suites de leurs excès. Ils recherchent le tabac avec une égale avidité; ils le prennent en poudre, le fument et le mâchent.

Malgré leur extérieur grossier, les Samoyèdes, du moins ceux qui ont des relations avec les Russes, se distinguent par leur caractère pacifique et obéissant: d'ailleurs ils sont mornes, sombres et indolens, à moins que l'eau-de-vie ne les anime.

Race
Iasak
tribu
climat

Usages des Samoyèdes.

Quoique la polygamie soit permise à ce peuple, les pauvres n'ont, en général, qu'une femme, et ceux d'une fortune médiocre en ont rarement plus de deux ou trois. Le mariage se conclut par un *aïvouta* ou entremetteur, après qu'il s'est entendu avec les deux partis : le tout se termine sans aucune solennité et sans le ministère du tadibeï. Dans cette union on a très-peu égard à l'égalité d'âge ; de sorte que, souvent, un homme fait épouse une fille qui n'est pas encore nubile, et une fille nubile se marie à un homme qui ne l'est pas encore. Le futur doit toujours donner, en guise d'achat de sa femme, un certain nombre de rennes, suivant sa fortune ou l'adresse de l'entremetteur ; quelquefois la beauté de la future est prise en considération. Un riche paie ordinairement cent à cinquante rennes ; un homme d'une fortune médiocre une cinquantaine, et un pauvre dix à trente. De son côté, la future apporte une dot qui consiste en une hutte, avec tout le mobilier nécessaire pour le ménage, et plusieurs habillemens complets pour elle-même ; leur nombre est déterminé par la quantité de rennes donnés par le futur : un traîneau chargé d'effets équivaut toujours à dix rennes. Deux autres traîneaux suivent toujours ceux-là : la future en conduit un, l'autre contient des vêtemens pour le mari, et tous les instrumens dont il a besoin pour la chasse et la pêche. Chaque traîneau est attelé d'un des rennes donnés par le futur, et que celui-ci garde.

Le mariage n'est pas un lien indissoluble : les deux conjoints peuvent se séparer quand ils le veulent, sans aucune formalité, aussitôt qu'ils ne se conviennent plus. L'homme qui abandonne sa femme perd à jamais les rennes qu'il a donnés pour l'obtenir ; si, au contraire, il est délaissé par sa femme, alors il rattrape tous ses rennes. Des époux ainsi séparés, ont la liberté entière de contracter un nouveau mariage, mais le nombre de rennes qu'un homme donne pour une femme séparée de son mari est bien moindre que pour une fille.

Quand un Samoyède a l'intention de se marier, il envoie préalablement, au père de la fille qui l'a charmé, un aïvouta qui fait la demande, s'informe du nombre de rennes qu'il faudra payer, puis rapporte la réponse. Le lendemain, l'amoureux et lui vont trouver le futur beau-père, afin de stipuler avec plus de précision le nombre des rennes : l'aïvouta entre le premier dans la tente ; l'amoureux reste dehors jusqu'à ce que tout soit arrangé. L'aïvouta sort chaque fois qu'il a obtenu une diminution sur la quantité de rennes exigée, et en instruit son compagnon. Aussitôt que le père a donné son dernier mot, l'aïvouta lui frappe dans la main et l'arrangement est conclu. Le père régale son gendre futur ainsi que l'aïvouta, puis il part avec eux pour la hutte du premier afin de recevoir les rennes ; mais il n'en prend cette fois que la moitié ou les deux tiers ; le reste demeure en gages en attendant la livraison de la fille et de son trousseau. Le même jour, le futur rassemble ses parens et ses

amis et va avec eux voir sa belle. Ils s'arrêtent à la porte, et n'entrent que lorsque l'aïvouta qui les précède a offert aux femmes, assises des deux côtés, un morceau de drap ou quelqu'autre présent; ensuite il prend la place qui lui est réservée, le futur se met derrière lui, et successivement ses compagnons s'asseyent. Le beau-père tue un renne, en prépare la chair pour régaler ses hôtes, et donne la peau à l'aïvouta. Alors commence le repas de noces; l'eau-de-vie est versée à chacun dans des écuelles, l'aïvouta a la première, le futur et la future se partagent la seconde; les autres sont distribuées à la compagnie. A table, on sert aux deux futurs en particulier des morceaux de viande qu'ils mangent ensemble, et en même tems ils se promettent de s'aimer et de vivre de bon accord dans leur union conjugale. Ce repas fini, tous les convives retournent chez eux. Le futur seul reste dans la hutte, près de sa bru, sans cependant jouir d'aucun des droits du mariage. Le lendemain il regagne sa tente et envoie, vers sa future, son père ou la femme la plus agée de sa famille. Aussitôt que la fille s'approche de la cabane de son futur, les amies et les parentes qui sont allées au-devant d'elle, se rangent de chaque côté, et lui crient : « *Irt amdy : agmy iouzida? nessér ilz neber ilé* (pourquoi es-tu couchée? tiens-toi debout. Ton père vit, ta mère vit). Elle s'avance entre ces deux haies, le plus vite qu'elle peut, sur un traîneau particulier derrière sa conductrice. Les femmes lui prennent le visage en s'écriant : « *Sæta sovo !* » (belle figure). Quand la future a passé trois fois entre les deux haies,

elle est remise par la conductrice au futur qui, de ce moment, est son époux. Les cérémonies de la noce terminées, si les deux époux sont adultes, ils peuvent coucher ensemble : dans le cas contraire, cela leur est interdit.

Quand une Samoyède enceinte s'aperçoit qu'elle approche de son terme, elle va dans une hutte construite exprès et qui se nomme *sæmaï mœdiko* (hutte impure). Une autre femme est toujours présente à l'accouchement, et remplit les fonctions de sage-femme. La femme grosse doit, avant d'être délivrée, découvrir à cette Samoyède ou à celles qui peuvent se trouver là, si elle a eu commerce avec un autre que son époux. Celui-ci est aussi tenu au même aveu envers elle, mais non pas dans la hutte où elle est alors, parce que l'entrée lui en est interdite : il le fait dans un autre endroit. Plusieurs, pour éviter la honte et prévenir les demandes indiscrètes des femmes, marquent le nombre de leurs fautes sur un bâton et l'envoient à l'avance dans la hutte. Ce singulier usage se fonde sur une singulière opinion des Samoyèdes, c'est que l'aveu de ces faux pas purifie la femme enceinte et facilite son accouchement. De là le tourment qu'éprouve une Samoyède prête à accoucher à l'idée du mensonge relatif aux infractions que son mari a pu commettre contre la foi conjugale : souvent on appelle un Tadibeï pour qu'il arrache, par la sorcellerie, l'aveu de celles qui s'opiniâtrent à le refuser.

Aussitôt que l'enfant est venu au monde, la Samoyède qui a rempli les fonctions de sage-femme le

lave dans de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir de l'armoise ; puis elle le place dans un berceau qui ressemble à une corbeille alongée. Aucune cérémonie religieuse n'est pratiquée dans cette occasion ; on donne à l'enfant un nom tantôt de fantaisie, tantôt tiré du lieu de sa naissance ou de quelque circonstance accidentelle. Souvent on confie ce soin à quelque Russe qui est présent, de sorte que les noms des Samoyèdes sont aujourd'hui emprûntés, soit de leur langue, soit du russe ; en voici quelques-uns :

NOMS D'HOMMES.	NOMS DE FEMMES.
Nykalys.	Nikoutsa.
Parisseïko.	Lækha.
Khoudoïko	Nossovka.
Torna.	Tedel.
Pandovoï.	Nykhoura.
Iandeï.	Kharoukha.
Khassovoïko.	Syroka.
Tarapada.	Maïda.
Vouitsa.	Oura.
Lirtchida.	Khynso.
Tyvda.	Sævroukha.
Aineï.	Kharka.
Iangyna.	Sætoura.
Boukharko.	Khyika.
Akaraï.	Sekletka.
Neleko.	Lenka.
Næoutcha.	Zamka.
Pouza.	Angheï.
Latch.	Vyrka.

Khoïla.
Khanba.
Matchiko.
Khynko.
Saïga.
Sarka.
Tana.
Landa.
Nedo.

Quand un Samoyède meurt, les femmes le revêtent de ses plus beaux habits, puis l'enveloppent d'une couverture faite de peaux de renne. On pratique, dans un des côtés de la tente, une ouverture vis-à-vis de l'endroit où il est mort, et on le tire en dehors par là, parce que, s'il sortait par la porte, elle serait souillée. On le place sur le traîneau dont il se servait habituellement. Alors un Tadibeï cherche à découvrir, par son art, dans quel lieu le défunt désire être enterré; il lance, pour cela une hache contre un arbre ou contre un autre objet. Si, quand il la retire, elle sort aisément de l'entaille qu'elle a faite, cela signifie que l'emplacement choisi plaît à celui qui doit l'occuper; dans le cas contraire c'est qu'il lui est désagréable. Ensuite on égorge un renne et on le mange; on attelle au traîneau où est le défunt un des rennes qu'il aimait le mieux, puis tous les Samoyèdes des deux sexes se mettent en marche. Quand le convoi est arrivé au lieu de la sépulture, les femmes découpent les courroies qui entourent le corps, font une petite fente à chaque partie de son habillement, le prennent par la tête et par les pieds, et le déposent dans la fosse qui se nomme *khalmerdin*. Le visage est toujours tourné vers l'Occident; on met avec lui dans la fosse les ustensiles dont il faisait usage pendant sa

vie, mais on ne prend pour cela que ceux qui sont endommagés. La sépulture est couverte d'abord avec des planches, puis avec de la terre. Le renne qui a servi à transporter le corps, est placé sur le tertre, la tête contre les pieds du défunt; quatre Samoyèdes, armés de tridens, tombent sur la pauvre créature et l'assomment. Quand elle ne peut plus bouger, tous les spectateurs sont satisfaits du pronostic; si, au contraire, elle lève encore la tête ou fait quelqu'autre mouvement, ils s'enfuient effrayés, et, dans leur désespoir, s'écrient : *vayenza*, *vayenza!* (malheur, malheur!) parce qu'ils croient que quelqu'un d'entre eux mourra bientôt. On allume un grand feu, on y jette de l'huile, du suif, du pain et du tabac, puis tous ferment leurs habits; enfin, chacun prend une arête de poisson, le Tadibeï ou un autre en prend deux, puis toute la compagnie, ayant le visage tourné vers l'Occident, marche sur le tombeau, et chacun enfonce son arête aux pieds du défunt; quant à celui qui a deux arêtes, il en met une aux pieds et l'autre à la tête; la première marque la voie du mort, la seconde celle de ses compagnons.

Quand un petit enfant meurt, on l'attache avec son berceau à un arbre, parce que les Samoyèdes regardent comme messéant de placer ces petits êtres sur le même rang que les créatures qui ont profané la terre par leurs actions vicieuses.

Quelquefois, mais très-rarement, on célèbre une fête de commémoration en l'honneur du mort; elle consiste simplement dans l'immolation d'un renne sur

le tombeau. Le Tadibeï seul reçoit parfois, après sa mort, des honneurs particuliers. Ses enfans portent, pendant quelque tems, sa tête avec eux, parce qu'ils sont persuadés que les égards que l'on témoigne à une tête si sage, leur portera bonheur dans leurs entreprises et dans toutes les occasions.

Les Samoyèdes n'ont pas de caractères pour écrire leur langue, qui, d'ailleurs, ainsi qu'on peut bien le penser, est très-pauvre et imparfaite. Khoudèrov m'a assuré qu'aucun d'eux, du moins de ceux d'Arkhangelsk, ne sait ni lire, ni écrire le russe. Comme ils sont souvent obligés de donner des signatures, ils les remplacent par une sorte d'hiéroglyphe ou plutôt de marque ; ils la tracent de leur main au bas des suppliques ou des mémoires écrits en russe, et la reconnaissent pour leur véritable seing. Chacun a la sienne qu'il a imaginée, et quand il conserve, ainsi que cela arrive souvent, celle de ses parens, il y apporte au moins quelque petit changement, de sorte que deux frères n'ont pas absolument la même. Le Samoyède en fait également usage quand il emprunte d'un de ses voisins des rennes, de l'argent, ou quelqu'autre chose, et qu'il lui en donne une reconnaissance ; elle consiste en un bâton sur lequel il fait autant d'entailles qu'il a reçu de têtes de rennes ou de pièces de monnaie ; il fend le bâton en deux, en remet la moitié à son créancier et garde l'autre pour lui. Chacun grave sa marque sur celle qu'il conserve. C'est d'après ces certificats qu'en cas de besoin le prêteur réclame ses avances en justice.

Un Samoyède qui veut prêter serment, construit en hiver avec de la neige, en été avec de la terre, un monticule qui a la forme d'une pyramide triangulaire: il en abat une partie avec son couteau, et jure que, dans le cas où il manquerait à son serment, il consent à dépérir comme la neige qui fond, ou la terre qui s'éboule.

Les Samoyèdes ne se servent comme médicament d'aucune plante ou racine croissant dans leur pays ; c'est par superstition. Les Tadibeï sont appelés, dans quelques maladies de la région inférieure, ils ouvrent le ventre du malade avec un couteau, en tirent le mal, et rendent ainsi la santé. Les Samoyèdes assurent que cette opération, faite d'une manière secrète, ne cause aucune douleur; tant ce peuple est aveuglé par les jongleries des charlatans qui ont captivé sa confiance !

ROUTE

DE TCHHING TOU FOU, EN CHINE,

A TRAVERS

LE TUBET ORIENTAL,

JUSQU'A

H'LASSA OU LASSA,

TRADUIT DU CHINOIS (1).

Tchhing tou fou, capitale de la province chinoise de *Szu tchhuan*, et située par 30° 40' 41" lat. nord et 12° 18' 0" long. occid. de Péking. Son territoire confine au nord, avec *Thsing fung ;* à l'Orient avec *King siang;* au sud avec *Lou tchao*, et à l'ouest avec les *Thou pho*, ou Tubetains. On part de cette ville par la porte méridionale qui se trouve dans la muraille baignée par les eaux du *Kin choui*.

Au pont *Ouan li khiao*.................. 5 li.

Ce fut jusqu'à ce pont que *Ou heou* ou *Tchuko liang*, accompagna *Khing heou*, envoyé du roi d'Ou (dans le IIIe siècle de J.-C.)

---

(1) L'original porte le titre *Wei Thsang thou chy*, ou Mémoire sur le pays de *Wei* et de *Thsang*, accompagné de cartes. Il fut publié à Péking en 1792, la cinquante-septième année de Khian loung.

Au pont *Thsu khiao*.................... 15

Ici est la frontière des cercles de *Thsan chi hian* et de *Chouang lieou hian*;

Au pont *Kin houa khiao*.............. 10 li.

A la ville *Chouang lieou hian*.......... 10

C'était le canton de *Kouang tou*, sous les *Han*,

On sort par la porte méridionale, et arrive à l'hôtellerie *Nan lin phou*, après..... 5

On passe la rivière *Houang choui*...... 10

Cette rivière vient de *Ouen kiang hian*, coule 40 li au sud, passe devant *Chouang lieou hian*, se dirige à l'Orient et se jette près de *Pheng chan hian*, dans le *Min kiang* (c'est la partie supérieure du grand fleuve Kiang, qui traverse toute la Chine).

A l'hôtellerie *Tchhouan theou phou*..... 10

On y entre dans les limites de *Sin tsin hian*.

A *Houa khiao tsu*..................... 15

A la ville de *Sin tsin hian*, nommée Ou yang hian, du tems des Han.............. 10

Jusqu'ici, la route passe par un pays plat et bien arrosé. En tout 90 li.

II. On sort par la porte méridionale de *Sin tsin hian*, et l'on se dirige

A *Thai phing tchhang*.................. 5

Au pont *Thie khi khiao*.............. 5

Ce pont est sur la *Thie khi* (rivière de fer), il y avait ici anciennement une forge.

A la rivière *Sie kiang ho*.................. 20

Cette rivière prend son origine dans la montagne *Ho ming chan*, du district de *Ta y hien*, et coule à l'est par différentes tortuosités qui lui ont donné son nom. Elle fait la frontière du territoire de *Kioung tcheou*.

A l'hôtellerie *Kao khiao phou* .... 15 li.

Au fort *Ching houa phou* 20

Au pont *Thian kouan khiao* 15

A la ville de *Kioung tcheou* 10

Sous les Han, ce pays portait le nom de *Lin hioung*. Ce fut à cet endroit que *Szu ma tchhang hiang* rencontra *Tcho wen kiun*. Dans la rue méridionale de la ville, on voit encore le puits de ce dernier.

Le chemin, jusqu'ici, traverse par un pays plat, entrecoupé de collines. En tout 90 li.

III. On sort de la porte méridionale de Kioung tcheou et passe le *Nan ho* par le grand gué. Cette rivière porte aussi le nom de *Kioung choui*. De la rue Ta thoung kiai il y a une petite montée.

Au pont *Chy li khiao* 10

A la colline *Ouo loung tchhang* 10

A l'hôtellerie de *Kan khi phou* 10

Ici est la frontière de *Phou kiang*.

A l'hôtellerie de *Ta thang phou* 10

A la chaussée de *Ouan koung pho*, qu'on passe 10

Sous la dynastie de *Ming*, dans les années *Houng wou* (1368-1398), le général *Lanyu*, envoyé pour protéger la province de *Yun nan*, fit sauter les rochers et ouvrit un chemin pour lequel il employa dix mille ouvriers; c'est cette circonstance qui a fait donner à cette chaussée le nom de *Ouan koung pho.*

A l'hôtellerie *Tiao fang phou*.......... 20 li.

A la barrière *Me tchu kouan*.......... 5

A *Ho kia ping*.................... 8

Ici est la frontière de *Ming chan hian.*

A la station *Pe tchan*................ 7

On y voit les ruines de l'ancienne ville de *Pe tchang hian*, du tems des Thang.

TOTAL 90 li.

IV. De *Pe tchan* ou *Pe tchang*, à l'étang *Sian ma tchhi*.................... 15

A *Pe thou khan*, par un chemin pierreux et inégal.......................... 10

A *Ho chang nao*................... 15

A la ville de *Ming chan hian*.......... 10

A la barrière *Kin ki kouan*........... 15

Ici on passe une petite montagne sur laquelle est un temple de la divinité *Kouan ti* (protecteur de la dynastie régnante).

A la forêt *Thoung tsu lin*............. 15

En sortant de cette forêt, on passe le *Phing khiang kiang*, par un gué. Cette rivière a son nom de ce que Ou heou ou Tchu ko liang y pacifia la nation tubetaine,

nommée *Khiang* (dans le troisième siècle).

A la ville de *Ya ngan hian*............ 10 li.

C'était, sous les Han, le pays de *Yan tao hian.* En tout 90 li.

V. On sort par la porte méridionale de cette ville, et on arrive à la hauteur de la montagne *Yan tao chan*............... 5

Anciennement elle fut appelée *Lou kio chan;* les Thang, les Soung, et les Yuan, lui donnaient le nom actuel.

A son pied, de l'autre côté............ 5

A *Fung mou ou*...................... 10

On passe le rocher *Pa pou chy*....... 10

A l'hôtellerie *Kouan yn phou*, située entre deux torrens, dans les montagnes........ 15

A la barrière *Fey loung kouan*......... 10

Sur la hauteur, on voit un ancien couvent de bonzes appelé *Loung hing chi.*

On arrive, en descendant,

A *Ma lieou ouan*.................... 15.

A cet endroit est la frontière de *Young king hian.*

Arrivé au temple, on monte et l'on traverse la rivière *Thsy tsoung ho*.......... 10

Elle a sa source dans la montagne de *Oua ouo chan.* C'est sur ses bords que Ou heou fit prisonnier *Meng ho.*

A la ville de *Young king hian*, dans l'ancien pays de *Yan tao hian*, du tems des Han. 10

En tout 90 li.

VI. On sort de la porte méridionale et l'on passe la rivière *Mo tao khi*.......... 10 li.

De la station de *Tsing kheou tchan*, on suit le cours d'un torrent qu'on passe par le pont de *Ta thoung khiao*................ 10

A la digue de *Ngan lo pa*, qui fait la frontière de *Thsing khi hian*................ 10

A l'hôtellerie *Houang ni phou*:........ 10

D'ici on monte la montagne et l'on arrive au mont *Siao kouan chan*............... 10

Depuis le torrent mentionné, on passe par une forêt épaisse et par des fondrières obscures dans lesquelles tombe, presque continuellement, une pluie fine; les alentours sont couverts de nuages et de brouillards; on est forcé de suivre toujours les bords escarpés du torrent, ce qui rend le chemin très-difficile.

On monte le *Ta kouan chan*.......... 15

On en descend et arrive à *Pan fang*, sur les bords d'un torrent.................... 5

On remonte de rechef à *Tchhang lao ping*. 15

Ici, la montagne s'appelle *Siang ling; Ou heou* y établit un camp; ce qui a donné son nom à l'endroit. En hiver et en printems, la neige y est si profonde qu'elle rend les chemins presque impraticables.

On descend de la montagne et l'on arrive à *Eul chy szü phan*.................... 15

Cette montagne s'appelle aussi *Kioung tse*

chan; la descente est très-rapide et escarpée.

A la porte *Yang khiuan men*.......... 5 li.

A *Thsing khi hian*.................. 5

EN TOUT 110 li.

Le cercle de cette ville formait l'ancienne principauté de *Tho li kiun*. Les vents y sont terribles; jour et nuit il y a des tourbillons furieux qui s'élèvent dans un moment, font trembler les maisons et occasionent un bruit effroyable, comme si tout s'écroulait; cependant les habitans sont déjà accoutumés à ce phénomène. A cet endroit le chemin se divise; en passant par la porte méridionale on va à *Kian tchhang*.

VII. On sort par la porte occidentale de *Thsing ki hian*, descend jusqu'à la rivière qu'on passe, remonte encore le coteau et traverse le ruisseau *Leng fan keou*........ 10

A *Szü ou kheou*........................ 15

A la métairie de *Fou tchouang*, appelée ordinairement *Man tchouang*............ 5

A *Teou lieou tsu*...................... 30

A la station de poste *Ni theou y*........ 20

Un officier de Thsing khy hian y séjourne.

Après avoir passé sur ce chemin la rivière *Thsing khi*, la route devient très-tortueuse et difficile, la chaleur du soleil est étouffante et l'air lourd et malsain. Il y a aussi des pluies fréquentes qui rendent le chemin boueux et impraticable. Tous ces endroits

sont sous la juridiction de *Thsing choui hian*.

TOTAL 80 li.

VIII. En descendant de la montagne de *Ni theou*, on trouve le torrent *Lao kium kian*, qui coule avec une vitesse incroyable (1). Les alentours sont habités par des tribus *Kolo*; autrefois, il y avait des *Khiang* (Tubétains). On passe le torrent par le pont *Kao khiao* et on monte à *San kio ping*............ 15 li.

A *Lin kheou*, ou la sortie de la forêt.... 20

On redescend pour suivre le cours tortueux du torrent, monte après le coteau et arrive au temple *Fou loung szü*.......... 15

On monte encore le *Fei yue ling*....... 10

Du tems des Thang, il y avait ici la ville de *Fei yue hian*, située au pied de cette montagne gigantesque dont les rochers monstrueux s'élèvent presque perpendiculairement. Pendant toute l'année sa partie supérieure est couverte de neige et entourée de nuages. Le chemin est affreux par les rochers et crevasses qu'on passe; sur la hauteur de cette montagne on traverse un défilé et on arrive, en descendant par un chemin entrecoupé de collines, sur lequel

(1) L'original dit : « comme un *kian* », c'est-à-dire comme un glaive à deux tranchans. Aussi le nom de *Lao kiun kian* signifie glaive de Lao kiun, ou Lao tsu, ancien philosophe chinois.

on ne trouve aucun endroit pour se reposer.

A *Houa lin ping*.......................... 15 li.

En tout 75 li.

IX. Par un sentier tortueux, qui ne serait commode que pour des oiseaux, on descend les rochers, près de la rivière, sur lesquels est situé *Houa lin ping;* on arrive, toujours en descendant, à l'hôtellerie *Loung pa phou*.. 20

Ici coule la rivière *Y koung keou*, qui environne cet endroit; elle se jette dans le *Lou ho*. A droite il y a le village *Tchhin tsun*. On prend la gauche et on passe un ruisseau pour arriver à *Leng tsy*........................ 10

Ici sont les pâturages des inspecteurs de la frontière.

A *Oua kio*........................ 20

Au village *Ngan lo tsun*.................. 10

Au pont *Lou ting khiao*, où il y a le bureau d'un contrôleur.................. 15

Le pays est fertile et le climat chaud; un pont en chaîne de fer traverse le *Lou choui*. Il fut construit en 1701; sa longueur de l'est à l'ouest est de 31 toises 1 pied, mesure chinoise, et sa largeur de 9 pieds. Il se compose de neuf chaînes, sur lesquelles sont posées des planches transversales. La rivière est très-perfide et ne souffre point d'autre pont, mais sur celui-là on la passe avec sûreté.

Total 75 li.

X. A *Ta kang thang*.................. 15

A *Tsa ri*. . . . . 5 li.

Ici sont les pâturages des officiers du district.

Par la plaine *Houang thsao ping*, à *Siao pheng po*. 5

A *Ta pheng po*. 10

D'ici on remonte le coteau et l'on arrive à la barrière *Leng tchu kouan*. 10

On descend en suivant le cours tortueux de la rivière et passe le ruisseau *Ou szu keou*. 15

A la rivière *Theou tao choui*. 10

Entre des précipices et des rochers escarpés, coule une autre rivière, qui les traverse avec un bruit de tonnerre; plus bas elle fait la célèbre cascade appelée *Thiang khiao phen po*. Le pied de la montagne est habité.

Total 70 li.

XI. De la rivière *Theou tao choui* à *Jy ti thang*. 5

A *Lieou yang*. 25

Tout le chemin passe par une vallée profonde, arrosée par un ruisseau dont les bords sont ombragés de saules et de bambous touffus.

A *Tchhin khang*. 15

A *Ta tsian lou*. 15

Total 60 li.

En tout de TCHHING TOU FOU *à* TA TSIAN LOU 920 *li*.

Le nom de *Ta tsian lou* signifie *forge de flèches*. D'après une ancienne tradition qui s'est conservée

dans le pays, *Ou heou* (1), général des Chou han, dirigea ses armes contre les contrées méridionales, et envoya un de ses lieutenans ici, qui y établit une forge pour faire des flèches. Le territoire de cette place a mille li de longueur, et se trouve sous l'influence des étoiles *Tsing* et *Kouei* (2). C'est ici le point le plus occidental de la Chine, qui touche au plus oriental des contrées occidentales. Le climat y est ordinairement froid et les chaudes journées sont rares. Le pays est hérissé de montagnes, de précipices et de rochers escarpés, entre lesquels coule le *Lou ho* dans un lit profond. Anciennement cette contrée appartenait au royaume de *Nan tchao*. Elle est limitrophe avec les nomades du lac *Thsing hai* (ou *Khoukhou noor*). Sous le troisième empereur des Ming, en 1407, *Ouang kian thsan*, chef de ce pays, s'était distingué en combattant *Ming yu tchin* (3); il fut fait gouverneur héréditaire des trois districts militaires de *Ming tching*, nommés *Tchhang ho si*, *Yu toung* et *Ning yuan*. Cette dignité resta

---

(1) Ce général est plus connu sous le nom de Tchu ku liang; il mourut en 234 de notre ère.

(2) La constellation *Tsing* se compose de γ, ϵ, ζ, λ, μ, ν, des Jumeaux, et celle de *Kouei*, de δ, ϵ, ζ, η, μ, γ, ϖ et β (*mirac*) d'Andromède, avec o, φ et χ des Poissons.

(3) *Ming yu tchin* était un chef révolté contre les Yuan ou Mongols en Chine. Il s'empara, en 1362, de *Tchhing thou fou*, capitale du *Szu tchhouan*, prit le titre d'empereur, et donna à sa dynastie le nom de *Hia*. Il mourut en 1366, et fut suivi par son fils *Ming ching*, qui fut obligé de se soumettre, en 1371, aux troupes des Ming.

sans interruption dans la famille, jusqu'à l'établissement de la dynastie mandchoue sur le trône de la Chine. En 1700, *Tchhang dze dzy lie*, chef d'une horde de *Fan*, ou Tubetains, s'étant emparé du canton de *Ta tsian lou*, l'empereur ordonna à *Thang hi chun*, commandant les forces militaires dans le *Szu tchhouan*, de marcher contre lui et de le punir; c'est ce qui fut exécuté. Le général mandchou arriva à *Ta tsian lou* et y rétablit la tranquillité. Les tribus *Fan* se soumirent, et ce pays fut enclavé dans les frontières de l'empire. Les descendans de l'ancien chef *Sira Djakba* et de sa femme *Gounga*, y avaient gouverné jusqu'à *Kian thsan te tchhang*, qui vint résider à Ta tsian lou. Son fils *Gialtsan Dedzin*, fut rétabli dans la dignité de *Thou szu* (1), de *Ming tching*, et devint chef des treize villages de Ta tsian lou. On nomma aussi des *Thou szu* pour les *Fan* ou Tubetains nouvellement soumis, en distribuant ces peuples par des classes de mille et de cent familles. On compte dans tout le pays, 28,864 familles d'anciens et de nouveaux habitans qui envoient à l'empereur un tribut consistant en chevaux, et paient les impôts annuels en productions du pays ou en argent. Ces impôts sont perçus par le *Thou szu* de *Ming tching*.

Les murs et les fortifications de *Ta tsian lou* sont en pierres de taille. Les habitans sont Chinois et Tu-

---

(1) On nomme *Thou szu*, en Chine, les chefs de tribu montagnards, qui ont reçu le titre de mandarins par le gouvernement chinois.

betains ; ils campent ensemble en dehors du fort. C'est par là que les officiers et les corps de troupes qu'on envoie au Tubet sortent de la Chine. Il y passe aussi une grande quantité de thé ; ce commerce se fait sous l'inspection d'un employé du gouvernement, qui réside à Ta tsian lou (1). Les habitans suivent la croyance de Bouddha.

XII. On sort de la porte méridionale de ce lieu et on arrive au corps-de-garde de *Koung tchu tsa*.......................... 10 li.

Tous les officiers qui sont envoyés au-delà de la frontière commencent ici leur inspection, chacun pour ce qui le concerne.

Un chemin uni, mais tortueux, conduit d'ici à *Tche to ;* au pied de la montagne, il y a des habitations et des auberges ; les hauteurs sont remplies de neige et de glaciers qui font peur à voir.............. 40

(D'après un autre routier que je possède, on arrive, à vingt li de *Ta tsian lou*, au sommet de *Tche to* ; la descente est aussi de vingt li. Il y a des habitations, du bois et des fourrages. On n'y trouve pas de vivres) (2).

En partant d'ici, on voyage de montagnes en montagnes, où la rhubarbe abonde, et

(1) Il y a ici une lacune peu considérable dans l'exemplaire de l'original chinois que je traduis.

(2) Je mets entre deux parenthèses quelques particularités extraites de cet autre routier.

l'on passe des torrens. La neige s'y accumule en automne et en hiver, ce qui, au dégel, rend le chemin très-difficile.

A *Pha tiao*, route remplie de rochers et de pierres. . . . . 30 li.

A *Thi ju*, où il y a une hôtellerie. 20

A *Na oua*, le chemin est meilleur; pour descendre la montagne, on va au sud (en suivant le cours d'une rivière). 20

A *A niang pa*, où le terrain est très-fertile, le pays riche et fort beau (cent familles d'indigènes font paître leurs troupeaux dans la plaine que le chemin traverse). 15

En tout 85 li.

XIII. A *Oua thsie*, on suit une plaine. . 30

On passe ensuite le pont de *O soumdo*, et une petite barière d'un corps-de-garde, situé sur le grand chemin.

Au rocher *Ta na chy*; l'on y trouve quelques dixaines de maisons habitées par cent familles. Il y a du bois et de l'herbe. 15

Au *Ngo lo oriental*, il y a une auberge. . 10

En tout 55 li.

XIV. On va au sud et on arrive au pied du *Ta siue chan*, ou grande montagne de neige; on passe par deux vallées profondes, boisées et remplies de touffes épaisses de bambous, puis l'on arrive au temple de *Kao jy szu*, qui est près d'un lac. 30

On marche dans une vallée escarpée et puis dans une grande forêt de pins .... 30 li.

On descend de la montagne et arrive au rocher *Ouo loung chy* (pierre du dragon dormant, en chinois), où il y a des habitations et des hôtelleries 16

En tout 75 li.

XV. A l'ouest par un pays plat et inhabité à *Pa kio leou* (tour octogone). Habitations et auberges.

Au milieu de la route est l'ancienne station où l'on ne s'arrête plus 60

A *Tchoung tou* (gué du milieu), qu'on appelle aussi *Ho kheou* (embouchure de la rivière). On y passe le *Yâ loung kiang* (1), rivière qui fait la limite entre le territoire de *Li thang* et de la Chine. En été et en automne, le trajet se fait en bateau ; en hiver et au printems sur un pont volant. Les gens du pays se servent d'outres, faites de peaux de bœuf, et traversent à leur aide les rivières, comme des oiseaux aquatiques.

Les inspecteurs chinois préposés à ce passage demeurent sur la rive orientale ; les tubetains de l'autre côté 60

En tout 120 li.

---

(1) Cette rivière s'appelle, en Tubetain, *Yarloung* (de *yar*, vaste, et *loung*, grande rivière). Ses bords furent, pour ainsi dire, le premier berceau de la nation tubétaine. — Voyez mes *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, pag. 407.

XVI. Après avoir traversé le gué du Ya loung kiang, le chemin va en montant à *Ma khaït choung :* il y a des maisons construites en pierres ; l'on y trouve du bois à brûler et du fourrage........................... 35 li.

Ici les stations commencent à devenir très-longues et les chemins plus difficiles qu'auparavant, à cause des nombreux défilés et des hautes montagnes qu'il faut franchir. C'est pourquoi les voyageurs s'arrêtent ordinairement à Ma khai tchoung, pour y préparer tout ce dont ils ont besoin, et pour se procurer les chevaux qui leur sont nécessaires.

On monte, pendant quarante li, la *grande montagne neigeuse*, et l'on arrive à *Tsian tsu ouan*, où il y a une auberge.......... 40

La partie supérieure de cette montagne, très-escarpée, est remplie d'exhalaisons pestilentielles (1) ; quand on l'a descendue, on en monte une autre (appelée *Pho lang koung chan*) pour arriver au hameau *Pho lang koung sin ;* on y trouve des écuries et une hôtellerie............................ 40

Ici le chemin descend pendant dix li et l'on trouve l'hôtellerie chinoise du *Ngo lo occidental*........................... 10

En tout 135 li.

---

(1) Presque tous les cantons montagneux du Tubet sont remplis d'exhalaisons semblables. Ce sont les mêmes dont il a été question ci-dessus sous le nom turc de *ech*. *Voyez* pag. 20.

Une centaine de familles d'indigènes y habitent; ils fournissent aux voyageurs du bois et des fourrages. (Il y avait ici anciennement un fort ; à présent il est abandonné.) On y change les *oula* (1). Après le Ngo lo occidental, on suit une vallée qui longe une montagne peu élevée, on passe ensuite au pied de la grande montagne neigeuse, et on descend pour arriver à l'antre de *Tsa ma la*. 40 li.
La forêt est très-épaisse et remplie de rochers. Il y a une hôtellerie.

De là à *Man tsa* (camp des barbares). . 20

En descendant une petite montagne, on trouve la ravine appelée *Louan chy kiao* (trou des pierres amoncelées).

XVII. Après avoir escaladé une montagne peu considérable, on suit le cours d'un ruisseau et l'on arrive à une grande montagne. . 30

Et de là à *Ho tchu tsa* (corps-de-garde de flèches à feu), où il y a une auberge. . . 20

En tout 110 li.

XVIII. On passe ensuite un pont et l'on côtoie la rivière, on gravit sur une colline, et l'on arrive à *Ho chao pho* 25

On descend cette hauteur, on traverse une plaine et l'on entre dans *Li thang*. C'est

---

(1) Je ne connais pas la signification de ce mot, qui ne paraît pas être chinois. Je suppose qu'il signifie *guide* ou *conducteur*.

un bourg de deux cents maisons. On y change de conducteurs.

Il y a ici un marché. Ce lieu est habité par des Tubetains et des Chinois......... 25 li.

En tout 50 li.

Li thang est à 680 li à l'ouest de *Ta tsian lou.* Le climat y est froid : il y tombe beaucoup de pluie et de neige. Depuis long-tems un chemin, qui passe par de très-hautes montagnes et par des précipices affreux, conduit les tribus nomades du *Thsing hai* ou du lac *Khoukhou noor*, par ce bourg au Tubet. Li thang est ceint d'un rempart en terre ; c'est la résidence d'un munitionnaire. Les habitans sont bouddhistes et gouvernés par un grand lama de la secte jaune, appelé *kambou.* En 1708, le grand lama *Galdzang Ghiamtso* s'étant régénéré à Li thang, fut conduit au temple de *Tar,* à Si ning ; plus tard le Tubet fut conquis par *Tséring Dondob*, général de *Tsévang Arabdan,* prince des Dzoûngar. A cette nouvelle, l'empereur Khang hi ordonna, en 1718, à *Ven phou,* général de ses armées, de se mettre à la tête d'un corps de troupes mandchoues et chinoises, de passer par la barrière de Ta tsian lou, de traverser le Ya loung kiang, et de se diriger sur Li thang. Comme les habitans de cette contrée étaient d'un caractère pacifique, on y établit des magasins et la caisse militaire, et on y prépara tout ce qui était nécessaire, pour que la grande armée pût poursuivre sa marche à l'ouest. L'année suivante, le général en chef de l'armée de l'occident campa

avec les troupes à Ta tsian lou. Le commandant de l'avant-garde passa par Li thang et entra dans le Tubet. Sur ces entrefaites, les Mongols du Khoukhou noor envoyèrent *Davalang thoungba* à la tête d'un parti pour s'emparer de Li thang, mais il fut battu et tué. Alors on changea le mode de Gouvernement et on donna au kambou lama l'administration de ce pays. Il y a ici plus de mille familles de marchands tubetains et des temples de lama. Au pied des montagnes il pleut et neige presque continuellement en été, ce qui fait fondre les masses de glace. Le terrain est froid et ne produit pas de grains; il n'y croît qu'une petite quantité d'herbe, il y a peu de bois de chauffage. Tous les ans, à la huitième lune, les disciples des lamas quittent leur école et retournent à *Sou tchu khing tchhing*, d'où une chaussée conduit à *Tchoung tian*, *Li kiang fou*, et autres lieux limitrophes du Yun nan. A la dixième lune ils reviennent chez leur maître. Ils rapportent avec eux de l'orge appelée *thsing houa*, d'autres grains et diverses provisions pour les vendre. Autrefois il y avait à Li thang des fortifications qui sont abandonnées.

XIX. De *Li thang* on va, au sud-ouest, au pont de *Ta mou khiao* (grand pont de bois). 30 li.

Puis on gravit sur le mont *Arabsang* (en Chinois *Mang chan*), qui est très-escarpé; les rayons du soleil en dardant sur la neige, en sont réfléchis avec un grand éclat. On arrive ensuite, vingt li plus loin, à *Theou thang* ou *Soung sa thang*, appelé en tube-

tain *Nge yao oua soung*, lieu peu habité et où il y a peu de bois et de fourrage. On laisse chez le maître de l'auberge les guides, les mules et les voitures que l'on a pris à Li thang; il fournit des tentes de feutre et des vivres.............................. 20 li.

En tout 50 li.

XX. En sortant de là on passe par un canton très-froid, où un vent glacial gèle tout, on traverse les hauteurs appelées *Houang thou kang*, et on arrive au *Kan hai tsu*, ou le lac desséché.............................. 40

On passe par *Lan ni pa* et on traverse le *Hou phi keou;* on s'enfonce dans les montagnes, on monte et on descend; ensuite on les traverse par un chemin qui en fait cinq fois le tour. Le sol est rempli de quartiers de rochers qu'on est obligé d'éviter à chaque instant; la route, extrêmement boueuse, passe par une forêt dans laquelle plusieurs sources se réunissent et forment des ruisseaux; elle conduit à *Lar thang*, où il y a une auberge. 40

On remonte le *Lama chan* (Mont du lama), et on arrive à *La ma yak*, où l'on trouve des habitations.................... 25

En tout 105 li.

XXI. En quittant les bords de la rivière de La ma yak, on gravit sur une crête de montagnes couvertes de neige. C'est un amas de

rochers énormes sur lesquels aucun arbre ne croît. Après l'avoir franchi, on arrive dans un pays couvert de forêts profondes, de bosquets touffus de bambou, et de prairies arrosées par des ruisseaux, et on entre à *Eul lang ouang*............................ 55 li.

On y trouve une hôtellerie abandonnée.

En quittant le pied de la montagne, on rencontre une rivière dont on suit le courant; on passe par une plaine devant la tour de *Tchu toung tha*, et on arrive au pont *Ly teng samba*, où est la frontière des territoires de Li thang et de Ba thang................ 55

En tout. 110 li.

Ba thang est à 545 li au sud de Li thang. Le pays est beau, le climat chaud et le ciel serein comme en Chine. Cependant il n'y a ni villes ni habitations murées. Un inspecteur des vivres réside dans ce lieu. Le *Ghiaga* sort de ces montagnes et se réunit au *Kin cha kiang*. Autrefois ce canton appartenait au khan tubétain de H'lassa. Il y a ici des temples de lama, dont le chef est un kambou de la secte jaune, qui reçoit l'institution du Dalaï lama. Le chef civil du pays était un *chyba* (ou *dyba*), nommé par le khan de H'lassa; il était changé après un certain laps de tems. Cet usage subsistait depuis une longue suite de siècles, quand, en 1718, le général Ven phou, à la tête de l'armée chinoise, alla de Li thang à *Ta so* (ou *Ta sou*), en passant par Ba thang; il y trouva un chyba et des prêtres qui gouvernaient le peuple; il fit mettre le

dernier sur le tableau des contribuables de l'empire. Il marcha encore plus à l'ouest et soumit le pays ; cependant les Tubetains mettaient beaucoup de lenteur au transport des vivres nécessaires à l'armée. En 1726, le général en chef des troupes stationnées dans le Szu tchhouan et dans le *Thian* (ou la partie orientale du Yun nan), réunit à ces deux provinces qu'il commandait, un territoire considérable qu'il détacha du Tubet. L'année suivante, on envoya des commissaires qui, avec ceux du Dalaï lama, établirent la ligne de frontière du Tubet à *Nan tun* et au mont *Ning tsing chan*, appelé aussi *Mang ling*. On y érigea un monument avec une inscription qui contient la convention relative à la fixation des limites. La ligne fut dirigée par le *Hy soung koung chan* jusqu'à Tala ; les cimes des montagnes servaient à l'indiquer. De cette manière les montagnes de Ba thang furent renfermées dans le territoire chinois ; ce qui était au-delà appartenait au Dalaï lama. On fit la répartition des familles et des personnes, et on leur imposa un tribut en vivres. En 1729, *Tchha chy Pungthso*, officier natif du pays, fut nommé Siuan fou szu, et *Awang Rinthsing*, originaire de *Ta theou*, lui fut donné pour adjoint (ou *Fou thou szu*) ; on y établit aussi d'autres officiers. A 900 li de Ba thang, on trouve le canton de *Djaya*. Autrefois il était soumis à un sous-khoutoukhtou, de la secte du Bantchan lama. Mais, en 1719, quand l'armée entra dans le Tubet, ce pays fut donné au Dalaï lama, et on y installa un inspec-

teur des vivres. En 1745 cette contrée fut définitivement incorporée au Szu tchhuan.

(Le territoire de Ba thang confine, à l'est, à *Vachu* et à *Li thang;* au sud à *Kie tang tchoung* de la province de *Thian* (Yun nan); au nord à *Djendoui-sang, Angbang derghé*, et autres lieux; à l'ouest enfin, avec le reste du Tubet. Cette contrée est fertile; elle produit des melons, différens fruits, des raisins, des noix et des abricots, qui sont aussi abondans qu'en Chine. Cependant les habitans ne s'occupent pas d'agriculture.)

XXII. En partant de Ba thang, on va au nord-ouest (sud-ouest), et on passe une petite montagne. De là jusqu'à H'lassa, on trouve fréquemment une espèce d'herbe qui rend les chevaux malades s'ils en mangent; ils sont alors comme ivres et ne peuvent marcher. Après avoir franchi le *Tcha chu ting*, on monte une autre montagne très-haute, par un chemin très-escarpé et si étroit, qu'il paraît convenir plus aux oiseaux qu'aux hommes; il suit le cours de la rivière et conduit à *Nieou kou*. . . . . 40 li.

On passe là une rivière en bateau et on prend une route qui côtoie les montagnes. Ici la vue est magnifique, principalement quand le soleil brille dans toute sa splendeur. On arrive sur un chemin inégal et très-fatigant à *Tchu pa loung*. 50

En tout 90 li.

Le climat est chaud et le tems ordinairement beau, il y a de petites maisons en pierre; on trouve du bois à brûler et du fourrage à l'auberge où l'on fait halte.

XXIII. La rivière qu'on passe avant Tchou pa loung est le *Kin cha kiang*, qui, dans le pays de *Chou*, ou Szu tchhouan, est appelé *Ma hou kiang* (1).

A *Soung la*, on trouve du bois et de l'herbe. Le chef du lieu sert les voyageurs.. 40

Delà on suit une ravine jusqu'à la cime *Khoung tsu ting*, où il y a une auberge..... 50

Le chemin devient très-fatigant, car on monte et descend à chaque instant; on arrive à *Mang li* ou *Mang ling*, où il y a des 40
habitans, du bois à brûler et de l'herbe. Le maire de l'endroit est un *jengao*. *Jengao* et *chy ba* sont des titres tubetains qui désignent les chefs des cantons. Ici on quitte les conducteurs.

En tout 130 li.

XXIV. De Mang li on passe par le mont *Loung sin chan*, qui, en hiver et au printems, est tout couvert de neige; on va ensuite à *Pang mou*, où il y a des maisons en pierre, du 30

(1) Cette rivière, dont le nom chinois signifie *rivière à sable d'or*, s'appelle, en tubetain, *Bourëu tchou* ou *Ba tchou* (*tchou* signifie eau et fleuve). Marco Polo l'appelle *Brius*, et dit qu'elle fait la limite de la province de *Caindou*, et qu'elle roule une grande quantité d'or en paillettes.

bois, de l'herbe et des auberges. Au milieu du chemin s'élève le mont *Ning tsing chan*, qui fait la limite avec le Tubet.

En partant de la pierre avec l'inscription dont il a été question plus haut, on va au sud et on atteint *Nan tun*............... 50 li.

Il y a ici un temple chinois. Chaque année, à la septième lune, des habitans de *Ba thang* et de *Tcha*, arrivent en grand nombre pour acheter et vendre devant les temples, comme cela se pratique en Chine.

On traverse une montagne et on arrive à *Kou chu*, où il y a des habitans, du bois à brûler et du fourrage, de même que des auberges................................ 40

En tout 120 li.

XXV. De Kou chu on passe par le Mang chan. Le chemin traverse la région des nuages et des brouillards; le canton est rempli d'émanations malfaisantes, qu'on doit s'efforcer d'éviter. On marche encore à travers des rochers âpres et escarpés, et on arrive à *Phou la*, 40
où les habitans vivent dans des chambres souterraines; on peut s'y procurer du bois et des vivres. Les lama qui habitent ce lieu campent, comme une grande partie du peuple, sous des tentes de feutre noir.

Un chemin humide et inégal conduit au corps-de-garde de *Kiang tsa*, près duquel 60
il y a une hôtellerie. On y voit des maisons

bâties en pierre, et on peut se procurer les mêmes choses qu'aux stations précédentes.

En tout 100 li.

XXVI. On passe le *Lou ho* .... 40 li.

Au pied des monts 10

On gravit sur une haute montagne qui, pendant toute l'année, est couverte de neige même au milieu de l'été: des vents glacés qui pénètrent jusqu'aux os, règnent dans ces lieux. Après avoir franchi une petite montagne, on arrive à *Li chu* 70

En tout 120 li.

XXVII. De Li chu à *Wang tsa*, le pays est nommé *O pa tchan* ou les huit mauvaises stations. Il y a des habitans, des auberges, du bois et de l'herbe. Ici on congédie ses guides.

On voyage par un pays bien arrosé, montagneux et boisé, et on vient à *A la thang*, 50 lieu appartenant au pays d'*Aboula* (*Abra?*). Les Tubetains qui habitent ce canton sont très-grossiers, méchans et indociles.

On franchit ensuite deux hauteurs qui appartiennent à la petite montagne de neige. En descendant, on arrive sur les bords du *Chy pan keou*, où il y a des habitations, du bois et des fourrages. Le maître de l'auberge où l'on fait halte, fournit tout ce dont on a besoin 60

En tout 110 li.

XXVIII. Au sud-est du Chy pan keou, le

chemin longe cette rivière et conduit aux deux grandes montagnes neigeuses, le *Han hoei thang yao* et le *Chi mou mili.* On les monte et on les descend toutes deux. On ne trouve, dans ce trajet, nul endroit où l'on puisse se reposer; les piétons sont obligés de porter leurs provisions de bouche sur le dos. On parvient
enfin à *A tsou thang*, où l'on peut renvoyer 80 (60)
les guides. Ce lieu appartient au territoire de *Tcha ya.* Il y a ici une auberge où l'on est bien servi. Les Barbares du voisinage sont très-féroces et difficiles à dompter.

En tout 80 li.

XXIX. On traverse ensuite les monts *Mang chan* et les deux branches de l'*Atsou*, qui se réunissent en un seul courant et roulent avec impétuosité et un fracas épouvantable
par l'étroite vallée qui conduit à *Ko eulthang.* 50

Plus loin on passe une rivière plus tran-
quille. Pendant vingt li, on monte, et dans 20
un espace de trente, la route est très-difficile et escarpée; on arrive à la ville de *Lo
ghia dzoung.* Le maître de l'hôtellerie four- 30
nit tout ce dont on a besoin ainsi que des guides.

En tout 100 li.

XXX. En partant de *Lo ghia dzoung*, on côtoie un ruisseau et on gravit sur le côteau voisin par un chemin tortueux, sur lequel on rencontre plusieurs mauvais ponts. Enfin on

passe sur un, qui est construit en bois; il
conduit à *Ngo lun do* (Orundo), où l'on 40 li.
trouve des habitans, du bois à brûler et de
l'herbe pour les chevaux.

On se dirige de nouveau vers le sud-ouest,
et on arrive à *Tcha ya*, où il y a un temple
célèbre qui, dans l'explication des planches
du *Hoei tian* (ou ordonnances de la dynastie 40
mandchoue), est nommé *Tcha ya miao*. Ici
les maisons sont bâties en pierres; on y trouve
du bois et des fourrages: on s'arrête à l'hôtellerie
et l'on renvoie les *oula* ou conducteurs.
Les Tubetains qui habitent ce canton
sont d'un caractère altier et farouche; tous les
essais pour les dompter ont été infructueux.

En tout 80 li.

XXXI. En sortant de *Tcha ya*, on suit une
rivière; la route, extrêmement tortueuse et
souvent très-inégale conduit à *Yu sa*; où il
y a des habitans, du bois et de l'herbe..... 35

On va encore à l'ouest et on traverse une
grande montagne neigeuse; le chemin est
très-raide. Les neiges accumulées ressemblent
à une vapeur argentée. Le brouillard que la
montagne exhale, pénètre dans le corps de
l'homme et le rend malade. On monte et
descend jusqu'à *Angdi*, où l'on trouve une 60
auberge, du bois et des fourrages. Ce sont
des lama qui fournissent les choses nécessaires
et qui procurent des guides aux voyageurs.

En tout 95 li.

XXXII. Au-delà d'*Angdi*, on suit la rivière jusqu'à *Gaga*........................ 3 li.

On escalade une grande montagne neigeuse remplie de tas de pierres, de blocs de rochers et d'amas de neiges accumulés par couches. En automne, la chaleur les fait fondre en partie, et alors des torrens furieux se précipitent de ces hauteurs. Le chemin très-tortueux, monte et descend sans cesse. Le froid y est si vif qu'il engourdit les mains et les doigts des voyageurs. On arrive à *Ouang tsa*, corps-de-garde, où il y a des 60
habitans, du bois et de l'herbe. Le chef du lieu procure des guides et il y a une auberge.

En tout 90 li.

XXXIII. Après Ouang tsa, on passe devant le hameau de *Je choui thang* (pente de la rivière chaude, en chinois), et on atteint *San tao khia*, par une route unie......... 20

On fait encore vingt li, et on se dirige vers une montagne; on la monte; le chemin tourne autour de la cime et on arrive à *Pa koung thang*, hameau où l'on trouve une auberge, du bois et des fourrages. Le chef du lieu fournit toutes les nécessités des voyageurs.............................. 30

En tout 50 li.

XXXIV. Au-delà de Pa koung, on voyage dans de grandes montagnes, tantôt on descend,

tantôt on monte. Pendant toute cette journée, on ne peut aller que pas à pas ; on fait ainsi 60 li par des montagnes entièrement nues, et on arrive au pied de celle qui porte le nom de *Khou loung chan* ou *Khu loung chan* (montagne 60 li.
percée) ; en effet, on y voit un grand nombre de trous et de cavernes, dont les grandes ressemblent à des vestibules vastes et les petites à des cloches, des cruches ou de grandes cuves. Quand le jour commence à baisser, on gravit sur une montagne, par un chemin qui tourne ; il conduit à *Pao tun*. Le chef du lieu procure des guides.................. 40

En tout 100 li.

XXXV. En partant de *Pao tun*, on suit la rivière pendant dix li et on monte successivement une grande et une petite montagne, qui 10
ont toutes deux des ponts suspendus dans la région des nuages. Le chemin est très-raide et fatigant ; après avoir monté et descendu, on parvient enfin à *Meng pou*, ou *Meng pho*, où il y a des maisons en pierres, du bois à brûler et de l'herbe. Ce lieu est situé au milieu d'une crevasse profonde..... 60

On côtoie la montagne, on s'approche de la rivière et on la suit jusqu'à ce qu'on soit obligé de monter de nouveau. Après vingt li on franchit une montagne dans le canton appelé *Petit Ngenda*, qui est couvert d'ar- 20
bres et hérissé de rochers. On passe sur un

pont suspendu, et le chemin devient si mauvais qu'on ne peut rester à cheval. Enfin, après avoir passé sur le pont *Szu tchhouan khiao* (pont du Szu tchhouan), l'on arrive à *Tchamdo*, appelé aussi *Tchhang tou.* Cette ville est entourée d'un boulevart en terre, et habitée par plus de deux cents familles. Là on renvoie les guides. 60 li.

En tout 150 li.

XXXVI. *Tchamdo,* dont l'ancien nom était *Kham,* est à 1,405 li de Bathang. A mi-chemin, entre ces deux endroits, on trouve le bourg de *Djaya,* la direction du chemin est généralement au nord-ouest. Le climat de *Tchamdo*, est le même que celui de Li thang. Trois chaînes de montagnes ferment cette ville, et deux rivières s'y réunissent. La rivière septentrionale est traversée par le pont de Szu tchhouan, celle du sud en a un qui s'appelle pont de Yun nan. Tchamdo est, pour ainsi dire, la clef de la frontière du Tubet. La rivière de Tchamdo coule vers le pays de *Thian,* qui est la partie nord-ouest du Yun nan. La frontière du Thian est protégée par des fortins, et celle du Szu tchhouan par des corps-de-garde. Il y a à Tchamdo un inspecteur des vivres. Ce bourg est entouré d'un boulevart en terre. Autrefois il appartenait à un grand prêtre régénéré qui portait le titre de *Chen kiao khoutoukhtou*. Quand, en 1719, la grande armée entra dans le Tubet, on trouva ce lama très-attaché aux intérêts de la Chine; il reçut le diplôme et le sceau comme premier khoutoukhtou, et fut in-

stalé dans le grand temple de Tchamdò. Son vice-khoutoukhtou résida dans le temple des lamas occidentaux à *Pian pa*. On établit aussi des *tsangdjuba*. Il y a un grand et un petit chef ecclésiastique pour cinq familles : ils remplissent les fonctions d'officiers civils. Le grand khoutoukhtou se nomme *Pakbala*, le second *Sywana* , le premier tsangdjuba est *Dundjoung tséwang*, et le second *Doghing nangghie*. Les habitans du pays suivent généralement la religion de Bouddha ; la moitié des jeunes gens est destinée à embrasser l'état de lama. Ces Tubétains aiment à manger, mais ils détestent les mets préparés avec la chair d'animaux. Les mœurs et les usages de Tchamdo ressemblent beaucoup à ceux de Li thang. Il y a de belles prairies ; de même qu'au Tubet cinq familles vivent ensemble dans un espace entouré de palissades et d'un mur de terre, d'environ 200 toises de circuit ; au milieu ils élèvent une grande chapelle. Les montagnes sont très-hautes, et surmontées de pics ; elles sont séparées par des précipices affreux. Les chefs portent des bonnets rouges ; le khoutoukhtou est de la secte jaune. Les habitans sont une tribu tubétaine, ils vivent en grande partie sous des tentes de feutre noir. Depuis 1719, ce canton et celui de *Loroung dzoung*, situé au sud-ouest, se soumirént en même tems. A l'ouest de Loroung dzoung on trouve *Cho bando*, qui appartient aussi au Tubet ; la tribu qui l'habite a deux noms de famille, dont le premier est *Chy* et l'autre *Ba*. Les jeunes gens sont de la secte jaune. Lorsque les Dzoûngar s'empa-

rèrent, par ruse, du Tubet, ils envoyèrent à Chobando, *Toto dzaissang*, qui s'empara de ce canton; la cruauté dont il usa envers les lama et le peuple surpassa tout ce qu'on peut imaginer. Quand le général *Garby*, chargé en 1719 de rétablir la paix dans l'occident, pénétra à la tête de l'armée chinoise dans le Tubet, les tribus de *Chy* et de *Ba* vinrent à sa rencontre; elles furent de nouveau incorporées à l'empire, Toto dzaissang courut se cacher dans le Tubet. Le gouverneur le fit poursuivre sur tous les chemins du territoire de Chobando et des villages des Chy et des Ba; le peuple de ces contrées, qui n'avait plus à craindre le bruit des armes, s'empressa de fournir les vivres nécessaires à l'armée. L'empereur donna au Dalaï lama les trois cantons que je viens de décrire. *Daroung dzoung* qui est au sud de Chobando, dépend aussi du Tubet; il fut restitué à ce pays en même tems que *Loroung dzoung* et d'autres lieux. Ces quatre cantons qui s'étendent jusqu'à *Liao khouo khiang*, bordent la Chine de ce côté. Depuis que leurs habitans ont été châtiés, ils ne sont plus difficiles à gouverner. Les voyageurs qui s'y arrêtent peuvent séjourner dans les maisons des officiers du pays; elles sont à plusieurs étages. Le pays est extrêmement pauvre et désert, le terrein n'est pas fertile; c'est certainement le climat qui en est la cause.

XXXVII. De Tchamdo, on va au sud, vers la rivière. Le chemin est étroit et très-sinueux, on passe sur plusieurs ponts suspendus. Les voyageurs qui craignent de traverser les ri-

vières, s'enfoncent de nouveau dans les montagnes et arrivent par un canton habité par des Tubetains au pont *Ngo lo khiao*, où il y a des habitations.................... 40 li.

Là le chemin devient plus égal et conduit au *Lang thang keou*, rivière où il y a des maisons en pierres, du bois et de l'herbe; on peut s'y reposer..................... 35

En tout 75 li.

XXXVIII. Après avoir quitté le Lang thang keou, on passe par *Li kio thang*.... 20

On suit la vallée, on monte et passe sur un pont suspendu au-dessus d'un précipice affreux. La neige gelée rend la route glissante et très-dangereuse. Il y a aussi des exhalaisons pestilentielles. On arrive à *La koung*, 80 où l'on trouve une auberge, des maisons en pierre, du bois et des fourrages. Le chef offre ses services aux voyageurs.

On passe sur le pont *Soung lo khiao*, qui 20 appartient encore au territoire de Tchamdo; on monte la montagne et parvient au passage de *Ngen ta tchai*, où réside un *Outsi tsangdjuba*........................... 40

En tout, 60 li.

XXXIX. De ce poste au hameau de *Ngen tha thang*, où il y a aussi des auberges.... 20

Par le mont *Ra goung*................. 20

A la rive du *Nieou fen keou*........... 20

Par le mont *Oua ho*, à la crête duquel on parvient par cent détours............ 20 li.

Sur cette montagne se voit un lac couvert d'un brouillard épais. Ce n'est que quand ce brouillard se dissipe, qu'on aperçoit la cime, mais s'il se condense, il cache le ciel, s'accumule sur le sol et s'y entasse. Comme la montagne est couverte d'une neige profonde, il faut se garder d'y faire du bruit, et ceux qui y passent doivent s'abstenir de proférer la moindre parole; sans cela la glace et la grêle se précipitent avec abondance et une célérité étonnante; (il est vraisemblablement question d'avalanches.) Sur toute cette montagne, on ne trouve ni animaux, ni oiseaux, car elle est gelée pendant les quatre saisons de l'année. Sur ses flancs il n'y a aucune habitation, à cent li de distance. (Cette chaîne est contiguë avec quatre autres montagnes neigeuses. Beaucoup des soldats chinois et des Tubetains qui la passent meurent de froid. Entre ces monts, il y a un chemin qui conduit à la frontière de Yun nan.)

Après avoir marché vingt li, on arrive à la crête *Ke po liang* (*Ke po*, en chinois, est la partie supérieure du bras)............. 20

De là on descend au hameau *Oua ho thang* 30 où il y a une auberge; on arrive ensuite à *Oua ho tchai*, village fortifié, dont le chef fournit aux nécessités des voyageurs...... 20

En tout 150 li.

XL. Le chemin va au sud-ouest et conduit à *Mali,* où il y a des maisons en pierre, 40 li.
du bois et des fourrages.

Après dix li, on franchit une montagne 10
qui est très-haute et escarpée, en bas elle est baignée par une rivière. Le chemin passe par un pont suspendu sur un précipice, et on arrive au pont *Kia yu khiao,* appelé en tu- 30
betain simplement *Samba,* ou le pont (1). On y trouve des maisons en pierre, du bois et de l'herbe. Une rivière coule entre les deux montagnes; le climat y est chaud et peu variable, et le pays fertile et beau.

En tout 80 li.

(*La suite au prochain Cahier.*)

---

(1) L'autre routier dit que la montagne s'appelle *Sanba,* ou *Sangua,* ce qui signifie haute cime.

TABLEAU

DES

PLUS HAUTES MONTAGNES
DE LA CHINE,

D'APRÈS LES OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES DES CHINOIS.

NOUS connaissions assez bien, en Europe, l'état politique de la Chine, mais nous n'avons que fort peu de notions sur la géographie physique de ce grand empire. Les missionnaires ont totalement négligé cette partie importante dans leurs ouvrages sur la Chine, et les Chinois ne sont rien moins que géologues; on ne doit donc pas espérer de trouver, dans leurs livres, des détails sur cet objet. Cependant, quoique l'on cherche en vain chez eux des éclaircissemens sur la structure, le faîte et la nature des montagnes de leur pays, ils ne manquent pas de donner des renseignemens précieux sur la hauteur de ces montagnes, en indiquant soigneusement les cimes qui conservent la neige et la glace pendant toute l'année. Ils distinguent également celles qui n'en sont privées que durant les plus fortes chaleurs de l'été, et ils marquent, en général, si une chaîne de montagnes est très-élevée. Ces notions m'ont servi de base pour trouver la direction des chaînes principales

et pour déterminer les points les plus élevés, couverts de neiges perpétuelles.

Le Tubet est traversé, de l'ouest à l'est, par trois chaînes de montagnes extrêmement hautes; la méridionale est celle que nous appelons à présent par son nom samskrit, *Himâlâyâ;* elle commence à l'ouest, à l'endroit où l'Indus entre dans le *Pendjâb*, borne le Kachmir au nord, jusqu'à la source du Jhylem, où elle prend la direction du sud-est, sépare le *Pendjâb* et l'Hindoustan du Petit Tubet, passe au sud des deux grands lacs *Rawan hrad* et *Manas Sarovar*, desquels sort le *Setledj;* sépare ensuite le *Nepâl*, le *Sikim* et le *Bhotan* du *Tubet*, limite au sud le *Ouei*, province tubetaine, passe au nord des sources du *Burrampouter*, est traversée par le profond défilé *Singghian khial*, dans lequel coule le *Yarou dzangbo tchou*, quand il va du Tubet au pays d'*H'lokba*, et se termine par la haute montagne neigeuse que les Tubetains nomment *Gakla gangri*.—La seconde chaîne principale du Tubet commence à l'ouest par la cime gigantesque, nommée en tubetain *Gangdis-ri* et par les Hindous *Kaïlasa;* elle renferme les sources du *Yarou dzangbo tchou*, se dirige de là vers l'est, à une certaine distance au sud de ce fleuve; plus loin s'approche de sa droite et l'accompagne jusqu'au delà du lac *Yar brok yumdzo* ou *Palté*, entoure celui-ci de trois côtés, se dirige à l'est entre le *Yarou dzangbo tchou* et le *Loubnak tchou*, et finit au défilé *Singghian khial*. — La troisième chaîne est la prolongation orientale de celle de *Kara korrum;* elle

commence à l'endroit où cette dernière se joint à une branche du *Kaïlasa*, venant du sud, sépare le Tubet du pays occupé par des hordes nomades des *Khor* ou *Mongols*, entoure les lacs desquels sort le *Tarkou dzangbo*, grande rivière qui se jette dans le lac *Tenggri noor*, nommé mal à propos sur nos cartes, *Terkiri*. La chaîne poursuit son cours au sud, touche le bord méridional du lac, forme, à son angle sud-est, un amas de glaciers très-élevés, qui porte le nom tubetain de *Nian tsian tangla gangri*, se dirige au nord-est où elle finit au mont *Sam tan gandza*, couvert de neiges perpétuelles, et situé sur le bord oriental du lac *Boukha noor*. Ces trois chaînes du Tubet communiquent ensemble par plusieurs chaînons intermédiaires, qui ne laissent pas d'être très-élevés et dont plusieurs montrent encore des glaciers sur différens points. Dans le Tubet oriental, le faîte des trois chaînes principales, généralement assez régulières, disparaît tout à fait ; elles s'y réunissent dans un immense nœud de montagnes, qui couvre une grande partie de la Chine occidentale. La limite du sud-ouest de ce nœud est une ligne presque droite, tirée de l'angle sud-est du *Tenggri noor*, au défilé *Singghian khial:* au sud-est il comprend la moitié du *Yun nan;* à l'est il entre dans le *Szu tchhouan* et dans le *Kan su;* au nord il est terminé par la chaîne neigeuse, qui va de *Su tcheou* à l'ouest, par 39 degrés de latitude, et du flanc septentrional de laquelle les affluens du *Boulongghir* prennent leur origine ; enfin au nord-ouest, ce grand nœud finit par les monts *Koul-*

koun ou *Kuen lun*, dans lesquels sont les sources du *Houang ho*, et par les branches du *Nomkhoun oubachi*, montagne énorme de neige qui renferme celles du grand *Kiang* de la Chine.

J'ai été obligé de donner préalablement cet aperçu général des montagnes du Tubet, parce que celles de la Chine appartiennent à la même masse, ou bien en sortent comme chaînes, qui prennent différentes directions. Les Chinois n'ont pas l'habitude d'appliquer un nom général aux chaînes des montagnes de leur pays; ils désignent chaque mont en particulier, par une dénomination qui a rapport à sa forme, sa hauteur, sa situation, ou à d'autres circonstances remarquables; c'est pour cette raison qu'il est souvent très-difficile de suivre, sur leurs cartes, la direction des chaînes principales. Dans la partie occidentale, les plus hautes chaînes sortent de l'immense nœud du Tubet oriental, et suivent les grandes rivières. Aucune relation des missionnaires ne nous avait appris que la Chine occidentale est hérissée de montagnes assez hautes pour conserver la neige et les glaces pendant toute l'année; on ignorait qu'il existait, dans ce pays, entre les 23me et 24me parallèles, des cimes aussi élevées, formant les glaciers les plus orientaux de la chaîne des monts *Himàlaya*; car c'est en effet à celle-ci que le *Thian hi chan* et le *O lun chan* du *Yun nan* appartiennent. C'est de la grande géographie impériale, que j'ai extrait la liste suivante des montagnes neigeuses de la Chine.

LISTE DES MONTAGNES COUVERTES DE NEIGES PERPÉTUELLES, EN CHINE (1).

PROVINCE DE YUN NAN.	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
Siue chan, ou la montagne de neige, dans le département de Young tchhang fou, à 90 li au nord de la ville de Teng yue tcheou. Elle a deux cimes.	25° 20'	96° 2'
Thian hi chan, dans le département de Chun ning fou, à l'est du mandarinat Meng mian szu et sur la droite de la grande rivière Lan thsang kiang....................	23° 50'	98° 2'
O lun chan, dans le même département, 300 *li* au sud sud-ouest de la ville de Yun tcheou, et au nord du Ky souan ho, que le Lan thsang kiang reçoit à droite. C'est la plusméridionale de toutes les montagnes de neige de la Chine.	23° 20'	97° 44'
Tian thsang chan, dans le département de Ta li fou, 3 *li* à l'ouest	25° 45'	97° 55'

(1) J'ai adopté 114° 2' (E. de Paris) pour la longitude de Péking.

Latitude. | Longitude orientale de Paris.

de cette ville, et sur le bord occidental du lac Eul hai ; cette montagne a plusieurs hautes cimes.

kin 金 cha 沙 kiang 江 le sable d'or

Siue chan, ou *Yu loung chan*, dans le département de Li kiang fou, 20 *li* au nord-ouest de cette ville. Cette montagne colossale est visible à une distance très-considérable ; elle est couronnée par plusieurs glaciers élevés ; le grand fleuve Kin cha kiang (qui est véritablement la partie supérieure du Kiang), traverse le 26° 33' 97 massif septentrional du Siue chan, dans un défilé profond et escarpé. Quelques autres glaciers moins hauts se trouvent aussi au sud-ouest et à l'est de Li kiang fou, à des distances de 50 à 100 *li*.

Siue phan tan, dans le même département, 10 *li* au sud de l'ancienne ville de Lan tcheou........ 26° 33' 97° 15'

Ma theou chan, dans le département de Vou ting fou, à l'est de la ville de Yuan meou hian. La cime 25° 40' 99° 44' de cette montagne est toujours couverte de neiges et ses branches s'étendent très-loin.

Young khe chan, dans le département de Khiu tsing fou, 8 *li* à l'oc-

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
cident de la ville de Sin tian tcheou. On l'appelle ordinairement *Siue chan*, ou montagne de neige.	25° 24'	100° 49'
Siue chan, dans le département de Toung tchhouan fou, environ à 100 *li*, au sud-ouest de cette ville, sur la frontière de Khiu tsing fou. C'est un amas de glaciers qui s'étend fort loin.	25° 58'	100° 32'
Siue chan, dans le département de Tchao toung fou, 60 *li* au sud-est de Ta kouan, sur la rive occidentale du Li tsi ho, qui va se jeter dans le Kin cha kiang.	27° 55'	101° 25'

PROVINCE DE KOUEI TCHÉOU.

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
Siue chan, dans le département de Ta ting fou, 20 *li* au nord de la ville de Pei tsy hian. La neige et la glace qui couvrent sa cime, ne fondent que dans des étés excessivement chauds.	27° 14'	102° 44'
Le yan ling, dans le département de Ta ting fou, 10 *li* au sud-ouest de la ville de Phing yan tcheou. Cette chaîne de monts reste presque toujours couverte de neiges, qui ne la quittent que pendant les plus grandes chaleurs de l'été.	26° 34'	103° 17'

	Latitud.	Longitude orientale de Paris.
Nieou thang chan, dans le département de Phing yue fou, 20 *li*, au nord-est de Yu khing hian.	27° 13'	105° 22'
Tao hing teng chan, dans le département de Szu nan fou, 5 *li* à l'est de la ville de Yn kiang hian; cette montagne n'est débarrassée de la neige que dans les étés les plus chauds.	28° 4'	106° 7'

PROVINCE DE HOU NAN.

Yue fung chan, dans le département de Tsing tcheou, 40 *li* au nord-est de la ville de Houei thoung hian........................	26° 56'	107° 12'

PROVINCE DE KOUANG SI.

Phing y chan, dans le département de Lieou tcheou fou, 40 *li*, au nord-ouest de la ville de Lo tchhing hian.	24° 53'	106° 4'

PROVINCE DE SZU TCHHOUAN.

La partie occidentale de cette province est remplie de montagnes, dont les cimes les plus élevées sont couvertes de neiges perpétuelles. Elles forment une chaîne d'une largeur considérable, qui s'étend au nord-est, depuis le Yu loung chan, du département de Li kiang fou, dans le Yun nan, jusqu'au pays de Chou, c'est-à-dire au territoire de Tchhing tou fou, capitale du

Szu tchhouan. On l'appelle ordinairement *Siue ling*, ou la chaîne neigeuse, et *Yun ling*, chaîne des nuages. Ses plus hauts glaciers sont les suivans :

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
A lou chan ou *Siue chan*, dans le département de Ning yuan fou, 50 *li* à l'ouest du fort de Yue hi ouei, et au nord-est de celui de Ning phan thing.	28° 40'	99° 48'
Ta siue chan, ou la grande montagne des neiges, dans le département de Ya tcheou fou, au sud du fort de Ta tsian lou.	30° 13'	100° 4'
Ta kai siue chan, dans le même département, 80 *li* au nord de Ta tsian lou........................	30° 27'	99° 25'
Pe yan ou le *précipice blanc*, appelé aussi *Siue chan*, dans le même département, et 1 *li* de la ville de Thian thsiuan tcheou. D'ici et à l'ouest de la rivière Tchhang ho, jusqu'à la frontière du district de Toung pou tchai, au nord-ouest de Thian thsiuan tcheou, le climat est très-froid, et le pays hérissé de glaciers et couvert de monceaux de neige.....	30° 5'	100° 12'
Sieou kio chan, dans le département de Tchhing tou fou, 5 *li* sud-est de la ville de *Sin tsin hian*; sa		

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.

PROVINCE DE HOU PE.

La même chaîne à laquelle appartient la dernière montagne, entre dans la province de Hou pe, et y montre encore quelques cimes neigeuses, telles que :

Kian kou chan, dans le département de Yun yang fou, 100 *li* sud-sud-ouest de la ville de Fang hian.	31° 40′	108° 7′
Yuan thi chan, ou simplement *Siue chan*, dans le département de Chi nan fou, à l'ouest de cette ville.	30° 15′	106° 44′

PROVINCE DE SZU TCHHOUAN,

PARTIE MÉRIDIONALE.

Les chaînes de hautes montagnes qui accompagnent des deux côtés le cours du Kin cha kiang, s'étant abaissées un peu à l'est de Li kiang fou, dans le Yun nan, reprennent tout-à-coup leur hauteur colossale, entre Khiu tsing fou du Yun nan, et Houei li tcheou du Szu tchhouan. Nous avons indiqué les plus hautes cimes de ces deux provinces; voici celles qui se trouvent dans le Szu tchhouan, à droite et à gauche du Kin cha hiang :

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
Lou na chan, dans le département de Ning yuan fou, à l'est de la ville de Houei li tcheou...............	26° 33'	100° 37'
Louau ko chan, au nord-est de la même ville......................	26° 44'	100° 34'
Siue chan, dans le département de Siu young thing, au sud-est du chef-lieu du même nom, et sur la gauche de la rivière Tchhi choui ho.	27° 40'	102° 49'
Une autre montagne du même nom, au sud de cette ville, à la frontière de la province de Kouei tchéou.	27° 53'	102° 55'
Pe soui chan, dans le département de Khian pheng thing, 20 *li* sud-ouest du mandarinat de Phing tchha szu......................	28° 26'	106° 14'

PROVINCE DE KAN SU.

La chaîne orientale du Szu tchhouan entre dans le Kan su, par le territoire de Kiai tchéou, et s'y dirige au nord; la première cime neigeuse qu'elle montre est le :

Thian men chan, dans le département de Koung tchhang fou, 20 *li* au nord de la ville de Si kou tchhing.	33° 32'	102° 12'

Ling lo chan, dans le même dé-

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
partement, 50 *li* de la ville de Min tchéou	35° 5'	100° 45'
Ou tchou chan, même département, 30 *li* sud-ouest de Ouei yuan hian	35° 7'	101° 45'
Cheou yang chan, dans le même département, à 100 *li* sud-ouest de la ville de Koung tchhang fou	34° 42'	101° 57'
Tou ping ling, dans le département de Lan tcheou fou, 5 *li* à l'orient de la ville de Ty tao tcheou.	35° 23'	101° 35'
Ma hian chan, dans le même département, 90 *li* au nord de Ty tao tcheou	35° 43'	101° 30
Siue chan, dans le même département, 120 *li* au nord-ouest de la ville de Tsing yuan hian	36° 43'	102° 21'
Siue chan, contigu avec le précédent, dans le département de Phing iang fou, environ 120 *li* nord-ouest du fort de Si ngan phou	36° 47'	102° 29'

A l'orient de Ty tao tcheou, la chaîne des hautes montagnes sort de la province de *Kan su*, et entre dans le pays du Koukou noor, en se dirigeant vers le nord, avec une petite inclinaison à l'ouest. Sa plus haute

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
cime se trouve hors de la frontière chinoise, à 150 *li* sud-ouest de la ville de Ho tchéou, département de San tchéou fou ; elle porte le nom de *Lou ku chan*, et on l'appelle vulgairement *Siue chan*..........	35° 25'	106° 11'

Le Houang ho traverse la chaîne qui s'élève à une grande hauteur, et montre des cimes couvertes de neige et de glaciers, en se dirigeant sous le nom de *Khi lian chan* ou *Ta siue chan*, vers le nord-ouest, et faisant la limite entre les départemens de Liang tchéou fou, de Kan tchéou fou et de Su tcheou, et le pays des *OElœt* du lac Koukou noor. A l'ouest de la rivière Tho lai ho, elle tourne entièrement à l'ouest, et devient le *Siue chan* ou *Nan chan*, dont le versant septentrional contient les sources des affluens du Boulounghir.

A l'endroit où la chaîne des montagnes neigeuses, qui vient de Soung phan thing du Szu tchhouan, entre dans le Kan su, elle se divise en deux branches, qui se séparent sous un angle droit. Nous venons de décrire celle qui prend la direction

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
septentrionale, en passant à l'ouest de Kiai tcheou; l'autre court à l'est, et suit la frontière entre les provinces de Kan su et de Chen si, et le Szu tchhouan. Les plus hautes cimes sont :		
Thai pe chan, district de Kiai tcheou, au sud de la ville de Wen hian........................	32° 46'	102° 43'
So ling chan ou *Lou kou chan*, au nord-ouest de la même ville....	32° 59'	102° 39'

PROVINCE DE CHEN SI.

Thai pe chan, dans le département de Tung thsiang fou, à 50 *li* au sud de Mei hian................	33° 55'	105° 22'
Han chan, département de *Han tchoung fou*, à 100 *li* au sud de la ville de Lio yang hian...........	32° 51'	103° 42'
Ta pa ling, même département, au sud de Han tchoung fou, à la frontière du district de Si hiang hian...	32° 42'	103° 48'
Thsieou chan, même département à 190 *li* sud-est de la ville de Phing li hian........................	32° 12'	107° 12'

PROVINCE DE CHAN SI.

Les plus hautes montagnes de cette

Latitude. Longitude orientale de Paris.

province sont celles qui y entrent du côté du nord et de la Mongolie. La chaîne de la Mongolie est contiguë avec celle du Kan su; cette dernière se détache du *Siue chan* (qui se trouve à 120 *li* nord-ouest du fort de Si ngan phou), se dirige au nord-est, passe le Houang ho, et en suit à une certaine distance la gauche, jusqu'au nord de la ville de Ning hia fou, où elle reçoit le nom mongol d'*Alachan*. Elle s'avance alors au nord, traverse le désert de Gobi, et reçoit au nord du 40me parallèle les noms de *Keptel oola* et de *Kaldjan bourgoutou*, tourne à l'est, et contraint le courant du Houang ho de prendre la même direction, et d'entourer du côté du nord le pays d'Ordos. Ici cette chaîne qui avait perdu beaucoup de sa hauteur en quittant la Chine, se relève, et forme deux pics couverts de neige, à la source du Kharà gol, qui coule vers le sud, pour se jeter dans le Houang ho. Elle prend alors en chinois les noms de *Yu chan* ou *Ta thsing chan* (grande montagne verte), et en mongol celui de *Gadjar oola*. De ce point

41° 50' 107° 17 et 12

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
elle suit la même direction vers l'est, et montre encore un glacier fort haut entre les sources de l'Imatou et du Djoukha ; plus loin, à l'est, elle se	41° 23'	110° 37'
réunit à la haute chaîne de Khingkhan, qui va d'abord au nord-ouest, borne ensuite le pays des Mandchoux au nord, et se dirige à l'est jusqu'à la mer. La partie de la chaîne qui entre dans le Chan si, montre les cimes neigeuses suivantes :		
Kho tsin chan, dans le département de *Ta thoung fou*, à l'est de cette ville..........................	40° 7'	111° 0'
Si chan ou *Thsoui phing chan*, dans le département de So phing fou, à 7 *li* au sud-ouest de la ville de So tcheou..........................	39° 24'	109° 55'
Hou cheou chan, dans le département de Ning sou fou, à 75 *li* au nord-ouest de cette ville..........	39° 20'	109° 34'
Deux montagnes neigeuses ou *Siue chan*, dans le même département, 20 *li* au sud de la ville de Ou tchaï hien..........................	39° 6'	109° 18'
Siue chan, dans le département de Thai yuan fou, au nord-est de la ville de Kho lan tcheou..........	39° 0'	109° 10'
Chin lin ling, même département		

	Latitude.	Longitude orientale de Paris.
à 36 *li* au sud-est de la ville de Yu thsu hian....................	37° 36'	110° 24
Thai pe chan, dans le département de Ta thoung fou; 20 *li* au sud de la ville de Ling khieou hian....	39° 20'	109° 39'

PROVINCE DE TCHY LI.

Tao thsu chan, dans le département de Siuan houa fou, à l'est de la ville de Ouei tcheou.............	39° 52'	112° 25'
Si kao chan, haute montagne hérissée de glaciers, dans le même département, 2 *li* à l'ouest du bourg de Loung men so...............	41° 2'	113° 35'
Loui chan, même département au nord-ouest de la ville de Tchhy tchhing hian....................	41° 6'	113° 22'
Vou ling chan, département du Chun thian foo, 180 *li* nord-est de la ville de Mi yun hian..........	40° 43'	115° 5

PROVINCE DE FOU KIAN.

Siue fung chan, à 180 *li*, nord-ouest de la capitale Fou tcheou fou, sur les limites de son département et de celui de Fou ning fou. Il garde de la neige pendant une grande partie de l'année, et il y fait toujours très-froid.....................	26 35'	116° 45'

De la masse des montagnes du Tubet oriental et de la Chine, sortent plusieurs chaînes qui se dirigent généralement à l'est.

La première, à laquelle on a donné le nom de *Pe-ling*, ou de *chaîne septentrionale*, quitte les montagnes neigeuses du Kan-su, dans le département de Koung tchhang fou, au mont Ling lo chan, entre 34° et 35° de latitude; elle prend alors le nom de *Ta sa ling*, suit le cours du Ouei ho, du côté du sud, et l'accompagne jusqu'aux sources du Pa choui, qui coule au nord et se joint à cette rivière, jusqu'à cet endroit et au sud de Si ngan fou et de Lan thian hian, on donne, à cette chaîne, les noms généraux de *Chang nan ling* et de *Thsin ling*. La plus haute cime, toujours couverte de neige, est le *Thai pe chan*, au sud de Mei hian. Une branche de cette chaîne se dirige de Lan thian hian, au nord-est, passe devant l'embouchure du Ouei ho, dans le Houang ho, et entre dans le Ho nan; elle s'élève considérablement et forme le *Thai houa chan* ou *Houa chan*, qui est le *Yo* (1)

(1) On donne le nom de *Yo* (Voyez *le Dictionnaire chinois, publié par ordre de Napoléon*, à Paris, en 1813, pag. 162, n° 2,294 et pag. 167, n° 2,368), aux hautes montagnes, sur lesquelles les empereurs de la Chine offrent des sacrifices au Chang ti. D'après les anciennes traditions chinoises, on offrait, depuis Fou hi jusqu'à Houang ti, indifféremment sur la première élévation, sur le premier monticule, sur tel autre lieu élevé qui était le plus à portée de celui où l'on se trouvait. Ce ne fut que sous Houang ti, qu'on assigna des lieux particuliers pour les sacrifices. On choisit alors quatre hautes montagnes pour les quatre grands sacrifices, que l'empereur devait offrir tous les ans. Quelque part que fût la cour, il fallait qu'aux quatre saisons de

occidental de la Chine ; cette montagne n'est pourtant pas couverte de neige. De la source du Pa choui, la chaîne principale du Pe ling va droit à l'est, sous le nom de *Thsin ling*, qu'elle ne perd qu'en entrant dans le Ho nan, au sud-ouest de Lou chi hian ; elle traverse cette province dans la direction de l'est, qui, aux sources du Ju choui, change en celle du sud-est, jusqu'à celles du Houai ho. De ce point, elle retourne à l'est, suit la limite entre le Ho nan et le Hou

---

l'année, le souverain se transportât, pour cet effet, sur une de ces montagnes. Dans les premiers tems de la monarchie chinoise, il se rendit à la onzième lune, au *Heng chan* de la province de Chan si, cette montagne, qui était la plus septentrionale des quatre, fut appelée pour cette raison, *Yo du nord.* A la troisième lune, il allait au *Yo de l'est*, qui était la fameuse montagne de *Thaï chan*, dans le Chan toung. A la cinquième lune, il visitait la partie méridionale de ses états, et sacrifiait sur une montagne, appelée *Yo du nord*, et qui porte le nom de *Heng chan*, écrit par un caractère différent du premier Heng chan. (Voyez le *Dictionnaire* cité, pag. 674, n. 9,677, et pag. 200, n. 2,808.) Ce dernier Heng chan est appelé le *Yo du sud ;* c'est une haute montagne de la province de Hou nan. Enfin, à la huitième lune, il allait au *Yo de l'ouest*, qui était la montagne *Houa chan*, dans le Chen si. Ces quatre montagnes faisaient alors, pour ainsi dire, les limites de l'empire ; c'est de là que vient l'expression de *Szu yo*, les quatre Yo, très-fréquente dans les livres chinois, pour désigner la totalité de la monarchie d'alors, et tous les grands vassaux de l'empire. La dynastie de *Tchéou*, ajoutant des cérémonies nouvelles à celles des deux premières familles impériales, institua des sacrifices sur un cinquième Yo, celui du *milieu ;* ce fut la montagne *Soung chan*, dans le Ho nan, aux sources de l'*Ing choui.*

Actuellement les Empereurs vont rarement en personne offrir aux cinq Yo ; celui qu'ils visitent quelquefois pour y sacrifier, est l'oriental ou le *Thaï chan* dans le Chan toung.

pe, et entre dans le Ngan hoei, où elle s'abaisse vers le *Kiang* et le lac *Tchhao hou*. Cette chaîne sépare le système des rivières qui tombent dans le Houang ho, de celui des rivières qui vont se joindre au Grand Kiang.

Au sud de Mei hian, une branche de hautes montagnes se détache du *Thai pe chan*, qui fait partie des monts Pe ling, se dirige au nord-ouest, passe le Ouei ho, et s'étend jusqu'au Siue chan, du département de Phing liang fou, du Kan su, et jusqu'aux bords du Houang ho, au sud de Ning hia fou. Elle est très-escarpée et porte le nom de *Loung chan*. La branche du Pe ling, qui s'en est séparée à Lan thian hian, et qui forme le Houa chan, se divise à l'embouchure du Ouei ho dans le Houang ho, et coupe ce dernier fleuve près du point où elle le force de changer son cours, qui était au sud, et le fait tourner brusquement à l'est. Elle traverse alors la province de Chan si, à l'est du Fuen ho, et de ses affluens, décrit plusieurs sinuosités, et se réunit, au nord, aux montagnes neigeuses qui viennent de la Mongolie. Les Chinois ne désignant pas cette chaîne de montagnes par un nom général, je lui donne celui de *Chaîne du Chan si*. Plusieurs de ses subdivisions entrent dans le Ho nan et le Tchy li.

Le *Ta hang chan*, est une haute chaîne de montagnes qui se détache de celle de la Mongolie, passe en Chine, entre Ta thoung fou, du Chan si et Siuan houa fou, du Tchy li, se dirige au sud, et sépare ces deux provinces; elle file jusque dans le nord du Ho nan,

où elle se réunit à une autre chaîne qui vient du Chan si.

La *chaîne du Chan toung*, couronnée par le *Thaï chan*, est séparée de la précédente par les vastes plaines dans lesquelles coulent le Tchang ho et le Ouei ho. La chaîne du Chan toung est très-élevée, quoiqu'elle ne montre pas de cimes couvertes de neiges perpétuelles. Elle va du Thai chan à l'E. S. E., jusqu'à la mer Jaune, où elle se termine par le pic très-escarpé de *Lang yé*. Un autre de ses embranchemens, qui en est séparé par des plaines, se dirige à l'E. N. E., jusqu'à la pointe la plus orientale du Chan toung.

La chaîne de monts neigeux qui sépare les provinces de Kan su et Chen si, du Szu tchhou an, se détache entre Loung ngan fou et Kiai tchéou du nœud des monts Tubetains. Elle se dirige à l'est, et sépare le système du Han kiang et de ses affluens de gauche de celui du Grand Kiang. Elle est pourtant traversée, à l'est des sources du Han kiang, par le Kia ling kiang, qui a ses sources dans le Ta sa ling; elle entre dans le Szu tchouan, et au-dessous de Tchoung khing fou, joint la rive gauche du Kiang. Cette chaîne, à laquelle je donne le nom de *Ta pa ling*, d'après une de ses plus hautes cimes au sud de Han tchoung fou, va de ce lieu vers l'est, quitte le Chen si et entre dans le Hou nan, où elle se prolonge jusqu'aux bords du Kiang, dans le territoire de King tchéou fou.

La partie septentrionale de la province de Szu tchhouan, est traversée par plusieurs hautes chaînes

de montagnes, qui suivent les affluens de gauche du Kiang. Chacune de leurs cimes a un nom particulier, mais les Chinois n'ont pas de dénomination générale pour désigner les chaînes mêmes.

Au sud du Khin cha kiang et du Kiang, une chaîne très-élevée entre dans la partie méridionale et septentrionale du Kouei tcheou; elle est couronnée de sommets couverts de neiges perpétuelles et de glaciers, se dirige jusqu'aux sources du Yuan kiang, généralement vers l'est, tourne delà au nord et au nord-est, forme la limite entre le Szu tchhouan et le Hou nan, et finit dans cette dernière province et dans le Hou pe, sur la droite du Kiang, vis-à-vis des derniers chaînons du *Ta pa ling*. Cette chaîne manque également de nom général; je lui donne celui de *Miao ling*, parce qu'elle est principalement habitée par des *Miao tsu*, ou anciens aborigènes de la Chine.

Les montagnes du Szu tchhouan et de la partie occidentale du Hou nan et du Hou pe sont d'une hauteur prodigieuse; aussi, tandis qu'à leur pied on éprouve des chaleurs insupportables, on ressent sur leur sommet un froid très-piquant; il y en a même deux, assez éloignées des chaînes principales, qui sont couvertes de neige et de glace pendant trois mois de l'année. L'été y est fort agréable, l'air y est très-pur, l'eau saine et le terrain fertile. A l'époque où la saison de certaines productions végétales finit dans la plaine, elle commence sur les montagnes. Les plaines produisent des fraises rouges, sans saveur, qui ne sont pas mangeables; mais sur les plus hautes montagnes, il

en croît à la fin de juin et au commencement de juillet, qui sont blanches et d'un goût agréable. On y trouve aussi en quelques endroits, de petites cerises sauvages, et des framboises de différentes espèces. Ce qui rend les hautes montagnes fertiles, c'est qu'étant sans cesse humectées, soit par des pluies, soit par les nuages dont elles sont toujours couvertes, elles n'éprouvent jamais l'effet de la sécheresse, qui rend stériles les montagnes basses, disséminées dans les plaines, et que, pour cette raison, on laisse presque toutes incultes, ayant seulement soin de mettre tous les ans le feu aux herbes, pour empêcher que les animaux venimeux ne s'y multiplient trop. Néanmoins, quand on peut se procurer une quantité d'eau suffisante au bas de quelques-unes de ces petites montagnes; on pratique des espèces d'étangs, pour y semer du riz; ces champs inondés s'élèvent les uns au-dessus des autres, comme en amphithéâtre, jusqu'à une certaine hauteur. Dans les montagnes plus élevées, on ne laisse, au contraire, rien inculte; quelqu'escarpées qu'elles soient, les Chinois savent s'y tenir pour les bêcher et y planter du maïs, du millet et du tabac. La plupart de ces montagnes étaient autrefois désertes; mais à mesure que la population augmenta dans les plaines, beaucoup d'habitans ne trouvant plus de terrain à cultiver, sont allés défricher les montagnes, qui sont maintenant très-peuplées. La masse principale de ces montagnes est une pierre calcaire très-dure, qui souvent offre des marbres d'une très-belle qualité. C'est pourquoi plusieurs chemins qui traversent ces monta-

gnes paraissent comme pavés de marbre : dans certains endroits, il serait difficile de trouver une autre pierre. Ces marbres polis par les pieds des passans, sont, surtout lorsqu'il pleut, aussi luisans que s'ils avaient été travaillés par la main de l'artiste : l'éclat et la variété de leurs couleurs recrée la vue du voyageur fatigué. On trouve de ces montagnes de marbre dans le Hou nan, dans le Szu tchhouan et le Kouei tchéou. Quoique le marbre non poli, exposé au soleil, n'ait par lui-même aucun éclat, néanmoins, comme l'eau le mine et le polit, les flancs des montagnes, par lesquels l'eau s'écoule, sont très-agréables à la vue. En naviguant sur les rivières bordées par des montagnes de marbre, on voit, quand l'eau a diminué, leur pied à découvert et poli par le courant de l'eau ; ces énormes masses de rocher, embellies de toutes sortes de couleurs, les plus vives et les plus belles, offrent un spectacle ravissant. On trouve également des montagnes calcaires creusées et percées à jour par l'eau qui les mine graduellement. Dans le Kouang si, on en aperçoit qui, par l'action continuelle des torrens, ont reçu la forme de pains de sucre. Souvent des sources très-abondantes, et même des rivières, sortent de ces montagnes de marbre, dans lesquelles se trouvent des gouffres où l'eau est absorbée tout-à-coup et forme des rivières souterraines, qui reparaissent quelquefois à une distance considérable.

La chaîne du *Nan ling*, appelée aussi dans sa partie orientale *Ta yu*, se détache du Miao ling, au sud des sources du *Houeng kiang*, qui, sous le nom de

Thsá la ho, prend sa source dans le département de Tchao thoung fou, du Yun nan; il entre bientôt dans le Kouei tchéou, passe au sud des sources de l'Ou kiang, et sépare le système des affluens de ce fleuve de celui du Houng choui kiang, dans le Kouang si. Plus loin, à l'est, les rivières qui sortent de son versant septentrional vont se réunir au Yuan kiang et au Siang kiang de la province de Hou nan; celles du versant du sud se rendent directement ou indirectement dans le Ta kiang, qui se jette dans le golfe de Canton. C'est au sud de la province de Kiang si, que cette chaîne reçoit le nom de *Ta yu ling;* elle va de là à l'est, sépare, sous le nom de *Mei ling*, ou *montagne des pruniers sauvages*, la province de Kouang toung de celle de Kiang si. Sur son versant septentrional, sont les sources du Kan kiang; de la partie méridionale coulent le Tching kiang, qui va au Ta kiang, le Loung kiang ou Toung kiang du golfe de Canton, et le Han kiang, qui se jette dans la mer de Chine, au sud du canal de Formose. Aux sources du Loung kiang, la chaîne change sa direction générale vers l'est, et tourne brusquement au nord-est; elle sépare les rivières du Kiang si, qui vont se jeter dans le lac Pho yang hou, de celles qui appartiennent au système du Min kiang, dans la province de Fou kian; enfin elle forme la limite entre cette dernière et le Tche kiang jusqu'à la mer orientale.

La chaîne de *Nan ling* envoie, dans différentes directions, une infinité de branches et de chaînons, qui

traversent la Chine méridionale et dont quelques-uns sont très-élevés.

La dernière grande chaîne est le *Yue ling*, ou la chaîne du Yun nan et du Kouang si. Elle se détache des monts neigeux, dans la première de ces deux provinces, par 23° de latitude, coupe le cours supérieur du Li sian kiang et du Ho si kiang, qui coulent vers le Tonquin, partage le système des affluens du Houng choui kiang ou Ta kiang, entre dans le Kouang si, le traverse du nord-ouest au sud-est, passe le Yu kiang, et se termine dans la province de Kouang toung, sur les bords de la mer de la Chine.

ERRATUM.

PAG. 112, à la fin de la vingt-quatrième ligne, *ajoutez* : 10 li.

JUILLET 1827.

MAGASIN ASIATIQUE.

VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

Par MIR I'ZZET-ULLAH, *en* 1812.

(FIN.)

De Khokand à Samarkand (1).

Bech arik بيش اريق. 8 heures, O. 1/4 S. Il s'y tient un bazar tous les lundis; cette station dépend de Khokand : il y en a beaucoup sur la route.

Châh birdi شاه بيردى. 1 heure, O. 1/4 S. Station et marché.

Kân badâm كان بادام. 3 heures, O. 1/4 S. Grand bourg ressemblant à une ville; il a une montagne au N.-O., et est entouré d'une rivière. Jadis ce lieu était fameux par ses amandiers. Stations tout le long de la route depuis Khokand.

Moh'arrem محرم. 4 heures, O. 1/4 S. Village avec

(1) Cette route est la même qui se trouve déjà à la page 48 de ce volume, mais ici elle est beaucoup plus détaillée. KL.

un fort en terre, à peu près à une portée de flèche de distance de la rive gauche du Syr.

Khodjend خجند. 7 heures, O. 1/4 S. Cité célèbre; à peu près à deux portées de flèche de la rive gauche du Syr; elle est défendue par un fort et un mur. Les fruits y sont abondans et excellens. Le caractère des habitans est bon et gai; ils parlent également le tadjik (persan) et le turc. Nous avons suivi, pendant ce relais, le cours du fleuve.

Ak tepeh اق تپه. 2 heures, S.-O. Station avec un fort en terre. A un demi-fersekh de Khodjend, nous avons passé sur un pont la rivière de Khodjend, qui est différente du Syr.

Ak sou اق سو. 3 heures, S.-O. Dernière station du territoire de Khokand.

Kour kent قور كنت. 2 heures, S.-O. Station avec un mur en terre; elle est sujette d'Ourtappeh, dont la juridiction commence ici.

Ourtappeh اور تپه. 8 heures. S.-O. Cité entre deux hautes collines, le long desquelles les maisons s'étendent; elle est défendue par un mur. Le chef de ce lieu a été, depuis six ans, Khodjeh Mah'moud khan, natif de Samarkand, descendant des Khodjeh de Hérat, et du côté de sa mère, parent d'Aboulfaïz Khan, qui était roi de Boukhara, et le seizième fils de Khodâ yar bi, Ouzbek de la tribu de Youz. Il y a quelques années, avant le gouvernement de Mah'moud khan, Khodâ yar bi était chef de ce territoire; après sa mort, Ourtappeh tomba sous la dépendance de Boukhara, et y resta jusqu'au moment où A'lem khan

s'en empara. Comme il n'y avait laissé qu'une faible garnison, Mah'moud khan n'eut pas de peine à s'en rendre maître par surprise. Il prétendit que c'était pour Haïder bey, roi de Boukhara, auquel il écrivit à cette occasion : celui-ci s'empressa de l'encourager pour l'opposer à A'lem kan. Avec ce soutien et celui des Ouzbek, dont il était parent, et qui en conséquence étaient accourus en foule à son secours, il ne tarda pas à devenir trop puissant pour que l'émir de Khokand pût l'attaquer : il est donc, depuis ce tems, resté tranquille possesseur de la ville et du pays voisin. La monnaie est frappée et le khotbeh récité au nom du roi de Boukhara ; d'ailleurs, sa suprématie n'est reconnue sous aucun autre rapport. Un certain nombre d'Ouzbek des tribus Yuz et Kirek est répandu autour d'Ourtappeh et forme la principale force de Mah'moud khan ; ils peuvent, à l'occasion, lui fournir 15 à 16,000 hommes de cavalerie.

Bekhâni بخانی. Station près d'Ourtappeh.

Oura kent يورا كنت. Autre station près de la même ville.

Siyât سيات. 5 heures, S.-O. Grand village avec un fort en terre ; il dépend d'Ourtappeh.

Bâm بام. 2 heures, S.-O. Grand village avec un mur en terre et un marché : c'est, dans cette direction, le dernier village dépendant d'Ourtappeh.

Koudouk قدق. 8 heures, O. 1/4 S. Ce nom, en turc, signifie un puits, parce qu'il y en a là plusieurs. Ce lieu est occupé par les Ouzbek.

Dezikh دزخ. 6 heures, O. Se nomme aussi Djezikh.

angle il y a un bazar. Samarkand renferme plusieurs grands colléges ; le plus considérable est la medresseh *Khanoum*, qui à présent est en ruines ; quelques colléges sont encore entretenus, tels que ceux de Chernak et de Tilakari, fondés par Palang poch beg. Le principal du collége de Cher nak porte le nom d'Abou Sayid ; il est également premier kazi ; c'est un des hommes les plus instruits et les plus aimables de Samarkand. Le collége de Tilakari a deux principaux. Vis-à-vis du collége de Cher nak est celui d'Ouloug beg, dans lequel est la chaire de moullah Djâmi.

Samarkand a pour gouverneur Daoulet bi, khochbeghi. Avant le règne de Châh Mourad bi, cette ville était extrêmement délabrée ; les colléges servaient de repaires aux lions et aux loups. Châh Mourad réussit, par de grands efforts, à repeupler la ville ; chaque jour sa population s'augmente. Il s'y tient deux marchés par semaine. Les chevaux de race boukhare y sont à très-bon marché. Sa position et son climat sont délicieux : des ruisseaux d'une eau limpide l'arrosent.

On rencontre dans le voisinage une grande diversité de tribus ; par exemple, des mahométans chinois, des Kiptchak chinois, et des Karâkâlpak : autrefois ils étaient épars dans plusieurs villes ; aujourd'hui ils sont réunis et désignés par le nom d'Ouzbek.

Les poids de Samarkand sont : le tila, égal à 1 mitskal ; mais le tila du marché équivaut à 5 tila ; 5 mitskal du bazar égalent 1 gharribek ; 2 gharribek font

1 pachezek ; 2 pachezek 1 yetimeh ; 2 yetimeh 1 nimkhar ; 2 nimkhar 1 nimtcharek ; 2 nimtcharek 1 tcharek ; 4 tcharek 1 sîr ; 16 sîr 1 mând. Autrefois, les poids étaient comptés d'une manière différente ; mais depuis deux ans ils ont été fixés au taux indiqué.

De Samarkand à Boukhara.

Rebâth Tcherkhi رباط چرخی. 3 heures, O. 1/4 S. Ce lieu fut bâti par Abdoullah khan : Tcherkhi est le nom du village voisin du rébat ou fort.

Dowel دوول. 2 heures, O. 1/4 S. Village sur le bord d'une rivière.

Nasir abâd نصير اباد. 1 heure, O 1/4 S. Village ; on traverse un pays montueux.

Kamârouk قماروق. Village voisin de Nasirabad.

A'chek atâ عاشق اتا. 3 heures, O. 1/4 S. C'est le tombeau de quelque personnage illustre, qui a donné son nom au village. Grande rivière.

Karâ sou قراسو. 2 heures, O. 1/4 S. Village avec une mosquée et des murs en terre. Emir Haïder posta ici une troupe d'ouzbek pour protéger la route contre les bandits.

Kitteh kourghân كته قورغان. 5 heures, O. 1/4 S. Fort en terre et village muré. On dit qu'il est à huit fersekh de Samarkand.

Rebath Abdoullah khan رباط عبد الله خان. 8 heures, O. 1/4 S. Près d'un poste de Tartares.

Kerminâ كرمينا. 7 heures, O. 1/4 S. Lieu considérable dans le Mian Kal ; au sud il y a un désert de sable.

les paie 20 à 100 tila. Ils sont amenés des deux rives du Sihoun, et du pays voisin de Meru: présentement ils sont rares. Les chevaux kazzak ou kirhizg sont gras et petits, mais ont le pied sûr; ils ne peuvent endurer la chaleur. Ils étaient très-communs à Kachghar et à Yarkend; mais, depuis quelques années, le manque de fourrage en a fait périr beaucoup, et on en a tué un grand nombre pour se nourrir dans les tems de disette générale. De grands ânes très-forts, de la taille des bidets de l'Hindoustân, se vendent de 1 à 20 tila. Il n'y a pas de mulets. Les chameaux des Kazzak sont à deux bosses et bien couverts de poils; mais ils ne peuvent supporter la chaleur. Ils sont bons pour voyager dans les montagnes, ainsi que dans les pays argileux et fangeux, mais ils ne portent pas des fardeaux aussi considérables que le chameau à une bosse.

Le tila est une monnaie d'or pesant un mitskal; elle passe pour environ 21 tanga. Le tanga est une monnaie d'argent pesant un dirhem. Une face porte l'inscription *Dzarbi Cherif Boukhara,* l'autre montre les mots *Emir al-moum*, *Emir Haïder.* Les roupies n'ont pas de cours.

J'arrivai à Boukhara le 21 avril 1813; j'allai demeurer dans la maison de Karabach bai, marchand de Tachkend.

Une caravane va tous les ans de Boukhara en Russie, et de la Russie à Boukhara; elles sont composées d'environ cinq mille chameaux, et sont deux à trois mois en route. La caravane venant de la Russie apporte du fer, du cuivre, du fil d'argent et d'or, des pelleteries,

et d'autres marchandises ; on exporte de Boukhara de grosses mousselines, du fil de coton, des peaux de mouton noires de Karakoul, etc.

L'autorité de cette partie du Turkestân est partagée entre plusieurs chefs : le principal est *Mir Haïder*, roi de Boukhara, dont les troupes régulières et irrégulières s'élèvent à 100,000 cavaliers. Il est maître de Boukhara et de Samarkand, d'une partie de Kerghan, de Karmina, de Karchi, de Karakoul, etc.

Emir khan, chef de Ferganah ou Khokand, est après lui le plus puissant. J'ai déjà parlé de lui, ainsi que de *Mah'moud khan* le troisième, qui est wali d'Ourtappeh.

Le quatrième est *Niaz A'li bi* chef de Chehr Sabz ; il s'avoue dépendant de Boukhara, mais il ne frappe pas la monnaie, ni ne récite le khotbeh au nom de Mir Haïder. Dans son pays, il a le titre de *Wali niâmi*.

Le cinquième est *Sayid bi*, chef de Hérat.

Les sixième et septième sont *Mourat Ali beg* et *Dost Mohammed beg*, chefs de Kabadian.

Le huitième est *Allah yar beg*, chef de Kurghan.

Indépendamment de ces chefs, les Kazzak, les Karâ kalpak et les Kirghiz, qui vivent en nomades dans le pays, ne reconnaissent d'autre supérieur que leurs propres chefs : celui des Kassak est appelé le *tourah* ; mais il n'a que peu ou pas d'autorité.

Six villes mahométanes, c'est-à-dire *Yarkend*, *Aksou*, *Tourfan*, *Khotan*, et deux autres, sont dans la possession des Chinois.

A la gauche de l'Amou, est le pays de *Karizm*,

dont la capitale est *Ourghendj*, et le chef *Mohammed Rahim khan.*

Mir Khalitch A'li khan, allié du chef de Balkh, est émir de Khoulm ; un afghan est, de nom seulement, gouverneur de Balkh, qui est considéré comme une dépendance de Kaboul.

Bildar khan, fils de Rehmet allah khan, est chef d'Andekoh ; *Mourad bi* l'est de Kapdouz, et *Iradj khan* de Chirghan ; *Rahim bey* est chef des Turcomans de Maiména ; *Mohammed châh* est chef de Badakhchân, et réside à Faizabad ; il passe pour descendre de Secander Dzulkarnain (Alexandre-le-Grand). Chignan, près de Badakhchân, a son gouverneur particulier : tous ces chefs n'ont aucune relation les uns avec les autres.

Les tombeaux sont très-nombreux à Boukhara ; il y a entre autres ceux de H'azret Séid Emir Koulal, Khodjeh Boha ed-din de Nakchibend, de l'iman Abou Hefs kabir, et de l'iman Ahmed Ghazali ; de l'auteur du Cherkh Vakeya, de Baba Paradoz (le rafistoleur), de H'azret Imlah, et de Châh Mourad bi Walî niâmî : on dit que la terre de ce dernier tombeau a plusieurs qualités salutaires.

La principauté de Boukhara renferme sept divisions ; savoir : Ghadjdowan, Danghari, Kheirkoch, Raikand, Rahmiten, Zendeni et Derdanzi.

La ville de Boukhara a onze portes, dont voici les noms en commençant par l'est.

La porte des tombeaux, à l'E. On y passe pour aller au sépulcre de Khodjeh Boha-ed-din.

La porte de Samarkand, au N.-O.

La porte de l'Iman, ou celle qui mène au tombeau de l'iman Abou Haf kabir.

La porte d'Arghelan, au N.

La porte de Talbaghatch, ou Talpatch, au N.-O.

La porte de Chirgheran, au N.-O.

La porte de Karakoul, à l'O.

La porte de Cheikh Djelâl, au S.-O.

La porte de la Place de la Prière, au S.-O.

La porte de l'Arsenal, au N.-O.

La porte de Kel Yudjatch, au N.-O.

La muraille de la ville est haute, construite en briques séchées au soleil. La citadelle est construite avec les mêmes matériaux; elle est sur une montagne, dans l'intérieur de la ville, du côté du nord, près de la porte de l'Iman: elle renferme plusieurs bâtimens. La porte du fort est au sud; il y a dans l'intérieur seize canons et seize mortiers: aucune de ces pièces n'est montée. Une grande mosquée se trouve au-dessous de la citadelle à l'ouest; le roi lui-même y lit le khotbeh, et remplit les fonctions de *pech iman.* Vis-à-vis de la porte de la citadelle et de la mosquée, il y a un bazar. On l'appelle le marché du pays sablonneux; on y a élevé un gibet où les assassins, les voleurs de grand chemin et les voleurs repris pour la troisième fois, sont suspendus après avoir été mis à mort, conformément à la loi. Il y a aussi un marché tous les matins au point du jour, au Tchehar sou ou à la Place Carrée, ainsi nommée parce qu'elle a cette figure. Il y a des issues de trois côtés, mais la qua-

trième est fermée ; c'est dans cette partie que se vendent les livres. Il y a dans Boukhara plusieurs bains chauds : l'usage en est général.

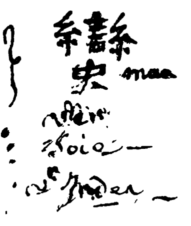
On compte à Boukhara quatre-vingts colléges contenant de 40 à 200 et 300 chambres ; celui de Kokoultach, qui est près de la porte de Khodjeh Boha-eddin, en a 300. Chaque collége a une moderris ; deux élèves logent dans une chambre. Les colléges sont soutenus par le revenu des maisons et des terres qu'ils possèdent ; il varie de 300 à 5,000 roupies par an. Le roi contribue aussi tous les ans pour une portion des droits ; il donne au principal professeur 5 à 15 tical par mois.

A deux koss au nord de Boukhara, passe le Kouhek, rivière qui vient des montagnes de Samarkand, et coule au N.-O. ; on en a dérivé des canaux pour arroser les champs et fournir de l'eau aux canaux voisins de la ville. Tous les quinze jours, on la fait entrer dans les réservoirs particuliers jusqu'à ce qu'ils soient remplis ; c'est ainsi que la cité et le fort sont approvisionnés d'eau : il n'y a pas de puits. Dans la saison des pluies, les habitans se servent de l'eau qui tombe du ciel ; ils sont ensuite très-sujets à avoir des vers dans la peau, notamment aux jambes et aux genoux. Il y a peu de neige à Boukhara ; mais il y fait très-froid et les gelées y sont fortes ; le tems frais y dure huit mois ; pendant les quatre autres il est chaud et pluvieux.

Les maisons de Boukhara ressemblent à celles de Peichawer ; elles sont bâties en briques non cuites,

et ont deux étages. Les murs en sont minces et renforcés par des arcs-boutans en bois. La plupart des marchés sont couverts ; il y a plusieurs seraïs pour la commodité des marchands ; par exemple, le seraï d'A'lem khan, où les Hindous de Chikarpour et d'autres lieux viennent loger. Le loyer d'une chambre est d'un tila par mois : les commerçans hindous paient de doubles droits. Ils apportent principalement de l'indigo et du tabac. Un autre seraï est le Nogha-i, où les marchands nogays et d'autres s'arrêtent : les nogays sont des Musulmans sujets de la Russie ; quelques-uns demeurent à Boukhara.

Il y a à peu près cinquante boutiques de droguistes dans cette ville ; mais il n'y a pas de médecins : tous ceux qui s'adonnent à la pratique de la médecine ignorent cette science. Quand un homme de l'art vient avec les marchands de Pichawer ou d'autres lieux, il jouit de la plus haute considération. La maladie la plus commune est la *richteh* (ver de guinée) : peu de personnes en sont exemptes ; c'est comme les rhumes en hiver dans l'Hindoustân. Les Boukhars sont fort habiles dans le traitement de ce mal ; ils tirent le ver par le moyen d'une incision ; par exemple, si la tête du richteh est près du poignet, et sa queue près du coude, ils promènent le doigt d'un point à l'autre, pour s'assurer de la direction de l'animal, puis ils font dans la peau, avec une lancette, une ouverture large de trois à quatre doigts, un peu au-dessous de la tête du ver ; ils la tirent en arrière jusqu'à l'endroit où l'incision a commencé ; ils en font ensuite une



autre semblable, et continuent ainsi graduellement jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'origine du ver, et l'enlèvent entièrement. Les autres maladies sont les fièvres, la lèpre et les affections des intestins. Quelquefois, lorsque les médecins se sont engagés à guérir le malade, si celui-ci meurt, les héritiers demandent le prix du sang. Dans ce cas, le roi a déclaré que, si le médecin connaît sa profession, il ne sera pas réputé coupable; mais que, s'il est reconnu ignorant, il sera condamné à payer la rançon ordinaire. Ces sortes de cas sont trop fréquens pour qu'on s'en occupe; mais un médecin mène une vie peu agréable à Boukhara.

Voici les gouvernemens contigus à Boukhara, et qui en dépendent.

Samarkand à six stations à l'est, gouverné par Daniel bi, khoch beghi des esclaves du roi; limitrophe de Chehr Sabz.

Karâkoul à deux stations à l'O., gouverné par Kebil bi, frère du H'akim bi. Au N. et à l'O. de Karâkoul, il y a un désert.

Au S., le Djihoun borne Boukhara; des tribus turcomanes, commandées par Niaz beg, sont postées sur ses bords.

Au N., le pays est habité dans une étendue de deux marches, et se termine au N. et au N.-O. par un désert. Le hakim est Tora Khodjeh, neveu du roi.

Au S.-E., le pays, à une distance de huit marches, le long de la rive droite du Djihoun, s'étend jusqu'aux confins de Balkh et de Hissar; il obéit à Mir H'akim Koul, cousin du roi.

Au N.-O. sont les territoires de Khaïrabad et de Namitan, qui aboutissent à un désert.

A douze stations au S.-O., sont les villes de Merou et de Châh Djehân ; le territoire de Meched borne celui de Boukhara : on y entretient un corps de troupes, que l'on relève de tems en tems.

A neuf marches au N.-E., on rencontre les frontières d'Ourtappeh.

On compte environ trois cents officiers du gouvernement qualifiés d'émirs et de khans. Le nom de *bi* s'emploie ordinairement avec celui de *mir* : quand il est seul, il implique un grade supérieur ; le visir, par exemple, se nomme H'akim bi : le père du roi portait aussi ce même titre. Les forces militaires de Boukhara se montent en effet à 80,000 cavaliers ; mais il y en a plus de 100,000 de toutes les sortes qui reçoivent une paie régulière.

Les revenus publics de Boukhara dérivent de trois sources : l'impôt territorial, les douanes, l'impôt sur les infidèles. Le premier est levé d'après le taux fixé par Timour ; le second est d'un sur quarante pris sur la valeur des marchandises ; mais il n'est levé qu'une fois l'an. Le marchand qui a payé ce droit pour ses marchandises, peut les transporter partout où il veut sans qu'on lui demande rien de plus. Un impôt de cette nature se lève aussi une fois l'an sur toutes les personnes possédant des troupeaux.

Le *djezia* se perçoit sur toutes les personnes qui ne professent pas l'islamisme, tels que les Juifs et les Hindous ; il varie d'un à quatre tanga par tête. Les

Hindous viennent de Chikarpour et de Kaboul, et ne restent à Boukhara que six mois ou un an, quelquefois deux ans : ils n'y sont pas établis à demeure. Les Juifs occupent à peu près 1,000 maisons dans la ville, près de la porte de l'Arsenal; ils s'occupent de la manufacture des soies et de la teinture, ou bien ils sont bouchers et marchands. Cet impôt appartient personnellement au roi ; les autres sont appliqués aux dépenses publiques.

Mir Haïder est âgé d'environ trente-deux ans; il est grand et bien fait ; il a naturellement le teint beau, mais la ferveur qu'il apporte à ses exercices religieux, et le jeûne qu'il observe tous les trois jours pendant toute l'année, enfin son assiduité à rendre la justice, font qu'il est pâle et blême. Il a la barbe coupée en rond, et sur la tête un bonnet ouzbeki, entouré d'un turban semblable à ceux des Arabes. Il est vêtu d'une sorte de tunique, sur laquelle il passe un djama et un kemerband avec un poignard. Par dessus le tout, il s'enveloppe d'une robe de couleur brune : ses jambes sont couvertes de bottines de l'espèce appelée masahi, mais elles sont sans talons.

Il se lève au milieu de la nuit et récite la prière appropriée au tems, puis continue ses occupations morales et religieuses jusqu'au point du jour ; après la prière de ce moment, il fait la lecture à une cinquantaine d'étudians, sur les traditions du prophète et l'interprétation du Koran. Ensuite il prend sa place à la cour, s'agenouille sur un coussin de velours, et reçoit, dans la forme usitée, le *salam alikum*, ou le

salut de ses courtisans ; il est rendu par une personne chargée de cette fonction, qui répond *salam alikum* de la part du roi. Dans cette audience, de saints personnages et des docteurs de la loi sont assis à la droite du roi ; les khans sont à sa gauche : tous sont à genoux. Le H'akim bi reste debout vis-à-vis du roi ; les personnes attachées au roi se tiennent aussi à sa gauche. Tous les gens de loi et les khans, lorsqu'ils viennent à la cour, sont vêtus exactement de la même manière. Ceux qui sont nouvellement arrivés prennent le costume ouzbeki pour leur présentation : un massier les reçoit à la porte de la salle d'audience, et les conduit vers le roi ; ils s'arrêtent à une certaine distance, et s'écrient : *salam alikum ;* ils font encore quelques pas ; alors deux serviteurs du roi, les prenant par les bras, les mènent ainsi près du trône. Le roi tend la main ; la personne présentée la baise : si le roi lui dit de s'asseoir, les officiers la conduisent à la place convenable à son rang. En s'asseyant, elle adresse un compliment au roi, et lui expose ce qu'elle peut avoir le désir de lui représenter. Les ambassadeurs sont entretenus aux dépens du roi.

Le lever fini, et les personnes qui y ont assisté congédiées, les *tchobdar* annoncent à tous les individus qui chaque matin sont rassemblés près des portes, que s'ils ont quelques représentations à faire, ils peuvent s'avancer. On les fait entrer et asseoir en présence du roi, qui lit leurs requêtes et prononce sa décision sur leur affaire, d'après les autorités légales ; plusieurs exemplaires des lois sont placés devant lui. A midi,

des hommes doctes sont admis à discuter devant le roi ; souvent ce prince prend part à la conférence. Alors il remplit les fonctions de *pech iman* pour la prière du midi ; ensuite, l'examen des plaintes est repris, et continue jusqu'à la prière de l'après-midi. Depuis ce moment, les occupations habituelles se poursuivent jusqu'au soir. Les prières du soir sont récitées, et quelques instans après, le repas a lieu, après quoi les prières de la nuit sont répétées, et le roi se couche et dort pendant une veille et demie, ou quatre heures et demie. Si une cause exige un long examen, elle est renvoyée au kazi, qui doit décider conformément à la loi, par crainte de l'émir, par la connaissance familière que le peuple en a, et par la facilité d'obtenir audience du roi. Ce prince lit lui-même toutes les prières pour les morts.

Le roi a quatre femmes, indépendamment de ses esclaves, et un fils âgé de seize ans, nommé *Tora châh;* il a deux frères, *Nassir eddin khan Mir Zaela,* qui est à présent à Meched, où il reçoit une pension de trois tomans par mois du prince persan Moh'ammed Mirza, qui est fils de Fetteh A'li, et gouverneur de Meched. L'autre frère est Mohammed Hossein khan, qui demeure à Chehr Sabz avec Niaz Ali bi ; mais il reçoit un traitement de Mir Haïder. Chehr Sabz est une ville indépendante de Boukhara, dont elle est éloignée de six stations au N.-E. ; elle est à deux stations au S. 1/4 E. de Samarkand, au milieu des montagnes.

Le commandant de la garde parcourt, durant la

nuit, chaque quartier de la ville ; avant de se mettre en marche, il fait battre le tambour afin que chacun rentre chez soi. Quiconque est ensuite rencontré dans les rues, reste détenu jusqu'au matin, puis examiné soigneusement et traité suivant le résultat de l'interrogatoire.

Au mois de novembre, les marchands ouzbek et boulghar, venant du territoire russe, arrivent à Boukhara ; les marchandises qu'ils apportent consistent en cuivre, laiton, fer, acier, argent, mercure, corail, cochenille, sucre candi, papier blanc, drap, flanelle, peaux de phoques, vases en fer et en laque.

En janvier, ces marchands retournent en Russie ; ce qu'ils emportent consiste en toile et fil de coton, grosses mousselines, châles, peaux de mouton de Karâkoul.

La Russie est à deux mois de route au N.-O. de Boukhara ; la route traverse le Sih'ou, qui en hiver est gelé ; les caravanes le passent sur la glace : au-delà, le pays est désert. Les tribus kazzaques qui l'occupent vivent entièrement du produit de leurs troupeaux.

Les marchands de Kaboul achètent à Boukhara des chevaux, des tapis de cheval, du cuivre, des *djama* de diverses sortes, et du brocart, de l'argent, des turquoises, du corail, de la soie, du thé, de la porcelaine, des mouchoirs de soie, etc.

Boukhara reçoit de Kaboul et du Pendjâb des châles, des turbans, des mouchoirs, des mousselines,

du sucre brut et rafiné, de la tumeric, du poivre, des livres de loi.

Le taux du change avec Boukhara n'est pas fixé : on se procure des Hindous de Chikarpour, à 20 ou 25 pour cent d'escompte, les lettres de change sur leurs agens à Boukhara. Si l'on porte de l'argent monnayé, on perd considérablement, parce qu'il n'y a pas de cours. On perd moins en achetant des lingots à Kaboul pour les porter à Boukhara ; mais on n'en tire pas de bénéfice, parce que l'or et l'argent sont à bon marché dans ce dernier lieu, et que les marchands hindous en achètent beaucoup pour les expédier par des chameaux dans le Pendjâb. Voilà pourquoi les lingots et l'argent monnayé sont rarement exportés de Kaboul, et pourquoi les remises ne se font qu'en marchandises.

Voici le prix des denrées à Boukhara :

Froment............	(le mand)........	15 tanga.
Farine...............	(*idem.*)	18 *idem.*
Orge................	(*idem.*)	14 *idem.*
Djouar..............	(*idem.*)	12 *idem.*
Riz de bonne qualité...	(*idem.*)	3 tila.
Viande..............	(le tcharek)	1 tanga.
Queues de mouton.....	(*idem*)	1 *idem.*
Ghi (beurre fondu)....	(*idem.*)	4 *idem.*
Bois à brûler.).......	(charge d'un âne) ...	1 *idem.*

Nourriture d'un cheval, pendant vingt-quatre heures, un demi-tanga.

Le cuivre et les autres métaux sont pesés avec des poids en pierre : un *man* est égal à 27,892 mitskal

d'or, équivalent à 19,957 roupies, ou 8 mând 17 sîrs, poids de Delhi.

Le mand de Boukhara contient 16 poids de 2 demi-sîrs.

2 sîrs...............	=	4 tcharek.
1 demi-sîr..........	=	2 tcharek.
1 tcharek............	=	2 nimtcheh.
1 nimtcheh..........	=	2 nim nimtcheh.
1 nim nimtcheh......	=	10 mitskal.

Hakim Emir, ou Mir Haïder, a pris le titre d'émir el moumenin; son père Châh Mourad bi avait celui de Wali niami: il est Ouzbek, de la tribu de Mounkid. Khodayar Atalik, son grand-père, était un guerrier célèbre qui parvint le premier au rang d'Atalik, mot qui signifie un vice-roi ou représentant du prince.

A la mort de Nadir châh, Rahim khan, petit-fils de Khodayar, et cousin de Mir Haïder, se hâta de gagner Boukhara, et expédia à Aboul Faiz khan, gouverneur de la citadelle, un faux ordre d'abandonner cette forteresse; cet officier obéit à cet ordre supposé: Rahim khan s'empara de la place, et fit emprisonner le gouverneur. Plusieurs chefs voisins se préparaient à prendre le parti d'Aboul Faiz, mais l'usurpateur le fit assassiner, et éleva sur le mesned, avec le titre de khan, le fils de ce gouverneur, Abdoul Momin, enfant de sept ans, tout en ne prétendant être qu'atalik; enfin, il épousa la fille d'Aboul Faiz khan.

Au bout de six ans et demi, Abdoul Momin étant parvenu à l'adolescence, plusieurs de ses adhérens résolurent de faire mourir Rahim khan. Dans un

qua et prit Meched ; il épousa la fille du gouverneur, qui était un sayid, et en eut Riza Mohammed khan : c'est de là que la famille a pris le titre de sayid. Iman kouli khan régna quarante ans. Abdoul aziz khan, fils de Riza Mohammed, régna seize ans ; il abdiqua en faveur de son frère Sulthan kouli khan, et partit pour aller en pélerinage à la Mecque ; mais il mourut en route. Sulthan kouli khan eut trois fils, parmi lesquels Abdoullah khan lui succéda ; il régna quatorze ans. C'était un prince actif ennemi du repos ; ayant déplu à ses ouzbek, ceux-ci le tuèrent dans l'eidgah de Boukhara. Il eut pour successeur son fils Aboul Faiz khan Mohkim khan. Un autre fils de Sulthan kouli khan fut fait roi de Balkh du vivant de son père ; il fut attaqué et tué par Mah'moud khan, fils de Beg Mourad Ouzbek de Kattaghan, qui s'empara de Balkh. Abdoullah khan vengea la mort de son oncle, chassa l'usurpateur et le tua.

RELATION

DES TROUBLES DE LA DZOUNGARIE

ET

DE LA PETITE BOUKHARIE;

TRADUITE DU CHINOIS.

Révolte et défaite des Dzoûngar en 1754.

Les *Dzoûngar* sont une branche de la nation des *Œlet* (1). Ils ne cultivent pas la terre; ils élèvent du bétail; la viande est leur nourriture, le lait de vache et de jument leur boisson. Chaque famille a un nom particulier; tous ceux qui portent le même nom de famille ne peuvent contracter mariage entr'eux. Les femmes ne se cachent pas aux regards des hommes comme en Boukharie. Le chef des Dzoûngar porte le titre de khan; après cette dignité, viennent celles de taidzi, et des dzaissang. Les Dzoûngars sont mé-

---

(1) Œlet, ou Kalmuk, est le nom d'une tribu mongole; elle occupe le pays qui s'étend depuis *Barkoul*, à l'est, jusqu'à la frontière des Kirghiz-Kaissak à l'ouest. *Dzoûngar* est le nom d'une partie de cette tribu qui habitait les rives de l'Ili; ses khans règnaient sur tous les Kalmuks de l'intérieur de l'Asie, ce qui a fait donner le nom de Dzoûngarie au pays occupé par ce peuple. Les Œlet se composent de quatre hordes, appelées *Durban Oirad*, ou les *Quatre Alliés*.

chans, grossiers, effrontés et inconsidérés. Ils regardent le brigandage comme une preuve de bravoure: jamais ils ne l'exerceront contre les membres de leurs famille ou tribu : telles sont leurs mœurs en général. Ils ont une grande vénération pour les lamas, et respectent les paroles de ces prêtres comme des lois; d'aussi loin qu'ils aperçoivent un lama, ils ôtent leurs bonnets, inclinent la tête, et s'estiment très-heureux si le lama les bénit en posant ses mains sur leurs têtes. Ils comptent le tems d'après un calendrier perpétuel, sans division et sans intervalle. Ils abandonnent leurs morts, en changeant d'habitation, ou bien ils transportent les cadavres dans les montagnes, pour servir de nourriture aux bêtes sauvages; ils croient par là purifier le défunt de ses péchés, et accélérer sa régénération. L'air et le contenu mélancolique de leurs chants font souvent couler les larmes des auditeurs, assis en rond, pendant une nuit paisible; la mélodie en est simple et naturelle. Ils habitaient les pays d'Ili, d'Ouroumtsi, de Kour kara oussou, de Manas, et de Baïantai. Leur territoire est assez grand, et abonde en pâturages; les rivières y sont poissonneuses.

Les Dzoûngar supportent bien la fatigue, et sont belliqueux et bons cavaliers; ils se servent habilement de fusils. La petite Boukharie et les Khazak (Kirghiz) leur étaient soumis. Ils pouvaient mettre sur pied plus d'un million de guerriers. Leurs montagnes et leurs vallées étaient couvertes de chameaux, de chevaux et de bœufs. Pleins de confiance dans leurs forces, ils firent des invasions en Russie,

dans l'Inde, en Kachemire, dans le Tubet, en Perse, et même en Chine, sous les règnes de Khang hi et de Young tching; leur guerre avec la Chine dura pendant plusieurs années. Malgré les pertes considérables essuyées par les Dzoûngar, on ne parvint pas à les anéantir. Après la mort du khan Tsévang Arabdan, Galdan-tséring, son fils aîné, lui succéda. Celui-ci avait trois fils et une fille; l'aîné des fils s'appelait *Lama-dordji*, le second *Tsévang-dorji-Nam djal*, le troisième *Tsévang-dji*, et la fille *Oulan-baïar*. La mère du second fils était de haute naissance, mais celle de *Lama-dordji* était une esclave. Après la mort de Galdan-tséring, les grands élurent pour khan son second fils, qui fit assassiner son frère cadet. *Lama-dordji*, pour éviter un sort pareil, tua son frère, et s'empara du trône. Oulan-baïar et son mari ayant conspiré, furent trahis et tués. *Davatsi* et *Amoursana* habitaient à cette époque à Yara; ils avaient chacun plusieurs milliers de tentes sous leurs ordres. Davatsi, quoique issu d'une famille distinguée, était dénué de talent; Amoursana, né dans un état inférieur, était rusé et entreprenant. Ces princes se révoltèrent, et refusèrent d'obéir aux ordres de Lama-dordji. Le nouveau khan, irrité, envoya contre eux des troupes. Davatsi et Amoursana, battus, furent obligés de chercher un asile chez des Khazak, où ils se tinrent cachés pendant quelque tems. *Lama dordji*, dans un conseil tenu avec ses lamas et taïdzi, leur représenta que ce serait s'exposer à de grands troubles, que de laisser tranquilles ses deux ennemis, et donna l'ordre

de faire marcher 60,000 hommes dans l'occident pour les poursuivre, à travers toutes les oulousses des Khazak, et de s'en saisir à tout prix. Davatzi était abattu; mais Amoursana ayant appris la nouvelle de la marche de ses ennemis, choisit 1,500 hommes de ses meilleurs soldats, et ayant fait des provisions de viandes sèches, il traversa pendant la nuit les montagnes, en se cachant pendant le jour, jusqu'à ce qu'il eût atteint Ili; là il réussit à tuer Lama-dordji au milieu de son camp. Amoursana, étant de basse extraction, fut obligé de céder le trône à Davatzi.

Tsévang Arabdan, père de Galdan-tséring, jaloux de l'état florissant du Tubet antérieur et ultérieur, avait conçu le plan de subjuguer ces contrées; il excita donc Ladzan-khan du Tubet de se soustraire à la domination chinoise, et de reconnaître la sienne. Il accorda sa fille en mariage au fils de Ladzan khan, et, après l'avoir établi à Ili, il exigea la soumission des deux Tubet. Ladzan communiqua les desseins du prince kalmuk au Dalaï Lama, qui refusa d'y donner son consentement. Mais Tsévang Arabdan, s'étant fait proclamer khan, marcha contre le Tubet antérieur. Il traversa Chayar, ville de la Petite Boukharie, dont le gouverneur s'offrit de lui servir de guide. Cependant il perdit un grand nombre d'hommes et de bestiaux dans les mauvais chemins à travers les steppes et les marais qui entourent le lac *Lob*, ce qui excita sa colère à un tel point qu'il égorgea son gendre, le fils de Ladzan khan; sa fille était enceinte; il fit le vœu, si elle accouchait d'un

fils, de le tuer, et si c'était une fille, de la laisser vivre. Elle mit au monde une fille, qui devint la mère d'Amoursana.

Davatsi, parvenu à la dignité de khan, ne put mettre l'union parmi ses sujets; tous les ans des troubles éclataient. Pour les apaiser, il avait constamment recours à Amoursana, qui résidait à Yara. Amoursana se permit souvent de railler Davatzi et de lui faire des reproches. Ces moqueries finirent par faire naître des mésintelligences entr'eux. Davatzi s'étant assuré de l'amour de son peuple, déclara la guerre à Amoursana. Celui-ci, considérant l'impossibilité de tenir tête à Davatsi, vu le petit nombre de ses troupes, se soumit à l'empire dans la 19e année de Khian-loung (1754). L'empereur le fit prince de la première classe, et donna l'ordre à Pan ti, ancien gouverneur-général de Kouang toung, de quitter avec son armée le fort de Kia yu kouan (1), et nomma Amoursana son adjoint et son guide. L'armée se rendit à Ili par Bar kol et Ouroumtsi. Le nombre des troupes chinoises effraya tellement les lama et les taidzi des Dzoûngar, qu'à la première nouvelle de son approche, ils reconnurent la souveraineté de l'empereur. Davatsi voyant la défection des siens, sentit bien qu'il ne serait pas capable de résister à de si grandes forces; espérant que Khadich, gouverneur de la ville boukhare d'Ouchi, qui lui devait sa place, serait reconnaissant,

(1) A l'ouest de Su tcheou, dans la province de Kan su, et au bout le plus occidental de la grande muraille.

il alla le rejoindre avec son fils, Lobdzang et tous ses parens, au nombre de plus de cent cavaliers. Après avoir traversé la chaîne de glaciers qui fait la limite septentrionale de la Petite Boukharie, il établit son camp à 40 li d'Ouchi. Khadich sortit à sa rencontre avec du vin et des provisions. Les amis de Davatsi croyaient peu à la sincérité de Khadich; mais Davatsi qui l'avait élevé à la dignité de prince, et créé ses quatre fils princes de la classe inférieure, ne douta nullement de ses intentions bienveillantes. Dans cette entrevue, le souverain de Dzoungar s'enivra, et Khadich, profitant de cette circonstance, fit lier son bienfaiteur et toutes les personnes qui se trouvaient prises de vin, les fit transporter dans la ville, et les livra ensuite à l'armée chinoise: cette action lui valut le titre de prince du premier rang.

Après cet événement, s'effectua avec facilité la soumission de tous les pays possédés par les Dzoûngar.

Révolte et défaite d'Amoursana, en 1755 (1).

Amoursana était d'un caractère rusé et inconstant; il fit la guerre contre la Chine pour conquérir Ili, dans le but de se faire khan de la Dzoûngarie. Tout lui parut favorable, et il fut difficile de pénétrer ses intentions; mais la politique chinoise avait d'autres

(1) Amoursana fut le dernier khan kalmuk, mais, comme rebelle, les Chinois ne le comptent pas au nombre des souverains légitimes. Son épouse fut conduite à Péking, où elle donna naissance en prison à un fils, auquel les geôliers donnèrent pourtant le titre de prince. Il mourut à l'âge de quarante ans.

desseins, et Amoursana, voyant que les affaires n'allaient pas selon ses désirs, conçut l'idée de se révolter. Il réussit à persuader aux hordes des Œlet de se soustraire à la domination chinoise. A cette époque, l'armée impériale fut rappelée; il ne resta à *Pirtsin* que le général en chef et ses conseillers, pour régler les affaires. Ils n'avaient qu'un détachement de 500 soldats. Ce général et tous les siens, attaqués à l'improviste, furent massacrés par Amoursana. Une armée nombreuse fut envoyée de nouveau contre celui-ci. Amoursana, abandonné de tous ses alliés, s'enfuit en Russie, et y termina ses jours; les vainqueurs le poursuivirent jusqu'à la frontière de cet empire. Plus tard les Dzoûngar se révoltèrent encore. L'empereur, irrité, fit marcher contr'eux trois armées qui tuèrent plus d'un million d'ames, sans distinction de sexe ni d'âge. Une partie des habitans se réfugia dans la vallée de *Makhatsin*, située au milieu des montagnes; mais les Chinois, après les avoir cernés, les tuèrent tous. Ceux de cette nation qui n'avaient pas pris part à la révolte furent épargnés. Depuis ce tems, les Dzoûngar sont réunis à l'empire chinois. L'administration de leur pays est confiée à un général en chef; des corps d'armée sont répartis sur différens points.

Rebellion de Djagan khodja et de Khan khodja, 1757-1758.

Khodja Mahmoud était issu de la famille des princes boukhars. La petite Boukharie dépendait entièrement des Dzoûngar, et leur payait tribut. Khodja

Mahmoud était un prince distingué et aimé de ses sujets ; le khan des Dzoûngar lui confia l'administration de toutes les villes du pays entouré par les monts Thsoung ling et Thian chan. Depuis ce tems, Khodja Mahmoud fit sa résidence à Yarkand et gouverna la Boukharie. Doué de finesse et du talent de se faire aimer, il gagna l'affection de tous les habitans des villes du pays ; alors il conçut le plan de s'en rendre maître. Le khan Dzoûngar, qui avait pénétré dans ses desseins, l'ayant fait venir à Ili, le fit mettre en prison ; et après l'y avoir retenu plusieurs années, il lui accorda la liberté en fixant son séjour à Ili, où on le tint sous la surveillance. Khodja Mahmoud eut, dans ce pays, deux fils, *Boulatoun*, ou Djagan khodja, et *Khodzidjan*, ou Khan khodja, appelés ordinairement par les Boukhars le Khodja aîné et le Khodja cadet ; ils s'y trouvaient encore à l'époque de sa mort.

Ili fut conquis, en 1755, par les troupes chinoises, et Panti, général en chef, renvoya ces deux princes en Boukharie.

Quand les deux khodja revinrent dans leurs foyers, les partisans de leur père, ainsi que leurs parens, les joignirent et tinrent conseil sur les mesures à prendre pour l'avenir. Djagan kodja désira unir toutes ces villes et attendre les ordres de l'empereur, mais Khan khodja s'y opposa, en disant : « Frère, nous avons été plusieurs années en prison chez les Dzoûngar, et nous ne faisons que d'en sortir ; si nous attendons les ordres de l'empereur, l'un de nous sera sans doute appelé à Péking pour servir d'o-

tage ; ne sera-ce pas un nouvel emprisonnement ? Nous ferions beaucoup mieux d'intercepter toutes les routes et de recourir aux armes ; les armées chinoises ne pourront pénétrer jusqu'à nous, ou elles n'y parviendront qu'extrêmement fatiguées ; les vivres leur manqueront et nous les disperserons aisément à la première attaque. Les Dzoûngar sont soumis, nous n'avons point de voisins puissans ; il ne serait pas sage de laisser échapper une occasion aussi favorable. »
Tous furent d'accord. Les gouverneurs des villes et les h'akim beg publièrent, dans les villes et les villages, des proclamations, afin de faire préparer des chevaux et des armes et d'attendre les ordres des deux khodja. Presque tous les Boukhars, au nombre de plusieurs centaines de mille de familles, se levèrent en masse. Cependant le retour des deux kodja avait contrarié les vues de plusieurs gens puissans qui vivaient en mésintelligence avec la famille de ces princes. C'étaient le h'akim bek de Koutché, Odoui et son fils Othman ; le h'akim bek de Bai, Kadamet et son fils Abdourraman, etc. Chadi-berdi d'Aksou et son frère cadet Ak bek furent saisis de terreur et se crurent perdus par le pouvoir des Khodja ; ils s'enfuirent à Ili, et se mirent sous la protection de l'armée chinoise.

Cette circonstance décida Djagan-khodja et son frère à jeter le masque ; ils se révoltèrent. Un grand nombre de villes se rangèrent de leur côté. Tout cela fut effectué par Khan khodja, qui était le plus rusé. Comme la ville de Koutché était la clé de toute la partie habitée de la petite Boukharie, il y nomma h'akim bek, l'un de

ses plus fidèles officiers, nommé Abdoul kérim, et en augmenta la garnison de mille soldats d'élite. Tchao hoei était, à cette époque, commandant en chef d'Ili. Le bruit de la révolte parvint jusqu'à lui, mais il n'en avait pas encore de nouvelles officielles. Il détacha le général Imintou avec un corps composé de 100 Mandchoux, de 100 Boukhars sous Odoui et Kadamet, et de 2000 OElets. Ce corps, après avoir passé le mont Moltoûs, marcha directement sur Koutché, sous le prétexte de chercher des vivres et des fourrages, mais réellement pour reconnaître le terrain. Près de la ville ils rencontrèrent trois Boukhars tués, c'étaient des parens d'Odoui. Celui-ci, accablé de douleur, alla trouver sur-le-champ le général et lui dit : « Les trois hommes tués sont mes parens ; cela prouve clairement que la ville de Koutché s'est déclarée en faveur de Khan khodja. Nous n'avons que 100 Mandchoux et des OElets, sur lesquels on ne peut guère compter, parce que ce sont des troupes nouvelles ; nous sommes incapables de nous opposer à l'ennemi, le meilleur parti est de nous en retourner aussi vite que nous pourrons auprès du général en chef et d'agir ensuite avec prudence. Par là nous évitons tout accident fâcheux. » Imintou, bien loin d'accéder à cette proposition, marcha sur Koutché. Abdoul kérim l'invita à entrer dans la ville. Odoui et Kadamet s'y opposèrent de toutes leurs forces ; mais le général s'étant obstiné, les deux Boukhars retournèrent à Ili. Les OElets, connaissant la perfidie des Boukhars, ne voulurent jamais consentir à accep-

ter l'invitation. A peine le général et ses 100 Mandchoux eurent-ils passé la porte de la ville, qu'ils furent massacrés.

A cette nouvelle, l'Empereur donna l'ordre à l'inspecteur Yarkhachan de marcher, avec 10,000 hommes, de troupes mandchoues et chinoises, par Tourfan et de s'emparer de Koutché. La ville résista pendant un mois entier. Aussitôt que Djagan khodja et son frère en furent instruits, ils se mirent à la tête de 10,000 soldats d'élite, parmi lesquels se trouvaient 8,000 mousquetaires de ceux qu'on appelle *Dzanbala.* Après avoir traversé le désert d'Aksou, par le plus court chemin, ils livrèrent bataille aux Chinois, au sud de Koutché. L'affaire dura toute la journée. Les Boukhars, complètement battus, laissèrent 6,000 hommes sur le champ de bataille; le reste se retira dans la ville pour n'en plus sortir.

Koutché est appuyée à une chaîne de montagnes; ses remparts, très-solidement construits en branchages et en sable, sont à l'épreuve du canon. Les soldats du drapeau vert, ou les troupes chinoises exprimaient le désir de creuser des mines; l'inspecteur y consentit et les mines, commencées à une li de la ville, étaient déjà avancées jusqu'au dessous des remparts. Malgré l'empressement des assiégeans à terminer leurs travaux, ils ne purent échapper à la vigilance des Boukhars; ceux-ci ne tardèrent pas à détruire les mines qu'ils venaient de découvrir, et à les inonder de manière que 10 officiers et 600 soldats y furent noyés.

Le siége traîna ainsi assez long-tems sans résultat

décisif, lorsque Odoui fit la proposition suivante à l'inspecteur : « Le siége, dit-il, nous a coûté déjà beaucoup de tems. Il est probable que la ville ne résistera pas long-tems encore, et que Khan-khodja l'abandonnera pour se retirer à Yarkand. Il n'y peut aller que par deux routes ; l'une passe à l'ouest des montagnes et de la ville, par le pays de la tribu de *Weigan*, où la rivière est guéable pour les hommes et les bestiaux ; après l'avoir passée, il gagnera Aksou par le chemin le plus court. La seconde route est par le désert *Khechelgobi.* S'il prend la grande route d'Aksou, il faut qu'il traverse les montagnes du nord. En plaçant mille hommes dans le pays des Weigan, et dans le défilé des montagnes, il est douteux que Djagan-khodja et son frère puissent nous échapper. » L'inspecteur n'écouta pas cet avis et fit pousser le siége avec plus de vigueur.

Un soir, un soldat Solon crut entendre dans la ville les mugissemens que font entendre les chameaux lorsqu'on les charge pour un long voyage, et, présumant que Khan-khodja pourrait bien s'enfuir pendant la nuit, il alla secrètement chez l'inspecteur pour lui communiquer ses soupçons. Mais celui-ci, qui était en train de boire et de jouer aux échecs, ne voulut pas se déranger et ne daigna pas même donner l'ordre aux sentinelles de se tenir sur leur garde. Khan-khodja et son frère, accompagnés de Boukhars de Yarkand, profitèrent de la nuit pour sortir de la ville par la porte occidentale et pour traverser les défilés des montagnes septentrionales. Personne ne

le savait encore au camp chinois, lorsque Khan-khodja se trouvait déjà devant Aksou; mais cette ville refusa de lui ouvrir ses portes; il éprouva le même sort à Ouchi, et fut forcé de retourner à Yarkand, où il arriva extrêmement fatigué.

Le lendemain, les habitans de Koutché et leur chef *Aladzar*, ouvrirent les portes en proposant de se rendre. L'inspecteur entra dans la ville et fit massacrer 1,000 soldats boukhars; la charge de h'akim bek fut confiée à Othman, fils d'Odoui. Khan-khodja, à son arrivée à Koutché, indigné qu'Odoui fût venu combattre contre lui, fit égorger tous ceux de ses parens qui ne s'enfuirent pas. Quant à *Je'ïm*, épouse d'Odoui, il voulait la retenir auprès de lui comme sa concubine : comme elle rejeta cette proposition, il ordonna qu'on liât ses deux fils et sa fille, et les fit précipiter du haut des remparts aux pieds desquels ils trouvèrent la mort. Je'ïm, jetée en prison, y fut privée de nourriture pour que la faim domptât sa résistance. Elle trouva le moyen de se sauver en franchissant hardiment les murs du rempart, et parvint au territoire d'Aksou, où elle se tint cachée. Lorsque Koutché se rendit, Othman tua de sa propre main trente de ses ennemis personnels.

L'Empereur, en apprenant que Yarkhachan avait laissé échapper les coupables et fait massacrer les vaincus, entra dans une grande colère et le condamna à mort. En même tems il donna l'ordre à l'inspecteur *Tchao hoei* et à son adjoint *Fou té*, de pénétrer avec des troupes fraîches en Boukharie, par Ili. Cet ordre fut si promptement exécuté que l'armée, à

l'exception de l'infanterie, se trouva bientôt devant les portes d'Aksou. Plus de 2,000 hommes des meilleurs soldats mandchoux et solons, sous le commandement de l'inspecteur, furent envoyés en avant et l'ordre fut donné à Fou té de se réunir promptement à ces troupes. Aussitôt que le premier fut arrivé devant Yarkand, Khan-khodja sortit de la ville et se mit en ordre de bataille avec une armée de 10,000 hommes. Les Chinois étant inférieurs en nombre furent bientôt acculés au pied de la montagne par les Boukhars. Fou té, qui arriva plus tard, était menacé du même sort. Le président du collége national qui avait ordre de s'en emparer, partit avec 300 soldats, réunit à son détachement un troupeau de 700 chevaux qu'il rencontra en chemin. Arrivé à l'endroit où les Chinois étaient cernés, il eut recours à une ruse de guerre. Il ordonna à ses soldats de parcourir en tout sens, au grand galop, un endroit sablonneux, de manière à y occasioner une forte poussière; ensuite il détacha de la cavalerie pour s'approcher des retranchemens des ennemis, en annonçant l'arrivée prochaine d'une armée de 300,000 hommes. Les Boukhars, apercevant cette poussière, crurent à la vérité de ces paroles, et une grande confusion commença à se répandre parmi eux. Profitant de cette circonstance, Fou té réussit à se faire jour à travers l'ennemi. L'armée chinoise parvint peu à peu à se rallier et à rétablir l'ordre dans ses rangs. Elle marcha directement vers le côté méridional de la montagne, et l'inspecteur, qui par les décharges des armes à feu apprit l'approche des siens,

tomba, avec sa cavalerie, sur les Boukhars. Fou té les attaqua en même tems par derrière. Khan-khodja, battu, se jeta dans Yarkand. L'armée chinoise se retira également et prit ses cantonnemens dans Aksou.

L'Empereur ayant appris la mauvaise tournure que les affaires prenaient en Boukharie, se hâta d'y envoyer une nouvelle armée, composée de Mandchoux, de Chinois, de Tsakhars et de Solons; par des marches forcées, ces troupes se réunirent bientôt à l'armée d'Aksou. L'inspecteur, après avoir laissé cette ville sous la garde de Khôda-birdi, marcha avec Fou té et le Président sur Kachghar, dont il se rendit maître en peu de tems. Khan-khodja, apprenant que des renforts étaient arrivés aux Chinois, s'entoura de ses parens et de plusieurs milliers des siens, et sortit d'Yarkand pour se réfugier à Ilitsi ou Khotan. Les habitans de Yarkand rendirent la ville, dont Odoui fut nommé h'akim bek. L'armée se dirigea alors vers Ilitsi, où elle trouva Khan-khodja rangé en bataille devant la ville. Abdoul kérim, prince boukhar, et fameux guerrier, ayant été tué d'un coup de flèche par un soldat solon, le découragement s'empara de Khan-khodja, qui fut battu.

Les habitans de Khotan rendirent la ville. Djagan-khodja et son frère, se trouvant totalement affaiblis et sans place forte en Boukharie, prirent le parti de quitter le Khotan et d'aller à Badakchân, pour passer de là dans l'Inde, et se soustraire par là à une ruine inévitable. Mais Sulthan châh, khan de Badakh-

chân, qui craignait la vengeance de l'Empereur, s'opposa, à force ouverte, au passage de Khan-khodja, tua les deux frères dans le combat et envoya leurs têtes à l'armée chinoise; leurs partisans furent faits prisonniers. L'Inspecteur alors retourna victorieux à Yarkand, y établit des juges et des contributions, et après y avoir laissé une garnison, il s'empressa de faire en personne son rapport à l'Empereur, qui, pour le récompenser, lui accorda la dignité de *koung* (prince de la cinquième classe). Fou té fut revêtu de la dignité héréditaire de héou. Les autres reçurent, en dignités et titres, des récompenses proportionnées à leurs services. Le Boukhare Odoui devint *beilé* (prince de la troisième classe), et h'akim bek d'Ilitsi; Kadamet, général et h'akim bek d'Aksou; Othman, taidzi de la deuxième classe, et h'akim bek de Koutché; les autres Boukhars de distinction furent revêtus de dignités, ou récompensés par des plumes de paon et par des titres. Mais le khan de Badakchân et ses généraux se réjouirent encore plus de la munificence impériale. Le bi des Bourout et les chefs de dix-neuf de leurs hordes (aïman) qui, dans le commencement du soulèvement de Khan-khodja, avaient pris les armes contre lui, reçurent en récompense des dignités et des terrains en propriété.

Depuis cette époque, les villes boukhares sont entièrement réunies à l'empire chinois.

Révolte des habitans de la ville d'Ouchi, en 1765.

Abdulla, h'akim beg d'Ouchi, était natif de Khamil. Tous les gens attachés à son service étaient également de Khamil. Les sujets d'Isaak étaient les véritables serfs, tandis que, dans les autres districts de la Petite Boukharie, les paysans ont des droits civiques et peuvent porter leurs plaintes devant les autorités instituées. Abdulla ayant devant les yeux la conduite despotique du prince Isaak envers ses Boukhars, voulut l'imiter. Mais, plus sévère que lui, il voulut introduire parmi eux la punition du fouet, et le fit infliger indistinctement aux coupables comme aux innocens. La tyrannie d'Abdulla passa par la suite en proverbe. Enfin il eut recours à toute espèce de subterfuges pour se faire offrir des présens. Ses employés n'en devinrent que plus arrogans pour leurs subordonnés.

Les Boukhars d'Ouchi ne purent souffrir plus long-tems un pareil traitement. Le général Sou tchhing, gouverneur d'Ouchi, était un homme borné et dissolu. Son fils qui le surpassait encore en vices s'empara de force des femmes et des filles des habitans de la ville. Depuis long-tems les Boukhars désiraient se venger. Une affaire, en apparence peu importante, devint bientôt le motif de la rébellion. Un Boukhare reçut l'ordre de transporter des effets à un lieu voisin; ne sachant où les conduire, il demanda des explications au h'akim bek, qui, pour toute réponse, se mit en colère et lui fit donner plusieurs coups de fouet. Le Boukhare alla

aussitôt au bureau du délégué du conseil de guerre, pour lui montrer les marques des coups qu'il venait de recevoir; mais celui-ci lui fit donner trente autres coups de fouet, parce qu'il s'était adressé à lui plutôt qu'à ses chefs directs. Cette affaire excita le plus grand mécontentement parmi les Boukhars, déjà aigris contre le gouvernement. Ils complotèrent un soulèvement général; le nombre des conjurés n'était, dans l'origine, que de 300 hommes; cependant l'affaire fut trop divulguée. Un Boukhare, instruit du plan des mécontens, alla le révéler à Abdulla; celui-ci, qui assistait alors à une fête, traita la nouvelle de conte, et fit chasser le dénonciateur.

Dans la nuit même, la révolte éclata dans trois endroits différens. On commença par tuer Abdulla avec toute sa suite; puis Sou tchhing, son fils, ses domestiques et ses soldats. La garnison et les marchands chinois furent massacrés jusqu'au dernier. Le général Biantakha, gouverneur d'Aksou, qui était le plus voisin d'Ouchi, ayant appris cette fâcheuse nouvelle, s'empressa de marcher sur cette ville avec plusieurs centaines de Boukhars. Les habitans d'Ouchi venaient à sa rencontre; dès qu'il eut fait tirer quelques coups de canon sur eux, ils regagnèrent leurs remparts et fermèrent leurs portes. Le nombre des insurgés dans la ville n'était, primitivement, que de 400 environ; les autres n'avaient pas osé se déclarer; mais, après ce qui venait d'arriver, ils se soulevèrent tous, élurent pour h'akim beg un certain *Arabdullah*, ouvrirent les portes et se rangèrent hors de la ville en

ordre de bataille. Biantakha, entièrement défait, prit la fuite. Le général de Koutché, Obao, qui arrivait également avec des soldats boukhars, éprouva le même sort. Sur le bruit de ces nouvelles désastreuses, le général Nachitoung se rendit de Kaschkar à Ili. Minchoui, général en chef, et le général Youngkuei, avec 10,000 Mandchoux et Chinois semirent en marche à travers les glaciers du *Moussour dabahn*. Après s'être réunis près d'Ouchi, ils assiégèrent cette ville, et envoyèrent leurs rapports à la cour. Biantakha fut condamné à mort pour ses fautes et sa lenteur; Nachitoung subit le même sort pour d'autres raisons. Les plus rigoureuses mesures furent prescrites. Le siége fut poussé avec vigueur; mais les assiégés se défendirent vaillamment et en désespérés.

Au commencement de la révolte d'Ouchi, Je'im, épouse d'Odoui, h'akimbek de Yarkand, alla avec son fils Othman, à Koutché. Ayant reçu des nouvelles qui confirmaient la rébellion, elle se présenta chez le général de Koutché et lui dit: « Les Boukhars, en général, aiment à se mêler des affaires d'autrui. Une révolte vient d'éclater à Ouchi; Yarkand est une ville beaucoup plus peuplée; les officiers et les akhoun y sont en grande partie des mécontens. Quoiqu'il soit probable qu'il n'en résultera rien de fâcheux, je connais la faiblesse de caractère et l'indécision d'Odoui. Pour qu'il ne se laisse pas séduire par d'autres, je vous demande la permission de retourner à Yarkand et d'y maintenir l'ordre, de concert avec Odoui. » Le général y consentit.

En cinq jours, Je'ïm franchit une distance de plus de 3,000 li, et arriva à Yarkand. Les habitans étaient tous disposés à la révolte. Odoui, ne sachant que faire, laissait aller les choses, et se contentait de réfléchir tristement sur le parti qu'il avait à prendre. Les bek et les akhoun se rendirent aussitôt auprès de Je'ïm pour s'informer de l'état des affaires d'Ouchi. Je'ïm leur donna des réponses équivoques et les invita pour le lendemain à une grande fête pour les consulter sur cet objet. Tous y vinrent. Soudain Je'ïm, avec un visage irrité, parla ainsi à l'assemblée : « Vous êtes tous des scélérats ! l'Empereur vous comble de bienfaits ; vous jouissez d'une paix parfaite et d'une existence paisible, et vous êtes disposés à vous associer avec les rebelles d'Ouchi, qui marchent droit à leur perte ! Vous êtes étranger à la fidélité et à la vertu, vous cherchez la mort et vous vous empressez d'y arriver par le plus court chemin. Sachez que je puis encore vous faire mourir tous, et ne croyez pas que vous puissiez sortir aujourd'hui d'ici. » Ces paroles répandirent la plus grande consternation dans l'assemblée, qui ne s'attendait pas à une telle réception. Toutes les issues étaient gardées par des sentinelles. Personne ne savait que faire dans un moment aussi critique. A la fin tous se mirent à genoux, en déclarant qu'ils n'avaient point l'intention de se révolter, et la prièrent d'épargner leur vie. « Qui m'en répond ? s'écria-t-elle ; rendez toutes les armes qui se trouvent dans vos maisons, cela me prouvera la sincérité de votre aveu. Ils y consentirent. Alors Je'ïm les invita à

se mettre à table, puis elle leur expliqua les suites funestes d'une rebellion, et, après une courte réprimande, elle leur accorda la vie et le pardon. Tout le monde était touché jusqu'aux larmes. Je'ïm donna ensuite ses ordres pour que les femmes et les filles boukhares fussent appelées pour chanter et pour danser. Pendant le tems que les liqueurs faisaient le tour de la table, des Boukhars fidèles furent expédiés à la demeure de chacun des convives, pour s'emparer de leurs armes et pour les déposer chez le général. Les chevaux furent envoyés dans des pâturages situés dans les montagnes, et éloignés à plus de 100 li de la ville. Cette conduite sage et ferme étouffa l'esprit de révolte.

Des symptômes de rebellion se manifestèrent également à Aksou. Setibardi, h'akim bek de cette ville, était sur son retour d'un voyage à Péking. Arrivé à Su tchéou, il apprit les événemens survenus en Boukharie; aussitôt il monta à cheval, et, après avoir parcouru une distance de 6,000 li, il fut en sept jours à Aksou, dont les habitans n'osèrent plus remuer. Othman, aide de camp du général en chef et h'akim bek de Koutché, amena des troupes devant Ouchi. La vigilance d'Ichkhan beg Allahyar neutralisa les complots de quelques malveillans, qui tâchaient de troubler l'ordre dans la ville. Tous les officiers furent tenus de se rendre dans la journée dans les bureaux du général, d'où ils ne pouvaient retourner chez eux qu'à deux reprises. Les Boukhars sont d'un caractère très-méfiant, et peuvent facilement être éblouis. Si,

dans des tems de tranquillité, ils remarquent que les autorités se rassemblent, ils s'imaginent aussitôt qu'il s'agit de choses qui sont contraires à leurs intérêts ; ils sont, du reste, incapables de former des plans bien réfléchis.

Ouchi est adossée vers le sud à des montagnes, au nord elle est éloignée d'un demi li d'une grande rivière, et, de ce côté, une forêt épaisse empêcha de voir la ville et de faire brêche dans la muraille avec le canon. Le siége continua sans interruption depuis la quatrième jusqu'à la septième lune. Dans une nuit, les habitans de la ville abattirent la forêt et mirent par là les remparts et les fossés à découvert. L'armée chinoise, profitant de cette circonstance, s'approcha de la ville, et la serra de si près, qu'il ne resta pas un seul sentier pour sortir. La discorde s'éleva dans l'intérieur, Arabtoullah se donna la mort, et bientôt Ouchi fut prise d'assaut.

L'Empereur ordonna de tuer tous les habitans de cette ville, de transférer le séjour du général dans un autre endroit, et de peupler le pays d'Ouchi par d'autres Boukhars.

DESCRIPTION DU SI DZANG OU TUBET,

D'après la grande géographie impériale de la Chine et le Dictionnaire géographique de l'Asie centrale, publié à Peking, en 1775.

Le *Si dzang* est au-delà des provinces chinoises de Szü tchhuan et de Yun nan. De l'est à l'ouest il a 6,700 li, et du sud au nord 6,500. A l'est il confine avec le Szü tchhuan, au sud-est avec le Yun nan, à l'ouest au désert de sable, et au nord avec le pays du Khoukhou noor, ou Thsing hai (lac bleu). Son tribut arrive par le chemin de Si ning fou.

On donnait anciennement les noms de *Khiang* et de *Joung* aux tribus qui habitaient toute la vaste étendue de pays, située au sud-ouest de la Chine, et qu'on comprend actuellement sous la dénomination de Si-dzang. Les Khiang et les Joung y demeuraient pendant les règnes des dynasties Han, Wei et Tsin, jusqu'à ce que *Hou thi phou sou yé,* fondateur du royaume des *Thou po* (1) ou *Tubet,* se soumit les hordes des Khiang. Il faisait son séjour à l'est de la rivière *Sy tchi choui,* d'où il donnait des lois à toutes les régions habitées par eux. Sous les dynasties

(1) C'est *Thou po,* qu'on doit lire les deux caractères qui servent à exprimer en chinois ce nom, et non pas *Thou fan,* comme Deguignes père et autres l'ont fait.

chinoises de Tcheou et de Soui (c'est-à-dire, jusque vers l'an 620 de notre ère), les Thou po n'entretenaient aucune relation avec la Chine. Ce ne fut qu'en 634, sous le règne de l'empereur Thai tsoung des Thang, que leur roi, nommé *Loung tsan ché,* envoya des ambassadeurs à la Chine pour offrir le tribut en qualité de vassal de l'empire. En 641 le même empereur lui donna en mariage la princesse de sang, *Wen tchhing koung tchu*, et l'engagea à détruire les tribus khiang, nommées Thou ku hoen, Tsin tchhin, Yang thoung et Thang hiang; c'est ce qu'il exécuta, et se rendit maître d'un pays immense. La prospérité des Thou po dura environ trois cents ans, mais leur puissance s'affaiblit beaucoup sur la fin des Thang. Sous les Soung ils portaient toujours le même nom et vinrent régulièrement offrir leur tribut. Au commencement du règne de l'empereur mongol Mangou khan on établit dans le pays de Ho tcheou du Chensi, une direction chargée de gouverner les Thou po, qui fut appelée *Thou po siuan wei szü tou yuan chai fou,* et dans le Szu tchhuan, les *siuan fou szu*, ou inspections de Tiao ouen, de Yu thoung, de Li ya, de Tchhang ho, de Si ning et autres. Sous son successeur Khoubilai khan, le Tubet fut nommé *Ou szü dzang*, et divisé en principautés et en districts dépendans de villes du troisième ordre. Le même empereur donna au lama tubetain *Paspa,* le titre de *Ta pao fa wang,* ou grand roi de la loi précieuse. Ce titre hiérarchique dura pendant plusieurs générations. Ses disciples furent investis de dif-

férentes dignités, telles que de *szu khoung*, ou inspecteurs des temples, de *szu thou*, pour les affaires temporelles, et *koue koung*, pour les affaires militaires. On donna aux uns et aux autres des sceaux de pierre de yu, ou d'or, conformément à leurs rangs.

Sous la dynastie de Ming, l'empereur revêtit, en 1373, le *thsang pou*, ou roi, *Nie ti szu nan kaba* (ou *Che ti szu nan kaba*) de la dignité de *Tchhy ching Foe pao koue szu*, maître qui éclaire et élève le précieux royaume de Foe ou de Bouddha. Il lui accorda également un sceau en pierre de yu. On établit en même tems dans ce pays les *tchi hoei szu*, ou directions d'Ou szu dzang et de Tho kan, et des inspecteurs sous les titres de *siuan wei szu* et de *tchao thao szu*, des *wan hou fou* ou des gouvernemens de premier ordre de 10,000 familles, et des *thsian hou so*, ou des districts de 1,000 familles. *Nankos damba*, qui avait été koue koung sous les Mongols, fut confirmé dans cette dignité, de même que les khian thsang et autres de leurs officiers. Vers 1414, l'empereur de la Chine donna de nouveaux titres aux principaux prêtres tubetains: huit reçurent celui de *wang* ou de roi; 1° *Ta pao fa wang*, déjà expliqué; 2° *Ta ching fa wang*, grand roi de la sainte loi; 3° *Ta thsu fa wang*, grand roi de la loi de la miséricorde; 4° *Tchhan kiao wang*, roi qui manifeste la doctrine; 5° *Tchhan houa wang*, roi qui manifeste les changemens; 6° *Fou kiao wang*, roi qui soutient la doctrine; 7° *Tchan chen wang*, roi qui préconise le bien; 8° *Hou kiao wang*, roi gardien de la doctrine. L'empereur fit donner à chacun

de ces nouveaux rois, des patentes qui constataient leur dignité, et un sceau particulier pour être apposé à tout ce qui émanerait de leurs juridictions respectives. On fixa les époques auxquelles ils devaient envoyer leur tribut annuel. Dans les années *siuan té* (de 1426 à 1435), et celles nommées *tchhing houa* (de 1465 à 1487), on décora les lamas de nouvelles dignités. Plus tard, on établit parmi eux celles de *Dalaï lama* et de *Bantchan lama*, qui sont au-dessus de tous les *wang*, ou rois du Tubet. Dalaï lama signifie le lama qui voit clairement tout ce qui se passe, et Bantchan lama, veut dire le lama livré aux méditations.

En 1643, tous ces princes ecclésiastiques envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur des Mandchoux, pour le féliciter de ses progrès, et se déclarer vassaux de son empire. Sous son successeur, et en 1652, le Dalaï lama *Ngawang lobdzang ghiamdzo*, se rendit en personne à Peking, où il fut reçu avec les marques du plus grand honneur. L'empereur lui accorda une patente sur une plaque d'or, et un sceau de même métal; il lui conféra le titre de *Si thian ta chen thsu tsai Foe*, c'est-à-dire *le grand et excellent Bouddha du ciel oriental, existant par lui-même*, et l'installa *Phoutoung watsira dara Dalaï lama, qui, dans ce monde, préside à la loi de Chekia.* Depuis ce tems, les relations entre le Tubet et la Chine devinrent régulières, et on fixa les époques auxquelles les princes du premier pays devaient envoyer leurs ambassades et le tribut à la cour de Peking. On nomme à présent le pays du Dalaï lama, indistincte-

ment *Tubet* et *Tangout*; les chefs ecclésiastiques qui y règnent portent le titre de *Dalaï lama*, de *Bantchan lama* et de *Tai lama*; le roi du pays est nommé *Diba*, et les chefs des tribus mongoles établies dans le Tubet ont le titre de *khan*.

Voici la succession des Dalaï lama :

Le fondateur de la loi des bonnets jaunes, dans la province Oui, fut *Dzoungkhaba lobdzang djakba*. Il naquit à *Doung dzoung ka*, et résida, dans les premiers tems de la dynastie des Ming, à H'lassa. On le regarde comme une incarnation du dieu Mangdzouchiri. Il bâtit le temple de Galdan.

Ghendoun djoub ba, fils de son frère cadet, lui succéda. Il naquit à *Chaboutou*, dans le Oui. Il fut le fondateur du temple de *Djachi loumbo*. On le regarde comme le Dalaï lama de la *première génération*.

IIe génération. *Ghendoun ghiamdzo*, incarnation de l'ame du précédent. Il était originaire de la province de Dzang, et éleva le temple de *Kokourkhial*. Ne voulant plus s'occuper de la direction des affaires temporelles du royaume, il en chargea un *diba*, dignité qu'il créa le premier.

IIIe génération. *Sotnam ghiamdzo*, incarnation de l'ame de Ghendoun ghiamdzo. Il était né dans le Oui, et eut sa première résidence dans le couvent de Bréboun. Revenant, plus tard, d'un voyage qu'il avait fait chez les Mongols, il fut nommé Dalaï lama, et il est le premier qui ait porté ce titre. Les Mongols et les OElet, ont défiguré le nom de *Sotnam*; et prononcent *Sonom*. Ce mot signifie *bonheur* en tubetain.

IVe génération. *Yondam ghiamdzo,* incarnation de l'ame du précédent. Il était d'origine mongole de la tribu de *Karatsin.* Arrivé dans la province tubetaine de Oui, il y règna dans le couvent de Breboun.

V^e génération. *Ngawang lobdzang ghiamdzo.* Incarnation de l'ame de son prédécesseur. Il fut né dans la province de Oui, et résida dans le couvent de *Breboun* et dans le temple de *Boudala.* C'est lui qui reçut, en 1652, le titre de *Si thian ta chen thsu tsai Foe*, et un cachet d'or, comme il a été rapporté plus haut. Il y eut de grands troubles pendant son règne, *Dzangba khan,* chef des tribus nomades, résolut de détruire la religion de Bouddha. Le Diba eut recours à Gouchi khan, roi des OElet, qui arriva à son secours et détruisit Dzangba khan. Il céda les états de ce dernier à *Dayan khan,* fils aîné de ce prince, pour lui et ses successeurs avec le titre de khan. En 1693, l'empereur Khang hi nomma le diba *Roi de Tubet,* et lui fit remettre un sceau d'or, sur lequel était gravé ce titre. Ce traître ne tarda pas à donner des preuves de son ingratitude. Le Dalaï lama Ngawang lobdzang ghiamdzo ayant cessé de vivre, le diba n'en instruisit pas l'empereur, et n'en donna connaissance qu'à Galdan, prince des OElet. Pendant long-tems il tint secrète la mort du Dalaï lama, et finit par lui nommer un successeur à l'insu de Khang hi, et des lamas eux-mêmes. Le diba décida alors que l'ame du défunt pontife bouddhiste était entrée dans le corps de *Tsangyang ghiamdzo,* natif de *Menla ouke yoursoum;* et celui-ci résida comme Dalaï lama, dans les

couvens de Bréboun et de Sera. L'empereur appela alors le *Bantchan koutouktou*, à Peking, pour avoir de lui des renseignemens positifs sur le véritable état des choses dans le Tubet; mais le diba empêcha son départ. Ces troubles durèrent jusqu'en 1705, quand le Dalaï khan *Ladzang*, petit-fils de Gouchi khan mit à mort le diba. *Khang hi* le récompensa pour cette action, par un sceau et un diplome d'or, et le titre de *Fou khiao koung chun khan*, ou le khan respectueux et soumis, soutien de la religion. Il envoya aussi *He cheou*, président d'un des tribunaux de l'empire, et autres officiers, dans le Tubet, pour y rétablir la tranquillité. De concert avec Ladzang, ils proposèrent l'installation du Dalaï lama de la VIme génération, dans la personne de *Ngawang issi*. Il était natif de *Li thang*, dans le Tubet oriental, et porta, comme pontife, le nom de *Lobdzang galdzang ghiamdzo*. On le regarda comme l'incarnation de l'ame de Tsangyang ghiamdzo. Cette nomination fut confirmée par un diplome impérial. Il résida dans les temples de Boudala, Bréboun et Sera.

Son successeur et l'incarnation de son ame, fut *Lobdzang dambaï wangtsiouk dzinbal ghiamdzo;* le Dalaï lama de la VIIe génération, et le dernier dont nous connaissons le nom. Il était originaire de la province de Oui, et résida dans le temple de Boudala, dans la première moitié du règne de Khian loung, ou vers le milieu du siècle passé.

Je retourne au récit des troubles du Tubet. *Tsewang arabdan*, roi des OElet, voulut, sous prétexte

de punir la mort du diba, se venger de Ladzang khan et de tous les lama, qu'il regardait comme ses ennemis, depuis que, pour l'élection du Dalaï lama Lobdzáng galdzang, ils avaient pris les ordres de l'empereur de la Chine, préférablement aux siens. Il entra donc, en 1704, à la tête d'une nombreuse armée dans le Tubet, marcha contre Ladzang, le défit et le fit mettre à mort. Il brûla tous les temples et les monastères des lama, et serait parvenu à se saisir de la personne du Dalaï lama même, si l'empereur n'avait pas envoyé une armée formidable contre lui. Khang hi sortit glorieux de cette lutte contre les princes des OElet, qui finit par la défaite et la mort de Tsewang arabdan. Dans la soixantième année de son règne, en 1721, l'empereur fit graver sur un monument de pierre, l'inscription suivante, qui constate ces exploits :

« La septième des années nommées *tsoung te* (1643), » de l'empereur Thai tsoung wen houang ti, le Bantchan erdeni, le Dalaï lama et Gouchi khan, reconnurent que c'était des régions orientales (1) que le » *saint homme* devait sortir. Leurs ambassadeurs envoyés à sa recherche, obligés de traverser des pays » ennemis, ne parvinrent au lieu de sa résidence. » Après plusieurs années, ils arrivèrent enfin à *Ching king* (Moukden). Il y a à présent quatre-vingts ans, » que ces princes, d'accord ensemble, leurs affaires » prospéraient. Chacun régnait sur les siens ; tout

(1) *Thoung thou*, c'est-à-dire le pays des Mandchoux.

» marcha bien, et la tranquillité régna. Mais le Dalaï » lama étant venu à mourir, le diba nous cacha ce » décès pendant seize ans, il sut dissimuler ses plans et » agissait d'une manière perfide. Ladzang khan le fit » mourir, et la religion reprit son ancienne influence. » Nous accédâmes aux demandes de Ladzang et des » chefs réunis des Mongols du Khoukhou noor, quand » Tsewang arabdan exécuta ses projets infâmes, » réunit toutes les forces des Dzounggar et attaqua » les frontières du Dalaï lama. Il détruisit la cinquième » pyramide du Dalaï, diffama le Bantchan, démo- » lit les temples et les chapelles, et mit à mort les » lama. Il se glorifia d'être le véritable destructeur » de la religion, qui, à peine, avait pris un nouvel » essor, et toute son ambition était de s'emparer du » royaume de Tubet.

» Comme empereur, je ne pouvais souffrir de » semblables méfaits, et je nommais mon fils, destiné » à me succéder dans l'empire, général en chef de » l'armée (que j'envoyais au Tubet). Moi-même, mes » autres fils et mes petits-fils, nous nous mîmes à la tête » d'une armée, composée de plusieurs dix mille (*wan*) » de Mandchoux, de Mongols et de troupes de la » bannière verte (ou chinoises). Nous traversâmes » des pays infectés d'exhalaisons pestilentielles; nos » soldats et la cavalerie ne s'en troublèrent pas et ar- » rivèrent devant l'ennemi. Trois fois la masse de ces » brigands essaya de surprendre notre camp pendant » la nuit, mais mes guerriers les repoussaient vigou- » reusement et leur donnaient la mort. L'ennemi, dé-

» solé, perdit courage et se sauva bien loin. Pas une » seule flèche ne fut plus tirée, et la tranquillité se » trouva rétablie dans le *Dzang occidental* (le Tubet). » La religion remonta à son ancienne gloire. J'accor- » dai aux deux incarnations divines (*khoubil khan*), » des diplomes et des sceaux, et je remis un sixième » Dalaï lama sur le siége pontifical. Je rendis la tran- » quillité aux lieux de l'adoration, et je protégeai » les prêtres et le peuple du Tubet, qui s'étaient sou- » mis ; de sorte que tout y renaît par le zèle des offi- » ciers civils et militaires. Ainsi, mes troupes ont châ- » tié l'Occident, sans craindre de traverser des contrées » malsaines et hérissées de rochers escarpés. Tout a été » fini dans la moitié d'une année, et les malfaiteurs » sont punis. En effet, on n'a rien vu de pareil depuis » long-tems. Les tribus mongoles et les chefs tube- » tains diront d'un plein accord : « La valeur et le » génie guerrier de notre auguste empereur, ont sur- » monté toutes les difficultés et l'ont conduit à la vic- » toire. A l'approche de l'armée impériale, les dé- » mons malfaisans ont été dispersés et la véritable » religion se relève de nouveau parmi les Mongols. » » — Les habitans du Kam, du Dzang, de Oui et d'au- » tres cantons, voient les troubles apaisés et le feu » de la révolte éteint ; la joie retourne dans leur pays » et ils peuvent vivre tranquillement dans leurs habi- » tations. Ce sont là les fruits d'une haute vertu, que » les vassaux et le peuple de l'empire ne peuvent finir » à célébrer par des louanges. C'est sur leur demande » que j'ai composé cette inscription, qui a été gravée

» et placée dans le pays, pour perpétuer la mé-
» moire éternelle de ces hauts faits. Une pareille
» pierre a été élevée à H'lassa, pour que tout le monde
» connaisse la fidélité de Dalaï lama et de trois autres
» princes du pays, et qu'on sache que toutes les tri-
» bus respectent la loi de leurs ancêtres. J'ai d'autant
» plus volontiers rempli leur désir, qu'ils sont tous
» rentrés dans l'obéissance et que la religion se trouve
» rétablie et vénérée. »

L'empereur *Chi tsoung hian houang ti,* que nous connaissons en Europe sous le nom de Young tching, retira ses troupes du Tubet et confia le gouvernement du pays au beidsu *Kangdzinaï;* en 1727, le galoung *Arbouba* et autres, se révoltèrent contre celui-ci et le tuèrent. Un taidzi du djassak du Tubet ultérieur, ou occidental, nommé *Polonaï,* ayant appris cette révolte, en donna promptement avis à l'empereur et le pria d'envoyer des troupes pour l'aider à l'étouffer. Polonaï se mit à la tête de toutes les hordes du Tubet ultérieur, et entra dans la province de Dzang. Arbouba et ses adhérens furent mis à mort, et la tranquillité rétablie. L'empereur conféra à Polonaï la dignité de goussan beidzu. En 1730, il fut fait Doroï beilé, et chargé de l'inspection sur tous les galoung des provinces de Oui et de Dzang. Khian loung l'éleva, en 1739, à la dignité de Doroï kiun wang, et lui fit remettre le sceau de gouverneur de tous les cantons de Oui et de Dzang. Son fils *Djourmot namghial*, lui succéda, mais il fut mis à mort, en 1750, pour avoir tramé des entreprises criminelles. La dignité royale fut alors

abolie dans le Tubet, et, du consentement du Dalaï lama, le gouvernement fut confié aux généraux chinois.

Le Tubet est divisé en quatre grandes provinces, nommées *Oui*, *Dzang*, *Kam* et *Ari*, dans lesquelles on compte ensemble soixante grandes villes. En partie elles dépendent du Dalaï lama et des autres chefs ecclésiastiques, et leurs habitans viennent faire le commerce avec les Chinois, à la frontière occidentale de Szu tchhuan et à *Ta tsian lou.*

I. La province de *Oui* ou *Wei*, est à 3,000 li au sud-ouest de Ta tsian lou, dans le Szu tchhuan. Le Tubet est nommé, dans les anciennes descriptions chinoises, *Ou szu dzang*. La nouvelle édition de la géographie impériale de la Chine observe que *Ou szü* représente ici les deux lettres tubetaines ཨུ *ou* et ས *s* qui, réunies ensemble, forment la syllabe ཨུས qu'on prononce *Oui;* ainsi Ou szu dzang désigne les provinces de Oui et de Dzang, c'est-à-dire la partie moyenne du Tubet. L'ancien nom chinois de Oui était *Tchoung dzang*, ou le Dzang du milieu. A l'est, il commence à la rive occidentale du fleuve Mourous oussou, qui le sépare des habitations des hordes mongoles du lac Khoukhou noor, et s'étend à l'ouest jusqu'au mont *Gambala* à la frontière de Dzang, sur une étendue de 1,533 li. Au sud, il a la montagne *Omla gang tchoung*, et finit au nord à la rivière *Yarghia dzangbou*, qui en est éloignée de 2,200 li.

II. La province de *Dzang* est à l'ouest de celle de Oui, et commence à 500 li sud-est de H'lassa. A l'orient, elle commence au Gambala, et s'étend à l'ouest, jusqu'au mont Maryoum, à la frontière d'Ari, 1,882 li ; du sud au nord, elle en a 1,300, depuis le mont Bimla, dans le voisinage de la ville de Pari dzoung, jusqu'au lac Tarouk youmdzo, situé au nord du pays de la horde de *Djéba.*

III. La province de *Kam,* est à l'est de celle de Oui, et à 832 li sud-est de H'lassa ; elle confine avec la partie septentrionale du département chinois de Li khiang fou du Yunnan. Elle a, de l'est à l'ouest, 1,400 li, c'est-à-dire depuis la rive occidentale du *Ya loung khiang,* jusqu'au mont *Noubgoungla,* à la frontière de Oui ; du sud au nord, on en compte 1700, de la montagne *Gaklagangri,* jusqu'à la rive méridionale du Mourous oussou. Ce pays a 1,850 li du sud-est au nord-est, entre le fort de Tha tchhing kouan, sur la frontière du Yun nan, jusqu'à la ville de Souk dzoung, près de la frontière des Nomades du Khoukhou noor ; du nord-est au sud-est, 1,500 li, de la frontière de ces derniers et la montagne d'*Akdam ri,* jusqu'à la montagne de neige *Serma gangri.*

IV. La province de *Ari* commence à l'est de la montagne Maryoum, et s'étend 2,100 li, à l'occident, jusqu'à celle de *Badi khombou;* du sud au nord, elle a 1,300 li, entre les monts *Dzamsala* et *Oubala.* Ce dernier est à l'extrême frontière occidentale du Tubet.

I. *Villes de la province de Oui.*

1. La capitale est *H'lassa,* à 3,480 li de Ta tsian lou du Szu tchhuan ; elle n'est pas entourée de murailles. Il y a le grand temple (*Ike djao,* en mongol), élevé, d'après la tradition du pays, par la princesse chinoise *Wen tchhing koung tchou,* qui, en 641, fut mariée au roi du Tubet. C'est là que réside actuellement le Dalaï lama. On compte à H'lassa 5,000 familles qui habitent dans des maisons dont plusieurs ont deux et trois étages. Les habitations du peuple, de même que celles des magistrats et des officiers, sont sur le penchant de la montagne ; à son pied il y a des petits fossés et des murailles fort basses, dans la forme et le goût de celles qu'on met autour des villes. C'est pour cette raison qu'on donne le nom de ville à cet amas de maisons, qui couvrent une partie de la montagne. *H'lassa,* signifie, en langue tubetaine, *pays de l'ame divine.*

2. *Detsin dzoung,* ou la ville de la grande tranquillité, (*Tetsi*) (1) est à 38 li, sud-est, de H'lassa.

3. *Naibou doung dzoung,* 220 li S.-E. de H'lassa.

4. *Sangri dzoung,* la ville de la Montagne de cuivre rouge, (*Sancri*) 251 li S.-E. de H'lassa.

5. *Tchoighial pobrang dzoung,* la ville du vénérable siége du roi de la loi, (*Tchoukia pouran*) 260 li S.-E.

(1) Je mets entre deux parenthèses les noms défigurés de ces villes, tels qu'on les lit dans les cartes des missionnaires publiées dans l'ouvrage du P. Duhalde.

6. *Yar ghiut dzoung*, la ville contiguë à la plaine, (*Yerco*) 310 li S.-E. de H'lassa.

7. *Dakdzé dzoung*, la ville de la cime du tigre, 337 li S.-E. de H'lassa.

8. *Dzigou dzoung*, la ville de l'épée de Bouddha; elle a ce nom d'un lac du voisinage dont la forme ressemble à une épée, (*Tcheco*) 350 li S.-E.

9. *Montso na dzoung*, la ville sur les bords du lac du pays de Mon, (*Momdsona*) 440 li S.-E.

10. *Lassoui dzoung*, (*Lasoi*) 440 li S.-E.

11. *Ghiamda dzoung*, la ville du sac suspendu, 544 li S.-E. de H'lassa.

12. *Darma dzoung*, 560 li S.-E. de H'lassa.

13. *Gounlaï namghial dzoung*, la ville toujours victorieuse, (*Courou namkia*) à 620 li, S.-E.

14. *Cholga dzoung*, la ville située dans un basfond, (*Choke*) 640 li S.-E. de H'lassa.

15. *Dsiomo dzoung*, la ville de la mère de Dieu, (*Tchoumou*) 750 li S.-E. de H'lassa.

16. *Domchon dzoung*, la ville intacte, (*Tonc chong*) 770 li S.-E. de H'lassa.

17. *Dzela gang dzoung*, ou *Dzebla gang dzoung*, 870 li S.-E. de H'lassa.

18. *Naï dzoung*, la ville pure du pays de Dakbo, (*Naï*), 960 li S.-E. de H'lassa.

19. *Dzyni dzoung*, 980 li S.-E. de H'lassa.

20. *Jiga noub dzoung*, (*Icnio*) ville du fort occidental, 30 li S.-O.

21. *Tchouchoul dzoung*, ville du canal ou de l'aqueduc, (*Tchousor*) 115 li S.-O. de H'lassa.

22. *Jiga gounggar dzoung*, ville blanche du château de la montagne, 140 li S.-O. de H'lassa (1).

C'est la plus grande ville de la province de Oui, et on y compte jusqu'à 20,000 maisons.

23. *Yughia laidza dzoung*, 330 li S.-O. de H'lassa.

24. *Do dzoung*, la ville de pierre, (*Toudsong*) 425 li S.-O. de H'lassa.

25. *Sengké dzoung*, la ville du lion, (*Senke*) 430 li S.-O. de H'lassa.

26. *Dounggar dzoung*, la ville blanche de la grande coquille de mer, (*Tonker*) 25 li à l'est de H'lassa.

27. *Deba dakdzé dzoung*, la ville royale de la cime du tigre, (*Tapa tacsa*) 92 li N.-E. de H'lassa.

28. *Loundjoub dzoung*, la ville parfaitement obéissante, (*Lontchou*) 120 li N.-E. de H'lassa.

29. *Merou gongga dzoung*, (*Marou conghe*) 150 li N.-E. de H'lassa.

30. *Poumdo dzoung*, ville du rendez-vous, (*Panctou*) 170 li N.-E. de H'lassa.

Ces trente villes ont chacune un ou deux gouverneurs particuliers, dont les grades sont plus ou moins élevés. Le nom général de ces magistrats est *dzoung boum*. Ils sont uniquement chargés de gouverner le peuple et de le tenir en bon ordre. Les habitans des villes ont soin de l'entretien de la milice et lèvent eux-mêmes les troupes de la ma-

(1) Cette ville est indiquée dans les cartes du P. Duhalde, par un signe placé à l'est de *Peiti*, mais son nom y manque.

nière suivante : de cinq en cinq familles on tire un homme. Vingt cinq cavaliers et autant de soldats de l'infanterie sont sous les ordres d'un *ding boum*. Si la ville est considérable et les habitans en grand nombre, on y trouve jusqu'à dix ding boum. Les armes, l'habillement et la nourriture pour eux et pour leurs chevaux, sont fournis aux troupes par la ville d'où ils ont été tirés. La guerre finie, chacun s'en retourne chez soi, et y rentre dans la classe du peuple. A la frontière nord-est de Oui, vers le pays des tribus mongoles du Khoukhou noor, et sur les bords de la rivière Khara oussou, réside un *Kambou lama*, qui gouverne le pays. Les Mongols qui campent sur les bords du fleuve *Mourous oussou* sont commandés par un *Dzaissang*. Les chefs doivent fournir des chevaux aux envoyés et aux employés du gouvernement, qui voyagent pour les affaires des cours de Peking et du Tubet. Ces tribus mènent une vie nomade et n'ont pas d'habitation fixe.

II. *Villes de la province de Dzang.*

1. *Jika dzé*, est la capitale de Dzang; son nom signifie forteresse située sur une montagne (*Jicse*). Elle est à 533 li sud-ouest de H'lassa. C'est là que Dzangba khan tenait autrefois sa cour. A présent c'est la résidence du Bantchan lama. On y compte plus de 23,000 familles et 5,300 hommes de garnison.

2. *Rinboung dzoung*, ville de choses précieuses accumulées (*Rincpon*), 191 li à l'est de Jika dzé.

3. *Nagardzé dzoung*, ville de la frontière du nez

(ou du promontoire) blanc, 250 li à l'est de Jika dzé.

4. *Baidy dzoung* (*Peiti*), 332 li à l'E. de Jika dzé.

5. *Banam dzoung*, ville des vaches (*Painam*), 70 li à l'E.

5. *Gialdzé dzoung*, ville éminente de la frontière (*Tchiantse*), 120 li à l'E. On y compte 30,000 habitans et 7,500 soldats.

7. *Ouyouk lingga*, la forêt sacrée des brouillards des montagnes, 370 li à l'E. de Jika dzé.

Dans les cartes de Duhalde, son nom est mis à la place de celui de Nagardzé.

8. *Dingghiya dzoung*, ville de l'île longue; ainsi nommée parce qu'elle est bâtie sur une montagne, qui, de toutes parts, est entourée d'eau (*Tïn-kia*); 410 li S.-O. de Jika dzé.

9. *Lokar dzoung* ou *Losikar dzoung*, la ville méridionale du rocher blanc, 54 li au S.-O.

10. *Phari dzoung* (*Pari*), 640 li, au S.-O. de Jika dzé.

11. *Galdan Pountsouk ling*, ou la forêt sacrée du bonheur (*Keltan pousouc liang*), 740 li au S.-O.

12. *Dziloung dzoung* (*Tchiron*), 704 li S.-O.

13. *Ari dzoung*, 760 li au S.-O.

14. *Nialam dzoung* (*Nialma*), 780 li au S.-O.

15. *Dziang Amring dzoung*, ville au nord des monts d'Amring (*Chamnamring*), 110 li au S.-O.

16. *Dzianglodzé dzoung*, ville aux saules (*Tchanglase*), 810 li au S.-O.

17. *Djanggabrin dzoung*, 907 li au S.-O.

Parmi ces 17 villes, les deux plus considérables

sont Jika dzé et Ghialdzé. Les mœurs et les usages des habitans de Dzang ne diffèrent pas de ceux de Oui.

III. *Villes de la province de Kam.*

1. La capitale, *Ba thang*, est à 2,500 li à l'est de H'lassa. Son nom signifie plaine des vaches (*Pa*).

2. *Dzidam dzoung*, 580 li au S. E. de Ba thang (*Tchiatam*).

3. *Kiyé dzoung*, appelée jadis *Tchoung tian sanggak tsoui dzoung* (*Tchond-song*). Les deux premières syllabes de ce nom sont chinoises et signifient *champ du milieu;* le reste est tubetain et désigne *ville de la mystérieuse doctrine de Bouddha;* 600 li au S.-O. de Ba thang.

4. *Dzadzorgang dzoung*, 350 li au N.-O. de Ba thang (*Tsatsor keng*).

5. *Po dzoung*, 600 li au N.-O.

6. *Sourmang dzoung*, 800 li au N.-O (*Sourman*).

7. *Loroung dzoung*, 850 li au N.-O (*Louron-dsong*).

8. *Ghiaï doung dzoung*, 950 li au N.-O.

9. *Chobando dzoung*, la ville dans la plaine carrée, (*Choupatou*) 1,155 li au N.-O. de Ba thang.

10. *Dar dzoung*, la ville qui s'élève (*Tardsoung*), 2,220 li au N.-O.

11. *Souk dzoung*, ville de la prairie (*Souc*), 1,220 li au N.-O.

12. *Goundjouk dzoung*, 280 li au nord de Ba thang (*Contchoudsong*).

13. *Li thang dzoung*, ville de la plaine à cuivre, 300 li au N.-E. de Ba thang (*Litang tala*).

En 1711, Khang hi ordonna que les villes *Ba thang* et *Li thang* seraient mises sous la dépendance de la province de Szu tchhouan, et *Tchoung tian* sous celle du Yun nan. Dans tous ces endroits, on établit des autorités civiles et militaires chinoises.

IV. *Villes de la province d'Ari.*

1. *Bourang dakla gar dzoung*, c'est-à-dire ville bâtie en pierre, sur le flanc de la montagne du tygre, du pays de Bourang (*Pourimi Tacla*); 2,500 li S.-O. de H'lassa. Dans le même canton sont aussi *Gardoung dzoung*, la ville de la grande coquille marine blanche (*Kerton*), et de *Jydi* (*Jiti* ou *Giti*),

2. *Goûghé djachi loumbo*, ou la montagne du pronostic heureux dans le pays de Goûghé (*Cogué Lonpoudsé*), 2,490 li S.-O. de H'lassa. Dans son district se trouvent *Tchoung loung dzoung*, la ville du passage par la montagne de l'oiseau *loung*, qui est le Garoudha des Hindoux; celle de *Dzebrang dzoung*, ou de l'ancien palais, dans lequel résidait autrefois le roi de Goughé (*Dsaprong* ou *Tchaprong*); et celle de *Tchoumardé dzoung*, c'est-à-dire de la petite tribu de l'eau rouge (*Tchoumourti*).

3. *Ladak dzoung*, 3,750 li S.-O. de H'lassa (*Latac*). Sous sa dépendance sont *Djachi gang dzoung*, la ville où il y a partout des pronostics heureux; *Dimgang dzoung* (*Timourkeng*) et *Kachy*.

4. *Bidi dzoung*, 3,800 li S.-O. de H'lassa (*Piti*).

5. *Lodok kar dzoung*, la ville de la forteresse dans le pays des jeunes rejetons (*Routou*), 2,930 li S.-O. de H'lassa.

Toutes ces villes fournissent un soldat par famille. Ces troupes sont commandées par des Dzoung boum, mais il n'y a pas de Ding boum.

V. *Tribus nomades du Tubet.*

1. La horde des *Gakbo* est à 840 li au sud-ouest de H'lassa, entre les frontières des provinces de Oui et de Kam. Elle est limitrophe avec le pays de *Lokabdja*.

2. Celle de *Gongbou*, ou du pays des bas-fonds, est voisine de la précédente. Ces deux tribus comptent plus de 3,000 familles; elles envoient tous les ans deux chevaux en tribut au Dalaï lama.

3. La horde de *Sàga* campe 803 li au sud-ouest de la ville de Jika dzé.

4. Celle de *Djochot* est à 420 li à l'est de la précédente, à l'extrême frontière occidentale de Dzang.

5. La horde de *Djeba*, à 420 li à l'occident de Jika dzé.— Ces trois dernières hordes ont chacune un lama et un gouverneur particulier.

6. La horde de *Lo*, au sud-ouest de Jika dzé, à la distance de 1,100 li.

Le camp de *Giat do*, ou des huit chemins, est à 2,500 li au N.-O. de H'lassa. Toutes les villes qui dépendent de *Dakla* et de *Goughé*, de même que la horde de *Djeba*, y envoient chacune cent hommes,

placés sous un chef mongol et un tubetain. Ils se tiennent dans ce camp pour protéger les frontières septentrionales de la province d'Ari.

Dans le pays, à la frontière nord-ouest du Kam, on trouve les hordes *Lâto, Choubou loumba, Gherdzi Saïr dzanar garou* et *Wachou,* qui dépendent toutes des taidzi mongols, du Khoukhou noor, et du Dalaï lama.

VI. *Mœurs et usages des habitans.*

Voici ce que l'histoire de la dynastie des Thang dit sur les mœurs des Tubetains : « Quoiqu'ils ont des villes » murées, des maisons et des habitations fixes, ils n'en » font pourtant pas grand cas, car ils aiment beau- » coup camper sous des tentes de feutre. Leurs ha- » bits sont de drap. Ils se peignent la figure avec un » bol rouge clair. Ils se nourrissent de lait caillé, et le » petit lait est leur boisson ordinaire. Ils aiment à se » parer et broder leurs habits avec des coraux de cou- » leur bleue. Ils ne se servent pas de l'écriture pour » les affaires du gouvernement. Ils sont sectateurs » zélés de la loi de Bouddha, et lui adressent sans » cesse leur prière. »

L'histoire des Yuan ajoute : « Leur pays est vaste, » et partout hérissé de montagnes escarpées. Le peuple » est farouche et aime les combats. »

Actuellement, ajoute la géographie impériale, que le Dalaï lama, le Bantchan lama et d'autres dignitaires ecclésiastiques gouvernent le Tubet, le caractère de ses habitans se ressent de cette sainte influence, car ils sont

devenus tranquilles et obéissans. Tous les ans, ces chefs envoient des ambassadeurs et le tribut, qui consiste en statues de divinités, en or et en bronze doré, en corail, en ambre jaune, en perles de compte, en tissus très-fins de laine, en plusieurs espèces d'odeurs, en couteaux et en sabres. Lorsqu'il y a des différends parmi ces peuples, que leurs chefs n'osent pas terminer, ils les soumettent à la décision de l'empereur. Il y a, dans le Tubet, six premiers magistrats pour les affaires du gouvernement, ils portent le titre de *Galoung ;* six autres ont celui de *Daiboum*, et sont chargés des affaires militaires ; deux appelés *sierboum*, pour ce qui regarde le criminel ; enfin deux autres nommés *Tchang dzotba*, pour ce qui concerne les finances et les travaux publics. Dans chaque ville, l'administration est partagée entre des officiers civils qu'on appelle *Dzoun boum*, et entre des militaires ou *Ding boum*. Il y a en général beaucoup de lama et peu de citoyens, ce qui fait qu'on voit beaucoup plus de femmes dans les villes que d'hommes. Le peuple aime à rester dans les plaines, ou à avoir ses habitations dans les montagnes, où il s'occupe de l'agriculture. Ceux qui habitent dans des régions plus élevées et froides, campent sous des tentes de feutre, et se nourrissent du produit de leurs troupeaux, qui leur fournissent aussi leur habillement.

Les *Galoung* arrangent artistement leurs cheveux, portent des bonnets blancs et un pendant dans l'oreille droite seulement. Leurs habits sont en drap, et, par dessus tout, ils portent un manteau en feutre rouge,

court et sans manches. Les classes inférieures n'ont pas de bonnets blancs et de manteaux. Les femmes tressent leurs cheveux des deux côtés; en hiver, elles portent un bonnet de velours jaune, et, en été, un ample chápeau en bois très-léger, qu'elles couvrent d'une peau rouge sur laquelle elles attachent des perles; cependant les plus âgées ne portent pas de perles. Sur le sommet du chapeau, ils placent une pierre précieuse. Leurs habits sont courts et ont de petites manches. Elles portent des jupes et pas de caleçons; les femmes mariées se frottent la figure avec du petit lait. Hommes et femmes, quand ils ont la fièvre, s'enduisent le corps avec du beurre, et s'exposent ensuite à l'ardeur du soleil. Pendant toute la journée, ils boivent du lait et mangent du pain. Quand ils s'invitent à des festins, ils commencent par boire de l'eau-de-vie faite avec de l'avoine, après quoi ils mangent de la viande crue de bœuf et de mouton. Quatre ou cinq hommes, pêle-mêle, se prennent par la main, font des rondes, sautent et chantent. Les femmes seules vendent et achètent; ils ont des pièces d'argent grandes et petites. Plusieurs frères prennent une femme pour épouse commune. La justice est très-sévère, et la punition de mort commune. A la mort de quelqu'un, on fait des prières, et on finit par exposer le cadavre en plein air, pour servir de nourriture aux oiseaux et aux bêtes fauves. Ils ont une grande vénération pour les divinités, et estiment beaucoup les lama; parmi ces derniers, ceux qui portent des bonnets jaunes sont les plus respectés;

on fait moins de cas de ceux à bonnets rouges. Le peuple, quoique très-avide, est cependant retenu, par la crainte des châtimens, de suivre ses penchans vicieux.

VII. MONTAGNES.

Nota. Le mot tubetain *Ri* signifie montagne, et *La*, montagne par laquelle passe un chemin.

A. *Montagnes nommées* RI, *de la province d'Ari.*

1. *Gangdis ri,* ou la montagne de couleur de neige, d'après l'explication du Dictionnaire géographique polyglotte, imprimé à Peking, qui dit que *gang* signifie neige en tubetain, *dis* couleur en *fan* ou sanscrit, et *ri*, montagne en tubetain. (Sur les cartes de Duhalde *Kentaisse.*) C'est le *Kaïlasa* des Hindoux. Il est à 310 li au nord-est de la ville de Bourang dakla gar dzoung, de la province d'Ari, et à 5,590 li, droit à l'est de Si ning fou, dans le Kan su. La hauteur de sa cime, au-dessus de la chaîne de laquelle elle soit, est de 550 toises chinoises, et sa circonférence de 140 li. Elle est entourée par d'autres pics très-élevés, mais elle les surpasse tous de plus de cent toises. Elle est couverte de neiges et de glaces perpétuelles qui y forment des bancs escarpés, et lui donnent un éclat blanc et resplendissant. De son flanc coulent un grand nombre de sources et de torrens, qui se réunissent à son pied, dont l'accès est très-difficile, à raison des hauts rochers et des crevasses immenses

qui l'entourent. En se dirigeant de la Chine au sud-est, on va toujours en montant jusqu'à cette montagne, qui est le point le plus élevé de toute la chaîne dont on suit la direction. Cette chaîne se subdivise en plusieurs branches qui traversent le pays dans des directions tortueuses. Au nord-ouest du Gangdis ri, est la cime neigeuse appelée *Sengghé kabab gangri* (1). D'autres montagnes couvertes de neiges perpétuelles qui, pour cette raison, portent en tubetain le nom de *Gangri* (*Kiancri*) et en mongol celui de *Moussoun*, entourent la province d'Ari, sur une étendue de 1,500 li, et entrent, vers le nord-est, dans le pays de *Katsi*. Du côté nord-est du Gangdis ri, sont les montagnes appelées *Dabrie sierké*, *Ghioouké niantsian tangla*, *Samtan gangdza*, *Nomkhoûn oubachi* et *Baïn khara*, qui entourent la province de Oui, du côté du nord, et passent par les sources de Houang ho et le lac Khoukhou noor, sur une étendue de plus de 6,000 li, jusqu'à Si ning fou et autres places limitrophes du Kan su. Vers le sud-est sont les montagnes *Manak nil gangri*, *Samtaï gangri* (*Samtaiken*) et autres, qui bornent l'Ari du côté du midi, l'espace de 2,000 li, et qui, de là, entrent dans l'*Enetke* ou l'Hindoustan (Duhalde : *Anonkek*, *Anongen*). Enfin, la dernière branche principale des montagnes qui sort du Gangdis ri est celle du sud-est; elle contient les hautes cimes *Damtchouk kabab gangri* (*Tamt chouc*), *Garchami*, *Noughin gangkhoua*, et

---

(1) *Gangri* signifie montagne couverte de neiges perpétuelles.

autres, qui entourent le Dzang et le Oui du côté méridional, et s'étendent, sur un espace de 7,000 li par le Kam, jusqu'aux frontières du Yun nan et du Szu tchhuan.

En 1717, l'empereur Khang lui envoya les lamas *Tchourtsin dzangbou* et *Ranmou djamba,* au Tubet, et les fit accompagner par *Ching tchu*, assesseur du tribunal des affaires étrangères et autres personnes, pour ébaucher la carte du pays qui entoure le lac Khoukhou noor, et celle du Tubet. Ils relevaient avec exactitude les distances et l'étendue du pays; ils trouvaient que ces contrées étaient l'épine dorsale du monde, et que leurs montagnes étaient, pour ainsi dire, les artères principales desquelles dérivent toutes les autres.

On lit, dans le commentaire du Choui king, qui est une géographie physique: « Au sud-ouest de la montagne *Oneuta chan,* est une rivière appelée *Yao nou*, au S.-S.-O., une autre nommée *Sakhan*, et un peu plus vers le sud, le *Ganga ;* ces trois rivières ont leur cours sur la même montagne, et vont toutes se jeter dans le *Heng choui* (Gange). Khang thai dit, dans son histoire de Fou nan, que le Heng choui sort à l'extrême nord-ouest du mont Kuen lun. Il a cinq grandes sources; le grand fleuve nommé *Tchi hou li* découle du nord-ouest de ce mont, et se dirige au sud-est vers la grande mer. Le *Tchi houli* est le même que le *Heng choui* (Gange). L'Ari est la partie la plus occidentale du Tubet actuel, et confine, au sud, à l'Hindoustan, appelé ancienne-

Sacer v. p. 9 31 Saga River

ment par les Chinois *Thian tchu koue*, et c'est des montagnes qui en font la frontière que sortent les rivières *Lang tchou*, *La tchou* et *Mar tchou*, qui coulent d'abord à l'ouest, retournent ensuite au sud-est et forment le *Ganga* ou *Gange*, qui se dirige vers la mer méridionale (1). Il paraît donc que le mont *Oneuta* est la même montagne que le *Gangdis ri* de nos jours. *Oneuta* est le nom que les livres boudhiques lui donnent, tandis que les anciens auteurs chinois l'appellent *Kuen lun*. Mais toutes ces traditions sont très-peu sûres, et l'éloignement des lieux rend une recherche approfondie sur cet objet difficile.

Cependant la nouvelle édition du Thai thsing y thoung tchi, rapporte qu'en 1783, Khian loung disait aux Grands de sa Cour, que, d'après les livres *fan* ou sanskrits, quatre grands fleuves prenaient leur origine sur le mont *Oneuta*, au pied duquel se trouvait le lac du même nom. Quand on examine cette contrée, ajouta l'empereur, on voit que l'Oneuta est la même montagne qui, à présent, porte le nom tubetain de Gangdis ri, c'est-à-dire *Origine de toutes les montagnes et rivières*; cette signification répond à celle qui se trouve consignée dans les livres boudhiques.

2. *Senggé kabab gangri*, ou montagne de neige de l'embouchure de l'eau du Lion, 360 li au nord-est de la ville de Goughé djachi loumbo. Elle est au nord du Gangdis ri et une des quatre grandes mon-

(1) Ici les auteurs chinois confondent le Gange avec l'Indus.

tagnes contiguës à lui. La rivière La tchou y prend son origine.

3. *Djedabouri*, 240 li au nord-est de Goughé djachi loumbo, forme une même chaîne avec la précédente, et se dirige d'elle vers le sud-sud-est. C'est une des plus grandes montagnes de neige de la province d'*Ari*.

4. *Gangri* en tubetain, et *Moussoun oola* en mongol; ces deux dénominations signifient montagne de neige (*Kengri mouson*). Elle est très-élevée, et à 380 li nord-ouest de la ville de *Lodok kar;* sa chaîne commence au Djedabou ri, se dirige vers le nord et fait la frontière septentrionale du pays d'Ari; sa partie occidentale appartient encore au royaume de *Katsi* (1).

5. *Lang tsen kabab gangri*, montagne de neige de l'embouchure de l'eau de l'Eléphant (*Lantchia kepou*), à 250 li, au nord-est de la ville de *Dakla*. C'est une des quatre hautes montagnes contiguës au Gangdis ri. La rivière Lang tchou y prend sa source.

6. *Manak nil gangri*, montagne de neige de la divinité Manak nil, qu'on croit y habiter; au nord-ouest de la précédente avec laquelle elle est contiguë.

---

(1) Le royaume ou pays de *Katsi*, qui commence à cette montagne et s'étend à l'est jusqu'aux sources du *Yarghia dzangbo tchou* et jusqu'au *Katsi oulan mouran*, ou la rivière rouge de Katsi, qui est un des affluens supérieurs du *Mourous-oussou* ou *Kin cha kiang*. Le *Katsi* sépare le Tubet du pays que nous sommes accoutumés d'appeler *Petite-Boukharie*. Il est habité par quelques tribus mongoles nomades.

Elle est aussi haute que celle-ci et forme le bord sud-ouest du lac *Mapam dalai*, ou *Manas sarovar*. Elle n'est que de 250 li nord-est de Dakla.

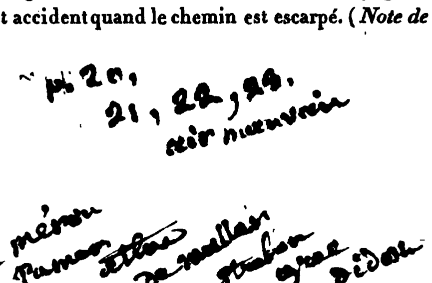
7. *Mabghia kabab gangri*, montagne de neige de l'embouchure de l'eau du Paon, à l'ouest de la précédente, et au sud du lac *Langga*, ou *Ravanhrad*, à 140 li nord-ouest de Dakla. C'est une des quatre hautes montagnes contiguës au Gangdis ri. La source du Martchou est sur son flanc méridional.

8. *Samtaï gangri* (*Samtai ken*), 220 li au sud-ouest de la ville de Bidi. C'est une branche du Manak nil gangri, qui s'étend du nord-est au sud-ouest, l'espace de 2,000 li, et sert de limite sud-est de la province d'Ari.

Montagnes nommées LA, *dans la province d'Ari* (1).

97. *Lang la*, 144 li nord-est de *Dakla dzoung*. C'est une chaîne qui va du *Gangdis ri* au nord; 140 li au sud de la même ville est le mont *Ghia la*.

(1) C'est par toutes ces montagnes qui portent le nom de *la*, que passent les chemins des habitans du Dzang occidental. Les chemins sont très-raides et difficiles; ils passent rarement par des glaciers. Les hautes cimes qui sont à côté sont couvertes de neiges profondes, et ne dégèlent jamais. Dans les vallées règnent des exhalaisons très-nuisibles pour la fonte (*Voyez* pag. 20 de ce volume). Il y croît aussi une espèce d'oignon nommée *Tarteou* ou *Talteou*, dont l'herbe fait comme un tas; si les voyageurs ou les bêtes de somme mettent le pied sur ces tas, ils glissent facilement et tombent. Les voyageurs craignent beaucoup cet accident quand le chemin est escarpé. (*Note de l'original chinois.*)



98. *Tsa tsa la,* 450 li au nord de la ville de *Lodok gardzoung*. Cette montagne est contiguë avec celle de *Kerie dabahn*. Au nord-ouest de *Lodok kar dzoung*, à une distance de 300 li, est le *Labsi la*. A 830 li, sud-est de *Ladak dzoung* est le *Noubra la*. Ces trois montagnes forment une chaîne qui fait la frontière septentrionale d'Ari.

99. *Badi khoumbou la;* 450 nord-est de *Ladak dzoung;* cette montagne fait la frontière occidentale de la province.

100. *Dzamsala*, 700 li au sud-ouest de la ville de *Djachi loumbo dzé*.

B. *Montagnes nommées* RI, *de la province de Dzang.*

9. *Damtchouk kabab gangri*, montagne de neige de l'embouchure de l'eau du cheval précieux (*Tamtchouc*), à 340 li au sud-ouest de la horde des Djochout. Elle est contiguë, vers le sud-ouest, au Manak nil gangri, et au sud avec le Lang tsian kabab gangri. C'est une des quatre grandes montagnes contiguës au Gangdis ri. Le fleuve Yarou dzangbo tchou a sa source sur le flanc oriental de cette montagne, qui borne la province de Dzang, du côté du sud-ouest.

10. *Koubun gangtsian ri* (*Cocoun kentchian*), 250 li sud-ouest de la horde des Djochout. Elle est contiguë au Damtchouk kabab gangri, très-haute et couronnée d'un énorme glacier.

11. *Bardjoung gangtsian ri,* 230 li sud-ouest des Djochout; c'est une branche de la précédente, de la-

quelle elle se détache vers le nord-ouest. Elle a un pic fort élevé couvert de neiges perpétuelles.

12. *Phanmou sum gangoum ri,* 220 li au sud de la horde des Djochont. Elle a deux pics peu éloignés l'un de l'autre et à peu près d'égale hauteur.

13. *Dziabrie dzialbou dangniroung ri,* est au nord-est du Gangdis ri, qu'elle égale presque en hauteur.

14. *Changou yarak marak ri,* 280 li nord-ouest de la horde des Djochout, et contiguë à la précédente. Elle a, au sud-est le mont Chadziar nidziar, au sud-est duquel il y a encore le Lounggar et le Loungmar, qui forment une même chaîne avec les hautes montagnes de neige.

15. *Ghiemla chourmou ri,* 190 li nord-ouest du campement de la horde des *Saga.*

16. *Siertchoung ri,* 110 li nord-ouest des Saga. Cette montagne a un pic fort élevé, qu'on voit déjà à la distance de cent li, comme une nue blanche.

17. *Kioourtchoung ri,* montagne très-haute et escarpée, à 38 li nord-ouest du campement des Saga.

18. *Thsao Sokbou ri,* c'est-à-dire la montagne entre *Thsao* et *Sokbo.* Elle est à 90 li nord-ouest de la ville de *Dziang amring dzoung.*

19. *Langbou ri,* cette montagne borne la province de Dzang du côté du nord; elle se trouve sur le bord septentrional du lac Langbou.

20. *Dargou ri,* est également au nord de la province de Dzang et à l'est du Langbou ri. Elle s'étend sur une longueur de 100 li, et est couronnée de sept pics très-hauts et raides.

21. *Ganggar chami ri* (*Kenker-chami*), à 70 li sud-est de la ville d'*Ari dzoung*. Elle est fort élevée et toujours couverte de neiges. Ses rochers et tout le terrain sont de couleur blanche.

22. *Cholmo dzang la ri*, mont pur de la vache, à 250 li au sud-est des Saga ; il est contigu avec le Ganggar chami ri, et s'étend jusqu'à la rive méridionale du Yærou dzangbo tchou. Il est très-grand et très-haut. Le Phountsouk dzangbo tchou y prend sa source.

23. *Tsereng ghina ri*, à 190 li au sud-ouest de la ville de *Lokar dzoung*. Elle est couronnée par cinq cimes fort élevées.

24. *Djhomo ou lang ma ri*, la montagne de neige, habitée par la vierge céleste ; à 180 li au nord-ouest de la ville de Lokar dzoung, ou Losikar dzoung.

25. *Notdzing gangdzang ri*, ou la montagne de neige pure de l'étendard du Bonze. Elle a reçu ce nom de son pic élevé et de la quantité de neige qui la couvre. Elle est située à l'angle nord-ouest du grand lac *Yar brok you mthso*.

Montagnes nommées LA, *dans la province de Dzang*.

26. *Loung tsian la* (*Long tchian*), à 266 li au nord-ouest de la ville de *Lokar dzoung*.

27. *Bang la* (*Pancla*), ou la montagne de l'herbe, à 160 li à l'ouest de *Djangabrin dzoung*.

28. *Lang la* (*Roncla*), à 60 li au nord-ouest de la ville de *Phountsouk ling*.

29. *Djarak langwan la* (*M. Tcharat* et *M. Lanctan*), à la frontière septentrionale du Dzang, à l'est du *tsaga*, où lac de sel, nommé *Djapya tsaga*.

30. *Djema la* (*Rimola*), ou la montagne de sable, à 20 li sud-ouest de *Phari dzoung*.—Le *Bouram soum la* (*Pourim song*) ou la montagne à trois sommets, est 140 li au sud-ouest de *Dziloung dzoung*.—Le *Chaphan la* (*Chapa*), 20 li au sud-ouest d'*Ari dzoung*.—Le *Angdzé la* (*Ancdsa*), à 220 li au sud-ouest de la horde *Djochot*.—Ces quatre montagnes font la frontière méridionale du *Dzang*.

31. *Mar young la*, montagne de la splendeur, à 280 li à l'est de la horde des *Djochot*. C'est une branche du *Gangdis ri*, qui se dirige au sud. Son flanc méridional fait la frontière occidentale de la province de Dzang; le septentrional appartient à celle d'*Ari*.

Montagnes nommées RI, *de la province de Oui.*

32. *Thsou ou ri*, 30 li à l'ouest de la ville de *Jiga gounggar dzoung*.

33. *Goung la gangri* (*Conkele conkeri*); montagne neigeuse, à 90 li au sud-ouest de *Nagardzé dzoung*, et du grand lac *Yar brok you mthso*. Du nord-ouest, c'est-à-dire depuis le Notdzing gangdzang ri, jusqu'à cette montagne, toute la chaîne est extrêmement élevée et couverte de neiges perpétuelles.

34. *Yarla chamboï gangri*, ou la montagne neigeuse du pays de Bouddha existant par lui-même, est à

30 li au sud-est de la ville de *Tchoghial pobrang dzoung*. Elle a un grand pic, et un plus petit; tous les deux sont toujours couverts de neiges et s'élèvent droit vers le ciel.

35. *Dza ri* (*Dziri*), à 90 li au sud-ouest de la ville de *Domchon dzoung*. Cette montagne fait la frontière méridionale de la province d'Oui. Sur son plateau il y a plus de cent lacs, tant grands que petits.

36. *Dakbou Sira gangtsian ri*, montagne neigeuse, à 180 li au sud-ouest de la ville de *Na dzoung*; elle est contiguë au nord-ouest au Dza ri.

37. *Loumtsian k'hawa garbo ri*, à 130 li, au sud-est de *Dzyni dzoung*; elle fait la frontière sud-est de la province de Oui; et c'est ici que commence celle de Kam.

38. *Douroung gangla ri*, à 50 li au nord de *Doung-gar dzoung*.

39. *Niantsin tangla gangri*, ou la montagne des champs de neige de la divinité qui rend des oracles; à 130 li au nord-ouest de la ville de *Poumdo dzoung*. Elle est près du bord sud-est du lac *Tengri noor*, extrêmement grande et élevée et couverte de neiges perpétuelles. On y voit beaucoup de champs de neige.

40. *Samdan gangdja ri* ou *Samtan gangri* (*Samta kemsa*), montagne neigeuse de la contemplation divine, à 180 li au nord-est de *Poumdo dzoung*.

41. *Goung Kaba Gamari* (*Cong capa cama*), c'est-à-dire les monts *Kaba* et *Gama*, du pays de *Goung*, au sud de la source du *Kara oussou*.

42. *Nigou ri*, montagne des roseaux, au sud-ouest

de la précédente ; elle forme en partie la frontière ~~orientale de la province~~ de Oui, et la sépare de celle de Kam.

43. *Douklari,* montagne du couvercle précieux, à 240 li au sud-est de la ville de *Dzela gang dzoung*. La chaîne de cette montagne s'étend du Nigou ri au sud-est jusqu'aux rives orientales du Yærou dzangbo tchou ; elle est hérissée de rochers escarpés, qui ne laissent aucun chemin pour la traverser ; les eaux du fleuve se précipitent avec un fracas terrible au travers de ces rochers.

44. *Bouka oohla*, [illegible] en mongol, montagne du bœuf sauvage ; elle est grande et haute, et ressemble par sa forme à un bœuf, de-là son nom. Elle est située sur la rive septentrionale de la partie supérieure du Kara-oussou.

45. *Basa toungram ri* (*Paha Tom kim*), à plus de 800 li au nord de H'lassa. Le *Kin cha kiang* y prend sa source. Cette montagne est très-haute et roide ; elle a la forme d'une vache, et de cette ressemblance dérive son nom. Le *Mouroï oussou* sort de son flanc oriental et se dirige à l'est ; c'est la même rivière qui, dans la province de Yun nan, porte le nom de Kin cha kiang. A l'occident de la montagne sont les sources du *Yarghia dzangbo tchou.* Selon la géographie de Ming, la source du Kin cha kiang est à la frontière du Tubet, sur le *Li chy chan,* ou la montagne du rocher du bœuf tangoutain (en tubetain *Yak*, en chinois *Li*, bos grunniens) ; elle a reçu ce nom de sa res-

semblance avec cet animal. Par la même raison la rivière s'appelle aussi *Li choui*.

46. *Nomkhoûn oubachi oohla*, en mongol, la montagne du religieux innocent, 890 li nord-est de H'lassa, et à l'orient du *Bouka oola*. Au sud-ouest de cette montagne sont les sources du *Nou kiang*, voisines de celles du Kin cha kiang, situées sur son flanc nord-ouest. Toute cette contrée est hérissée de hautes montagnes acculées les unes aux autres ; de là les deux rivières se dirigent au sud-est, et entrent plus loin dans le Yun nan.

47. Les monts *Gherghi* et *Dzagana*, ou *Dzagar*, sont à 300 li au nord-est du *Nomkhoûn oubachi oola;* ils font la frontière orientale de la province de Oui, et celle nord-est du Kam. Ils sont très-grands et très-hauts. C'est sur leurs flancs que se trouvent les sources du *Lan thsang kiang*. Le *Tian tchi*, ou la description de la partie septentrionale du Yun nan, dit que le *Lan thsang kiang* vient du *Lou chy chan*, ou du mont du rocher du cerf (en chinois).

48. *Saïn kœbœhn oohla*; en mongol, la montagne du bon fils, au nord de celle de *Dzagana*.

49. *Doungbourun ri* (*Toupourou*), au nord du *Saïn kœbœhn oohla*.

50. *Sokbou sokmou ri*, à l'est de la source du *Lan thsang kiang*, et sur la rive méridionale du *Kin cha kiang*. C'est un groupe de sept montagnes, sur

lesquelles les sept rivières qui forment le *Tsitsirkhana koukou oussou* ont leurs sources.

51. *Gôdjang loukou garya ri*, au sud de la précédente, forme la frontière sud-est de Oui, et la septentrionale de Kam.

52. *Lesïer oulan dabsou oohla* [illegible] en mongol, montagne de sel rouge de Lesïer; elle est à 400 li au nord-ouest du *Basa toungram ri*. La rivière rouge du pays de Katsi (en mongol *Katsi oulan mouren*) y prend son origine.

53. *Sighin oulan tolokhaioohla* [illegible] en mongol, montagne de la tête rouge de Sighin. Elle contient les sources du *Toktonaï oulan mouren*. De cette montagne la chaîne se dirige à l'est à 1000 li le long de la rive septentrionale du *Mouroui oussou*; elle porte le nom général de *Baïn kara oola* [illegible] en mongol, la montagne noire et riche. La frontière occidentale des Mongols du Koukou noor est sur le flanc occidental de cette chaîne. Elle contient les sources du Houang ho.

Montagnes nommées LA, *de la province de Oui.*

54. *Khootsin dabahn* (1), sur la rive méridionale de la partie supérieure du *Mouroui oussou*. Les che-

---

(1) *Dabahn*, en mongol, *ling* en chinois et *la* en tubetain, désignent une montagne par laquelle passe un chemin.

mins qui conduisent de Si ning fou et de Thao tcheou, villes du Kan su, dans l'Oui et le Dzang, provinces du Tubet, passent tous par cette montagne : elle est contiguë aux monts *Koukou saïr dabahn*, *Dzerin dabahn*, *Bamboura dabahn*, situés sur la droite du Mouroui oussou. Au sud du Khootsin dabahn est le *Dungboulun dabahn*.

55. *Ike nomkhoûn oubachi dabahn*, en mongol, la grande montagne du religieux innocent, traversée par le chemin, est au sud du Doungboulun dabahn. Sa chaîne s'étend au nord-est à 2,040 li jusqu'à Si ning-fou, et à l'ouest à 1,000 li vers H'lassa. Au sud de cette montagne est le *Bakha nomkhoûn oubachi dabahn ; bakha* signifie petit.

56. *Baïdou dabahn*, au sud du *Mouroui oussou*. A l'ouest de cette montagne est une autre nommée *Galdjan goutcha dabahn;* elle est près des sources du Mouroui oussou. Au sud sont les monts *Ara gang soum la*, de *Boumsa sili la* (*Pemasili*), qui s'étend au sud-ouest jusqu'au *Khara oussou*, et le *Siretou dabahn*.

57. *Yangra la* (*Yamker*), la montagne du bonheur, à 55 li au nord-ouest de *Poumdo dzoung*, à 140 li de la même ville. Dans la même direction est le *Larghan la* (*Larkin*), ou la montagne du vieillard. A 27 li au sud-ouest de la ville, sont le *Djiak la*, montagne de fer, dont la chaîne va jusqu'à la ville de *Loundjoub dzoung*, et le *Go la*.

58. *Ladjoung latsian la*, à 22 li au sud-ouest de *Dounggar dzoung*, sur le bord du *Galdjao mouren*.

59. *Gamba la;* à 35 li au sud-ouest de la ville de *Tchouchoul dzoung,* elle fait la frontière occidentale du Oui, et l'orientale du Dzang.

60. *Goûlring la,* la montagne du cou long, à 210 li au nord-ouest de H'lassa.

61. *Goga la,* à 88 li au sud-est de la ville de *Detsin dzoung.*

62. *Gangga la,* à 120 li au nord-est de *Merou gangga dzoung.*

63. *Berghen la,* à 120 li au nord du temple de *Lari;* à 172 li au sud-ouest de ce dernier est le *Pingta la,* et 72 li à l'est, la montagne neigeuse *Noub gang la gangri,* ou la montagne de neige occidentale. Ces monts font la frontière orientale de la province de Oui, et la séparent de celle de Kam.

64. *Ba la,* ou la montagne forte, à 95 li au nord-est de la ville de *Dakdzé.*

65. *Tsou la,* à 160 li au nord de la ville de *Djamda* de la province de *Goung bo.*

66. *Semroung la,* ou *Se loung la* (le dernier nom signifie montagne des épines); à 180 li à l'est de *Dzimo doung.* — Le *Mingby la* est à 60 li au sud-ouest de la ville de *Domchon dzoung.* — La montagne neigeuse *Momla gang tchoung la,* ou *Molan gang tchoung la,* est à 150 li au sud-ouest de *Montso na dzoung.* — Le *Djoum la,* ou la montagne du blaireau, est à 60 li au sud de la ville de *Do dzoung.*

Montagnes de la province de Kam, nommées RI.

67. *Doungla gangri*, montagne de neige blanche comme la grande coquille de mer ; à 97 li au sud de la ville de *Choban do dzoung*.

68. *Moutoung ri,* à 100 li au nord-est de *Choban do dzoung*.

69. *Barakla dansouk ri,* à 90 li au sud-est de la ville de *Sok dzoung*. *Barakla,* signifie en tubetain une montagne à plusieurs cimes.

70. *Lagang moukma ri,* à 140 li au sud-est de *Sok dzoung*.

71. *Nak chot ri*, ou la montagne au-dessous de la grande forêt, à 165 li au sud-ouest de *Sok dzoung*.

72. *Sok ri,* montagne de la prairie, à 19 li au nord-est de *Sok dzoung*.

73. *K'hiambou boun soum ri*, montagne des trois frères fugitifs (dans le Thai 'thing y toung tchi *Tsinbou mardja bouma soum ri*), à 90 li au nord-est de *Sok dzoung*.

74. *Dza nak ri,* montagne des petits cailloux noirs à 140 li au nord de *Sok dzoung*.

75. *Boum ri,* à 60 li à l'est de la ville de *Loroung dzoung*.

76. *Mamghiam gang ri*, à 50 li au sud-ouest de *Loroung dzoung*.

77. *Ghiangma loung ri*, à 150 li au nord-ouest de la ville de *Bo dzoung*.

78. *Daya ri,* à 200 li au nord-ouest de *Bo dzoung*,

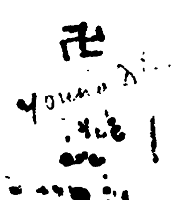
79. *Selama gangri*, montagne neigeuse, à 120 li au sud-ouest de *Bo dzoung*.

80. *Nimbou tchoumbouri gangri*, montagne neigeuse, éloignée de 70 li au sud de *Bo dzoung*.

81. *Tchala gangri*, montagne neigeuse du petit pic, à 83 li au sud-est de la ville de *Sanggak tsoui dzoung*, ou *Kiyé dzoung*.

82. *Garbo gangri*, montagne de neige de couleur blanche, à 230 li au sud de *Sanggak tsoui dzoung*. On appelle aussi cette montagne *Kawa garbo gangri*; le mot *Kawa* signifie également neige.

83. *Goungla gangri*, montagne de neige du pays supérieur, 253 li sud-ouest de *Sanggak tsoui dzoung*.



84. *Damou youngdjounggang ri*, montagne de neige fortifiée par le *youngdjoung*, ou la croix bouddhique, qui s'y trouve sculptée sur un rocher; à 60 li au sud-est de la ville de *Tsatsor gang dzoung*.

85. *Dordsi yüldjoum ri*, c'est-à-dire la montagne des génies, nommée en chinois *Kin kang*, droite comme une bougie et dans laquelle se trouvent des turquoises; à 160 li au nord-est de *Tsatsorgang dzoung*.

86. *Dziomo ga ri*, ou *Dziomo ri*, à 45 li au nord-ouest de la ville de *Goundjouk dzoung*.

87. *Badma gotghi ri*, montagne de la fleur de lotus, à 30 li au nord-est de la ville de *Dounggar dzoung*, du canton de *Dziedam*.

88. *Baldan weidjou ri*, à 160 li au sud-est de la ville du pays de *Dziedam*.

89. *Gambounaï gangri*, montagne neigeuse, à 160 li au sud-ouest de la ville de *Li thang*.

90. *Ramouli gangri*, montagne neigeuse, à 180 li au sud-ouest de *Li thang*.

91. *Golo dziak karding ri*, montagne sur le flanc de laquelle est la ville de fer du canton de Golo, à 95 li au nord-est de *Li thang*.

92. *Amiyé kamsang ri*, montagne vénérable et éminente, à 30 li au nord-ouest de la ville de *Sourmang*.

Montagnes nommées LA, *dans la province de Kam.*

93. *Noub gang la*, ou la montagne neigeuse occidentale, est à 300 li au nord-ouest de *Dar dzoung;* elle fait la frontière entre le *Kam* et le *Oui*.

94. *Charo la* (*Charolo*), montagne de la corne du cerf, à 60 li à l'est de *Souk dzoung*.

95. *Gak gangri la*, à 300 li au nord-est de *Sanggak tsoui dzoung*.

96. *Ghianggou la*, à 150 li au sud de la ville de *Choban do dzoung*.

Le précipice *Dzagari manitou* est à 410 li au nord-ouest de la ville de *Li thang*, la roche qui le compose est noire, et on y voit beaucoup d'inscriptions en langue *fan* ou sanskrit, de même que des images de Bouddha et d'autres divinités.

IX. *Fleuves et rivières du Tubet.*

1. Le *Yærou dzangbo tchou*, le fleuve clair de la frontière du côté droit, ou de l'ouest, est nommé, au sud de *H'lassa*, *Dzang tchou*. Il a sa source à la frontière occidentale de la province de Dzang, à

340 li au nord-ouest de la horde des Djochout, sur le mont *Damtchouk kabab gangri*. Il réunit toutes les eaux du voisinage, coule environ à 2,500 li à l'ouest, et passe au nord du mont *Gamba la*, où il entre dans la province de Oui. Au nord-est de la ville de Jikar gounggar, il reçoit à gauche le *Galdjao mouren*, qui vient du nord. Bientôt après le fleuve tourne au sud-est, parcourt encore 1200 li dans la province de Oui, traverse la frontière méridionale, et entre dans le pays de *Lokabdja* ou *H'lokba* (1), qu'il traverse du nord au sud. Il se dirige alors au sud-sud-ouest, entre dans l'Inde, et va se jeter dans la mer. C'est une des plus grandes rivières qui existe, car sa source est extrêmement éloignée de son embouchure.

En été le *Yærou dzangbo tchou*, et ses grands affluens, se gonflent extrêmement par la fonte des neiges dans les montagnes. Leurs eaux inondent alors les vallées dans lesquelles ils coulent, et ce débordement s'étend depuis la frontière de la province de *Ari*, jusqu'à *Djachi loumbo*. Les Chinois appellent cette inondation *Lou hai*, ou les *six mers*, ce qui serait, en tubetain, *Dhough giamthso*.

La géographie de la dynastie des Thang dit : Le Tsang pou ou roi des Tubétains habite sur les

(1) *Lokabdja*, ou *Lho kaha ptra* signifie *méridionaux qui ont des incisions à la bouche*. Ces peuples se font des incisions autour de la bouche, et les remplissent de peintures de différentes couleurs. Les parens appliquent ces ornemens à leurs enfans, dans l'âge le plus tendre, de sorte qu'ils se conservent pendant toute la vie.

rives du *Pha pou* et du *Lo sa* (1) ; le *Pha pou* est au sud-ouest du *Lo sa* (ou Lassa) : il porte aussi le nom de *Tsang* (ou Dzang) ; les habitans du pays de *Tian* (le Yun nan) l'appellent *Ta Kin cha kiang* (grande rivière à sable d'or) (2). Il vient de la partie la plus occidentale du Tubet et sort du mont Kuen lun. Le *Siao* (petit) *Kin cha kiang* (ou la partie supérieure du Grand Kiang de la Chine, duquel il est question à la page 273), le *Lan thsang* et le *Lou kiang* prennent également naissance dans le Tubet, mais les sources du *Ta Kin cha kiang* sont extrêmement éloignées de celles de ces trois rivières.

Selon la géographie du Yun nan, le grand Kin cha-kiang vient du Tubet, entre dans le pays de Mian tian ou Ava, a cinq li de largeur, et va se jeter dans la mer.

Houang tchin yuan, ancien auteur chinois, dit : Le grand Kin cha kiang, le Lan thsang et le Lou-kiang, se rendent tous dans la mer méridionale. Leur grandeur est très-différente. Le Lan thsang n'est que le quart du Lou kiang ; mais le grand Kin cha kiang est dix fois plus considérable que ces deux fleuves. Les sources de ces derniers sont dans le même pays, à *Young wang* et sur le flanc de la montagne appelée

---

(1) C'est la même rivière qui porte à présent le nom mongol de *Galdjao-mouren*, et sur la droite de laquelle est située *H'lassa* ou *Lassa*.

(2) Les Birmans connaissent également une rivière qu'ils appellent *Soulien-kioup* (rivière à sable d'or) ; ils disent qu'elle est au nord de l'Iraouaddy et du Kenduem.

(par les Chinois) *Lou chy chan;* on peut y arriver sans difficulté, mais la partie supérieure de leur cours traverse des vallées profondes et étroites par lesquelles on ne peut passer. On dit que les sources du Grand Kin cha kiang ne sont pas très-éloignées du pays de *Ta wan* (la Bactriane). Depuis les monts Lima et Tchha chan jusqu'à l'extrême frontière septentrionale de Meng yang (dans le Yun nan), on ne connaît pas bien son cours; il passe par le pays d'une tribu de sauvages, nommés *Tchhy fa* ou les Cheveux roux; ses bords y sont si escarpés qu'on ne peut pas y grimper. La grande géographie de la Chine, qui cite ce passage, ajoute: Parmi les rivières qui passent par la partie du pays de Meng yang (1), hérissée de montagnes et presque inaccessible, il y en a deux très-grandes qui viennent du nord-ouest, l'une s'appelle *Ta kia kiang* ou *Ta khiu kiang*, et l'autre *Pin lang-kiang*. Elles se réunissent, et portent aussi le nom de Ta i kiang; de nos jours, les habitans du district de Theng yue donnent généralement à toutes les grandes rivières le nom de Ta i kiang. Les gens du pays appellent ce fleuve *Kin cha kiang* (à sable d'or). On trouve dans son lit du *yu*, ou jade oriental, de couleur verte, de l'or en grains et en paillettes, la pierre précieuse appelée tsing chy, du yu noir, du cristal de roche et quelquefois aussi du yu blanc. Aux pieds des montagnes qu'il traverse, on recueille de l'am-

(1) Ce pays était situé en dehors de la frontière la plus occidentale du Yun-nan actuel.

bre jaune. Les habitans du *Tian* (Yun nan), appellent ce fleuve *Ta* (grand) *kin cha kiang;* le *Siao* (petit) *kin cha kiang*, au contraire, est celui qui passe à Li kiang, Pe ching, Wou ting (dans le Yun nan), et à Ma hou (dans le Szu tchhouan). En sortant du pays de Meng yang, le Grand Kin cha kiang coule au sud, passe devant Houan meng, Mo than, Mo tsy et Meng tchang, où il reçoit une rivière qui vient de l'ouest; il baigne Pho pha, Tse meng et Mo mang, villes anciennes, coupe la frontière (de ce tems), et va à Man mo. La rivière qui vient de Theng yue et qui se nomme *Ta i*, passe devant Tchin i, Nan tian et Thsian yaï, réunit toutes les eaux qui viennent du flanc occidental du Tchha chan et de l'ancienne ville de Young tcheou, traverse la forêt située au pied du mont Nan ya chan, passe devant Man mo, et se joint au Grand Kin cha kiang. Plus loin, ce dernier passe devant les camps fortifiés de Man fa, Lou le, Meng-houng, Tche ngao, traverse les vallées des monts Ta tchhang phou chan et Siao tchhang phou chan, coule devant Ko ma, passe par la vallée du Pha phengchou dans le Meng yang, et par celles des monts Hou toung et Kouei khu. Autrefois les *Mian* (habitans d'Ava), voulant attaquer le pays de Mongyoung, expédièrent par eau des provisions qui arrivaient jusqu'à Kho sa; mais ceux de Meng yang les détruisirent sur cette rivière. Les armées que les empereurs de la dynastie des Ming envoyaient contre l'Ava, s'embarquaient ordinairement sur ce fleuve, et arrivaient en dix jours dans ce pays. Plus loin, le

Ta Kin cha kiang passe devant *Wen pan*, où il reçoit le Loung tchhouan kiang, qui vient de Theng-yue ; ce dernier franchit l'extrême frontière du Yun nan et les monts Kao li houng chan (hautes montagnes noires) ; c'est la même rivière qui, chez les tribus de Loung tchouan, Meng naï et Meng my, porte le nom de *Mole kiang* : elle va jusqu'aux villes de Taï koung tchhing et Kiang theou tchhing, où elle se réunit au Kin cha kiang. Ce dernier arrose Meng ky, Tsun kou et Wen pan, et reçoit les noms de Wen pan kiang et de Lieou cha kiang (1).

---

(1) Je crois qu'il ne sera pas déplacé de donner ici quelques noms géographiques du Yun nan et des contrées limitrophes, en trois langues du pays. Les idiomes des *Pe i* et des *Pa pe* sont des dialectes siamois. Les *Pe i* paraissent être le même peuple que les *Lak tho*.

En Chinois.	En Pe i.	En Pa pe.
Yun nan (province).	Moang tchhaï.	Moang tchhaï.
Ta li (ville).	Moang koue.	
Kin tchhi (peuple).	Wan tchhang.	
Eul hai (lac).	Li kaï.	
Nan tian (endroit).	Moang ti.	
Thsian yai (endroit).	Moang na.	
Pa pe (peuple).	Moang young.	Moang ping tching maï
Tchhe li (endroit).	Moang le.	Moang le.
Loung tchhouan (rivière et endroit).	Moang wan.	
Pe i (peuple).	Lok taï.	
Mian tian (ou Ava, pays).	Moang man.	
Lao tchhoua (pays).		Moang tchhoua.
Meng ken (endroit).		Moang ken.
Grande rivière, lac.		Me nan koung.
Rivière.		Me nan.

Entre Meng kho, Ma la (Mara) et Kiang theou, une montagne très-haute et escarpée, sur laquelle est bâti un grand temple, s'élève au milieu de la rivière. Le Grand Kin cha kiang reçoit, au-dessous de cette montagne, une autre rivière qui vient du nord, et passe par Meng pian et par Sian kho mou (1); il coule ensuite devant Loung ta ma, Khe ti ma et Sa tsi ma, et verse ses eaux dans la mer du Sud.

Le fleuve, en quittant Man mo, entre dans la plaine, qu'il inonde régulièrement. Il a quinze li de largeur, et non pas cinq, comme le disent les anciens. Plus au sud, son cours est moins rapide, et il y est partout navigable; les habitans de Mian (Ava) sont de bons navigateurs. A son embouchure, ses eaux ont la même couleur que celles de la mer.

Il n'y a aucun doute que ce fleuve ne soit le Yærôu-dzangbo du Tubet, ajoutent les éditeurs de la grande Géographie impériale (2).

2. Le *Goûyang tchou*, c'est-à-dire la rivière large, est dans la province de Dzang, au sud-ouest des nomades de Djochout. Elle est formée par quatre rivières. La première s'appelle *Loung laï tchou*, ou l'eau divine de la vallée; elle prend sa source au pied du mont *Angdzé la*, du côté du nord; la seconde, le *Gaï tchou*, tire sa source de la montagne *Gaï tchou goungtsian;* la troisième s'appelle *Djouk tchou*,

(1) C'est vraisemblablement le Syry-Serhit.

(2) Tout ceci démontre clairement l'identité du *Yærou dzangbo tchou* avec l'*Iraouaddy* de l'Ava.

et vient de la montagne *Saïdan ri* ou *Chaïtal ri;* la quatrième est le *La tchou:* sa source est sur la montagne de neige *Larou gang tsian.* Ces quatre rivières coulent vers le nord-est, chacune dans son lit particulier, dans un espace de 200 à 300 li; elles finissent par ne former qu'un seul courant très-fort, qui va au nord-est, l'espace de 60 li, et se jette dans la droite du Yærou dzangbo tchou.

3. Le *Oung tchou* est à 200 li sud-ouest des nomades de *Saga:* il est, comme le précédent, formé par quatre rivières. La première vient du plateau de *Djam djoung tang*, la seconde de celui *Touk mar dang*, la troisième du mont *Namga ri*, et la quatrième a sa source sur le plateau appelé *Dakra tang.* Ces quatre rivières se dirigent environ 100 li vers le nord, se réunissent et forment le *Oung tchou*, qui se jette dans le Yærou dzangbo tchou.

4. Le *Chyrdi* ou *Chordi* coule à 100 li sud-ouest de la horde des Saga. Il est formé par trois affluens; le premier vient de la montagne *Chanpala*, le second du *Cho la*, et le troisième de la montagne de neige *Gangrawa tsian ri.* Ces trois rivières coulent environ 100 li vers le nord: elles se réunissent et prennent le nom de Chyrdi, sous lequel leur courant fait encore 90 li, avant de se joindre au Yærou dzangbo tchou.

5. Le *Sab tchou*, ou la rivière du pied, est à 80 li nord-ouest de la ville de *Jikadzé.* Elle est formée par les eaux qui sortent d'abord des montagnes *Djourami*, *Kounglo*, et *Djormo*, situées au sud de Jikadzé. Ces trois courans d'eaux se réunissent et for-

ment une seule rivière, qui coule vers le nord pendant 100 li; elle prend alors le nom de *Ga tchou*, sous lequel elle fait encore 100 li vers le nord : elle reçoit deux autres courans d'eau; l'un, venant du sud-ouest, est le *Ghie tchou;* l'autre vient du sud-est et porte le nom de *Dang tchou.* Après ces réunions la rivière est appelée *Sabtchou*, coule encore 120 li et se jette dans le Yærou dzangbo tchou.

6. Le *Nian tchou*, ou la rivière coulant dans un ravin escarpé et profond, est formée par la réunion de huit petites rivières ayant leur origine sur le flanc occidental de la chaîne neigeuse qui est à l'ouest du grand lac *Yar brok you mthso;* elle coule au sud-ouest jusqu'au temple *Niang ning*, où elle reçoit le *Dzianglo tchou*, ou la rivière des osiers, formée par les eaux des montagnes *Dziomo la ri* et *Choukro ri*, au sud de la ville de Jikadzé. Ces eaux coulent séparément, environ 200 li vers le nord-ouest, après lesquelles elles se réunissent et forment le Dzianglo tchou, qui coule encore 80 li, jusqu'au temple de Niang ning. De ce dernier, le Nian tchou se dirige au nord-ouest, passe à 100 li à l'ouest des villes des *Dzialdze dzoung* et de *Baïnam dzoung*, reçoit deux autres rivières qui viennent du sud-ouest, prend alors le nom de *Niant chou*, coule au nord, passe à 40 li à l'est de la ville de *Jikadzé*, et se jette dans le Yærou dzangbo tchou.

7. Le *Loung tsian tchou* est à 2 li au nord de la ville de Rinboung dzoung. Elle a sa source dans la montagne *Djoumo khara*, qui est à l'est de la ville.

Elle coule environ 100 li à l'ouest, reçoit plusieurs affluens venant du mont *Notdzin gangdzang la*, qui est au sud-est de la ville, et va se jeter dans le Yærou dzangbo tchou. *C'est la dernière rivière considérable que ce fleuve reçoit dans sa* DROITE, *pendant son cours dans le Tubet.*

8. Le *Ghiangghia sum la tchou*, ou *Dziandzia tchou* (*Kianckia Somia*) est à l'ouest de la horde des Djochot. Quatre rivières découlent du nord-ouest et des montagnes *Chacha ni yar ri, Djakdsiar ri* et *Nira ri*, se dirigent vers l'est pendant 100 li, et ne forment qu'un seul courant, qui, après 50 li vers le sud, reçoit, par sa droite, le *Tchar tchou*, venant de l'ouest; 60 li après cette réunion, la rivière tombe dans la gauche du Yærou dzangbo tchou.

9. Le *Lhabouk dzangbo tchou*, ou la rivière claire de la caverne divine, nommé aussi *Naouk dzangbo tchou* (*Naouc Tsanpou*), est au sud ouest des Djochot, à 30 li de distance. Elle a sa source au nord-est dans le lac *Dzangri you mthzo*, coule d'abord 250 li à l'ouest, et reçoit deux rivières du nord, lesquelles viennent du *Dziangri gab la* (montagne du flanc septentrional), et du *Mouk rong ri* (montagne de la vallée des chataigniers), et du côté du midi, trois autres qui découlent des monts *Radjouk ri, Dzoreng ri* et *Yangbam ri*. Après avoir fait 80 li de plus, la rivière reçoit, du nord-ouest, les eaux des montagnes *Ya la* et *Dakroung ri*; elle coule encore 60 li et se jette dans la gauche du Yærou dzangbo tchou.

10. Le *Satchou dzangbo tchou*, ou *Tsa tchou*, est

à 100 li au sud-ouest de la horde des Saga. Six rivières découlant de la chaîne des monts de neige appelée *Yoro gang tsian*, se dirigent 100 li au sud, se réunissent, et forment le *Ghiab lar tchou* ou la rivière des digues, qui, après un cours de 50 li, reçoit les eaux de trois ruisseaux qui viennent du nord-est et des montagnes *Radjouk ri*, *Dzoreng ri* et *Yangbam ri*, et deux autres du sud-ouest et des montagnes *Angse angle dzoung ri*. Alors le Ghiab lar tchou coule au sud-est; mais il se tourne bientôt vers le sud-ouest, et reçoit deux rivières qui viennent de la montagne *Djedze gounggar tang ri*, située au nord-est, et de deux autres qui sont au sud-ouest, nommées *Neïmou ri*, et *Losera yanagou ri*. Après ces dernières réunions, la rivière reçoit le nom de *Sa tchou dzangbo tchou*, coule encore 70 li au sud-ouest, et se jette dans le Yærou dzangbo tchou.

11. Le *Man tchou dzangbo tchou*, la rivière claire des drogues médicinales, est au sud-ouest des nomades de Saga. Deux rivières, venant du nord et des montagnes *Siertchoung* et *Pi loung ri*, coulent pendant 200 li au sud; trois autres viennent de l'est de la montagne *Gangtchoung djadak ri*, et une découle de l'ouest et de la montagne *Lak dzang djora ri*: ces six courans d'eau se réunissent et forment le Man tchou dzangbo tchou, qui coule encore 40 li au sud-est et se joint au Yærou dzangbo tchou.

12. Le *Dzaka dzang tchou*, ou la rivière claire entourée de collines, porte ordinairement le nom de *Sagà dzangbo* (*Saki Tsangpou*), et celui de *Sarghé*

dzangbo. Elle est au sud-est de la horde des Saga, qui a ses campemens sur les bords. Elle vient du nord-est et sort du lac *Lab-noor*, ou *Rab noor* (*L. Lio*), coule plus de 400 li sud-ouest et reçoit, dans sa gauche, une rivière qui vient de la montagne de neige *Rabgang young ri*, ou *Lab yang tchoung ri*. Huit autres ruisseaux, venant également de l'ouest, augmentent la force du courant principal, qui porte encore le nom de *Lab tchou ;* ils découlent des monts *Ladjoung*, *Wenbi* et *Pou tuk la*. Alors le Lab tchou est appelé *Djadak tchou ;* après avoir coulé encore 30 li au sud-est, il reçoit, du côté de l'Orient, le *Sa tchou*, et de l'ouest le *Lou tchou ;* il fait de rechef 30 li, se tourne au sud-es t, et, après avoir parcouru 120 li dans cette direction, il se réunit au Yærou dzangbo tchou.

13. Le *O tchou*, la rivière du lait, appelée ainsi parce que son eau a un goût doucereux, a sa source dans le lac *Gitso ghiamthzo*, situé au nord-est de la ville de *Dziangabring dzoung*. Elle coule droit au sud, et se jette dans la gauche du Yærou dzangbo tchou.

14. Le *Oï tchou dzangbo tchou* ou *Dok tchou*, c'est-à-dire rivière de la vallée étroite et profonde, sort du *Amtchok mthso*, lac de l'oreille, éloigné de *Dziangabring dzoung* 180 li au nord-ouest. La rivière prend son cours vers le sud, et entre, après 100 li, dans un autre lac nommé en mongol *Ike Rounggangpou noor ;* elle reçoit trois rivières qui viennent de l'est, et prend, en sortant du lac, le nom de *Dok tchou*, coule 180 li à l'est, jusqu'au nord du pont *Moukbou djak sammà*, et y reçoit le *Oï tchou* (*Outchou*) qui

vient du nord. C'est après cette réunion que la rivière est appelée Oï tchou dzangbo tchou ; 60 li plus loin, elle se jette dans le Yærou dzangbo tchou.

15. Le *Dziang tchou*, la rivière du nord, appelée communément *Chang tchou*, est au sud-ouest de *Dsiang amring dzoung;* elle prend sa source dans les montagnes *Ghiang djara ri* et *Sao Sokbo ri*, qui sont au nord-ouest de cette ville. De ces montagnes sortent deux courans d'eau, qui se réunissent et se dirigent vers le sud-est. Après avoir coulé l'espace de 240 li, cette rivière reçoit, au nord, les eaux de la montagne *Dzo ri;* elle fait encore 50 li et se jette dans la gauche du Yærou dzangbo tchou.

16. Le *Galdjao mouren*, ou la rivière furibonde (*Kaltiou*), coule dans le pays de H'lassa et prend sa source dans un lieu nommé *Djariktou*, 110 li nord-est de la ville de *Poumdo dzoung*. Elle y est appelée *Dam tchou* (*Dam* ou *Tama tsanpou*), ou l'eau boueuse, est rejointe par plusieurs petites rivières, coule 140 li au sud-ouest, ensuite 100 au sud-est, entoure la ville de Poumdo dzoung, et reçoit de la gauche le *Mudik dzangbo loung* (la grande rivière claire des perles). Celle-ci vient du lac *Mudik you mthso* (*Mitoc*), 270 li nord-est de la ville de *Merou goungga dzoung*. Depuis ce lac jusqu'au sud de Poumdo dzoung, où elle se joint au Dam tchou, son cours est de 320 li. Sur cette distance, le *Mudik dzangbo* reçoit, dans sa droite, une rivière considérable appelée *Ba broung tchou ;* elle est formée de trois courans d'eau qui viennent de la montagne de neige *Samdan*

gang ri, ils reçoivent plusieurs affluens, et coulent vers le sud-est. Au confluent du Dam tchou et du Mudik dzangbo, la rivière qui en est formée prend le nom de *Galdjao mouren*, coule droit au sud pendant 30 li, tourne ensuite à l'est, fait 140 li dans cette direction, va après au sud-ouest, passe devant les villes de *Déba dakdza* et *Detsin*, arrive au sud de *H'lassa*, et range, pendant 300 li, les villes de *Dounggar dzoung*, *Jiga noub dzoung*, et *Tchouchoul dzoung*, Au sud de *Dounggar dzoung*, le Galdjao mouren reçoit une rivière considérable dans sa droite : c'est le *Yangba dzian tchou*, qui est formé de cinq courans d'eau des montagnes du N.-O. Elle coule 180 li au sud-est, et reçoit, du côté de l'orient, le *Man tchou* ou *Mom tchou*, venant de la montagne *Tsin yun ri*, et de l'ouest le *Tchoubou tchou*, qui découle du *Tomba ri*. C'est après cette réunion, que la rivière reçoit le nom de *Yangba dzian tchou*, qui signifie l'eau large et étendue. Au nord-ouest de *Jikar goungar dzoung*, le Galdjao mouren se jette dans le Yærou dzangbo tchou.

Il paraît que le *Thsang ho*, dont il est question dans l'histoire de la dynastie des Thang, est la même rivière qui, actuellement, porte le nom de Galdjao mouren. Le Thsang ho coulait dans le voisinage du campement du roi des Thou fan (ou Thou pho). L'ancien Thang chou dit : « On craint le (passage du) *Lou tchhouan*, qui est à 100 li au sud du *Losa tchouan*, et qui se joint au Thsang ho. La géographie du Thang chou dit : « Après avoir passé le » Thsang ho, on rencontre un temple de Bouddha,

» duquel on arrive au campement du Dzanpou, au » sud-ouest duquel est le lac *Pha pou hai* (ou la rivière » *Pha pou tchhouan.*) »

17. Le *Niang tchou*, ou la rivière de la contrée de *Niang*, est à l'est de *Dzéla gang dzoung*, de la province de Goungbo. Sa source est au nord-ouest de cette ville, dans le *Chaot ganggar ri* (montagne de grêle et de neige); le courant qui en sort est nommé *Mam tchou*; il coule 240 li à l'est, se réunit au *Baroung tchou* (rivière des vagues), qui vient du sud et de la montagne *Ba la*, et au *Ouk tchou* (rivière du hibou), qui sort du mont *Ouk ri*. Depuis cette dernière réunion, la rivière coule environ 60 li jusqu'au sud de la ville de *Djamda dzoung* du Goungbo, où elle reçoit le *Ghianang tchou*, qui passe à l'est de la ville. Alors le Niang tchou tourne au sud-est, fait plus de 300 li jusqu'au sud de *Cholga dzoung* du Goungbo où elle est renforcée par le *Ba tchou*, qui vient du nord-est et sort du lac *Basoum mthso* (*Pasomdsu*). Arrivé à l'est de Dziomo dzoung de la même province, le Niang tchou reçoit les eaux du *Niou tchou*, qui vient du nord-est et de la montagne *Djib ri*. La rivière se dirige alors au sud, passe à l'est de la ville de *Dzéla gang dzoung*, fait encore 200 li, et se jette dans le Yærou dzangbo tchou.

18. Le *Gakbou dzangbo tchou* (*Kenpou*), ou la rivière claire du pays de *Gakbou*, est 116 li à l'est de *Djamda* du Goungbo. Au nord-est de cette ville, sort de la montagne de neige *Tchou la*, le *Tchouk tchou*; il coule 30 li vers le nord et entre dans le lac *Djamna*

you mthso (*Tchamna yomdou*); de ce lac sort la rivière vers le sud-est; après avoir parcouru l'espace de 250 li, elle reçoit du nord le *Dzianglo tchou*, ou la rivière des osiers, qui vient du mont *Djanggar soum ri*, et le *Sang tchou* du *Sang tsian sang tchoung ri*; puis, du côté de l'est, la réunion de quatre rivières qui découlent des montagnes de neige *Nub goungla* et *Char young la*, du pays de *K'hab*, et forment le *Oui tchou* (rivière du milieu). Tous ces courans, réunis en un seul, prennent le nom de Gakbou dzangbo tchou; il se dirige 140 li au sud, passe à l'ouest du mont *Daïar ri*, entre dans les contrées habitées par les nomades de *Gakbou*, et à l'est de *Piepi thang*, dans la province de Kam, où il reçoit le *Bo dzangbo* dans sa gauche. Il passe alors à l'est du mont *Sema loungla*, sort du pays des Gakbou, se rend dans celui des *Lokabdja*, ou *H'lokba*, va au sud-est, et se réunit au Yærou dzangbo tchou.

19. Le *Tchodh teng tchou*, ou la rivière de la pyramide bouddhique précieuse (*Tchitomtchou*), est formé par le *Lho tchou* et le *Man tchou*. Le premier vient de la montagne neigeuse *Dhoukla gangri*, et l'autre de celle appelée *Doung djou gangri*, qui est à 60 li nord-ouest de la ville de *Sanggak tsoui dzoung*, ou *Sangga tchoui dzoung*. Ces deux rivières coulent au sud, forment le *Tchodh teng tchou*, qui se dirige également au midi, entre dans le pays des H'lokba et se réunit au Yærou dzang bo tchou. *C'est la dernière rivière du Tubet qui se jette dans la* GAUCHE *de ce fleuve.*

20. Le *Phountsouk dzangbo tchou*, l'eau claire et

pure de la véritable abondance, est à 250 li au sud-est des nomades de Saga. A l'ouest, est la montagne *Cholmo dzangla,* et, à l'est, deux autres appelées *Sil-djoung ma ri,* ou *Sirit soum maï ri,* et *Gowadja la;* trois rivières sortent de ces montagnes, et se réunissent en un seul courant, qui coule 250 li au sud-est, reçoit quatre petites rivières, se dirige à l'est, et arrive après 140 li au sud de la ville de Losikar dzoung; puis il fait 50 li au nord-est, tourne au nord de la montagne *Gangloung dzian ri,* se dirige au sud, coule encore 200 li dans le pays de Dzang, traverse sa frontière méridionale, passe par les habitations des *Djoularai* ou *Djougara,* et entre dans l'*Enetkek* ou l'Hindoustân.

La grande carte de l'empire chinois, faite par ordre de l'empereur Khian loung, place la notice suivante en mandchou, à l'endroit où cette rivière quitte le Tubet: [illegible]

[illegible]

[illegible] »

« Cette rivière passe par le pays du peuple *Djou-*
» *gara,* coule au sud-est, et se réunit dans le royaume
» d'*Enetkek* (Hindoustân), au grand fleuve *Gangga.* »

21. Le *Lho tchou dzangbo,* ou la rivière pure et claire du sud, passe à l'ouest de Losikar dzoung. Sa source est à 230 li au nord-ouest de cette ville; des montagnes de neige *Djodjou gangtsian* et *Djoulbou chang gangri,* sortent deux rivières qui coulent 50 li

vers le nord, et se réunissent en une seule ; celle-ci fait encore 40 li au sud et se jette dans le Phountsouk dzangbo tchou.

22. Le *Nio tchou dzangbo,* la petite rivière claire, (*Nlio tsampou*) ; a sa source à 130 li à l'ouest de *Phari dzoung* ; elle est formée par trois rivières, qui sortent des montagnes *Tcho la, Noser ri* et *Abala ri*, coulent 60 à 70 li vers le sud, et se réunissent en un seul courant, qui, après 30 li, reçoit trois rivières qui viennent du temple *Dingla* et des montagnes *Dzeringbo ri* et *Dziomo langma ri*, situées au sud-ouest. Elles font 90 li à l'est, se réunissent, coulent encore 60 li à l'Orient, et se jettent dans le Nio tchou, qui, 70 li plus loin, a son embouchure dans la droite de Phountsouk dzangbo tchou.

23. Le *Lo dzangbo tchou* est au nord-est de Losikar dzoung. Ses sources sont dans les montagnes situées au nord-est de cette ville. Ses affluens supérieurs coulent environ 60 li, se réunissent et forment le *Lo tchou,* qui coule 180 li au sud, jusqu'au nord-est de Losikar, où il reçoit le *Ghiaï tchou*, formé par deux courans d'eau qui découlent du mont *Largarbou ri,* et font environ 80 li vers le sud. Après avoir reçu le Ghiaï tchou, le Lo tchou fait encore 10 li et se jette dans la gauche du Phountsouk dzangbo tchou.

24. Le *Tchang tchou*, passe à l'ouest de Dinghiaï dzoung ; 110 li au nord-ouest de cette ville sont les montagnes *Rinfou la*, *Roung gangtsian* et *Sou kou gangtsian*, desquelles sortent trois rivières, qui

coulent séparément vers le sud-est l'espace de 70 à 80 li, après lesquels elles se réunissent, et font un courant qui arrive à l'ouest de Dinghiaï dzoung. Là, il se tourne au sud, et fait 90 li ; deux rivières venant du nord-ouest forment une espèce de lac ; elles portent le nom de *Ghit tchou*, coulent 320 li, et se jettent dans le Tchang tchou, qui, 20 li plus bas, se réunit au Phountsouk dzoung bo tchou.

25. Le *Phari dzangbo tchou* (*Pari tsanpou*), est au sud-ouest de Phari dzoung. Il vient du lac *Gal mthso*, éloigné de 120 li nord-est de cette ville, coule 40 li au nord-ouest, et entre dans le lac *Ghiam mthso* ; il en sort au sud-ouest, fait 200 li jusqu'au nord de Phari dzoung, reçoit, sur cette distance, quatre rivières venant du nord, coule encore 80 li et se joint au Phountsouk dzangbo tchou par la gauche.

26. Le *Yarghia dzangbo tchou* (*Yarkia tsanpou*), est à 700 li nord de H'lassa. Il a sa source dans la montagne *Bassa toungram oohla*, coule à l'ouest, et entre dans le royaume de *Ka tsi*. Il fait la frontière septentrionale de la province de *Oui*.

27. Le *Lou kiang* ou *Khara oussou* (*Hara osa*). Cette rivière est au nord-est de la ville de *Loroung dzoung*, à la distance de 60 li. Son nom mongol est *Khara oussou*, l'eau noire, et les Tubetains l'appellent *Oïr tchou*. Elle prend sa source à 280 li au nord de H'lassa dans le lac *Bouka noor* (ou du bœuf), qui a environ 450 li de tour. De là, elle coule 100 li vers le nord-ouest, entre dans le lac *Eldzien noor*, dont la circonférence est environ de 130 li ; elle sort de ce lac, coule 150 li au sud-

est, et entre dans un autre, nommé en mongol *Khara noor,* de 120 li de circonférence. En sortant de là, elle coule quelque tems vers le midi, et prend le nom de *Khara oussou*(1). Elle remonte alors 450 li vers le nord-est, vient passer à 100 li au sud de la ville de Sok dzoung, sort ensuite de la province de *Oui*, et entre dans celle de *Kam*, où elle prend le nom de *Oïr tchou;* sous celui-ci, elle coule vers le sud-est pendant l'espace de 200 li, tourne à l'est, passe, après un cours de 300 li, au nord-est de *Loroung dzoung;* elle se dirige alors droit au midi, fait plus de 800 li dans cette direction, passe par le canton de *Mila loung*, et entre, 200 li plus loin, dans le pays des barbares appelés *Nou i,* où elle reçoit le nom de *Nou kiang.* Elle y parcourt environ 300 li, et entre dans le district de *Li kiang fou*, du Yun nan, où elle est appelée *Lou kiang*. Elle sépare cette province pendant une certaine distance du pays des sauvages et se dirige au sud, parcourt les districts de *Young tchhang fou* et de *Lou kiang ngan fou szu*, entre dans le *Mian tian* (Ava), et se jette dans la mer. (*C'est le Thâleayn de Martaban.*)

Dans les anciennes cartes, on voit, à l'ouest des *Si fan,* et au sud du *Ta lieou cha* (grand désert des sables mouvans), le lac *Kia hou,* duquel sort le Lou kiang, et se dirige au sud. Quand on compare ces cartes avec les notions récentes que nous avons de

---

(1) Les cartes de d'Anville, et par conséquent toutes les autres, sont ici fautives, car le cours de la rivière, qui sort du *Khara noor,* y est interrompu par une montagne.

ces contrées, on trouve que le *Kia hou* est le même que le *Khara noor,* dont le nom signifie en mongol le *lac noir*. Il l'a reçu de la couleur noire de ses eaux. La rivière qui en sort est plus grande que le *Lan thsang kiang-Ye ya*, et ses eaux sont aussi très-noires. Elle a son origine dans le grand lac *Bouka noor* de la province de Oui, qui est également noir et très-profond. Elle coule très-lentement. C'est sans doute le *He choui,* ou la rivière noire, dont il est question dans le chapitre *Yu koung* du Chou king, lequel contient la description géographique de l'empire chinois, du tems de l'ancien empereur *Yu.* Quelques auteurs ont cru que le He choui était le Lan thsang-Ye ya, mais cette opinion paraît erronée.

28. Le *Bouloun* ou *Bouroun* est une rivière éloignée de 150 li sud-est du lac *Khara noor.* Elle est formée de deux courans; le premier, nommé *Khara gol*, vient du mot *Goung gaba gama ri*, et l'autre du *Youk ri ;* elle s'appelle aussi *Youk.* Tous les deux coulent environ 100 li au nord-ouest, se réunissent et coulent au sud-ouest; la rivière formée par eux est augmentée par un courant qui vient du lac *Choom noor,* tourne au nord-est, et se joint au Khara oussou par la droite.

29. Le *Boukchak tchou* a sa source à la frontière septentrionale de la province de Oui, dans la montagne *Galdzan koutsa dabahn.* Les eaux qui en sortent forment d'abord une rivière nommée, en mongol, *Koutsa tchou* (*Koutcha*), ou la rivière du bélier; elle coule 300 li vers le sud, et reçoit une autre, nommée

Chak tchou (*Toncei*), qui vient de l'ouest et de la montagne *Doukhoui oohla*. Depuis cette jonction elle coule, vers le sud-est, l'espace de 240 li, est jointe par le *Koulan gol* qui vient de l'ouest, et du *Bok*, qui vient du nord, continue son cours vers le sud-est, pendant l'espace de 100 li, après lesquels elle se jette dans le Khara oussou.

30. Le *Sok tchou*, ou la rivière des prairies (*Souc*), a ses sources dans la montagne appelée en mongol *Ike nomkhoûn oubachi oohla*: plusieurs rivières qui en découlent, se réunissent dans un seul courant qui entoure la montagne *Nomkhoûn oubachi oohla*, et coule environ 200 li vers le sud-est; là elle reçoit les eaux qui viennent des montagnes *Bakhan nomkhoûn oubachi dabahn*, *Bouka oohla* et *Tsagan tsiloo*, lesquelles forment quatre ruisseaux. Elle prend son cours par le milieu des montagnes, entre dans la province de Kam, et, après avoir couru l'espace d'environ 200 li, elle va se jeter dans le Khara oussou.

31. Le *Lan thsang kiang*, en tubetain *La chou*, est à 100 li à l'est de *Tsatsor gang*. Il est formé par deux affluens. Le premier a sa source à 100 li nord-ouest sur la montagne *Gherghi dzagana*, ou *Gherghi dzagar oohla*; elle porte le nom de *Tsa tchou*, ou *Dza tchou*, parce que son eau a un goût de sel. La seconde vient de la montagne *Barak la dansouk*, à 800 li au nord-est de la même ville. Elle porte le nom de *Omtchou*, ou la rivière respectable. Les deux rivières coulent d'abord vers le sud-est; elles dérivent ensuite au sud-est, passent au nord-est de Tsatsor

gang, à 300 li de distance, où elles se réunissent près du temple *Tchamdo*. Le courant considérable qu'elles forment est nommé *La tchou,* coule droit au sud l'espace d'environ 900 li, après lesquels il entre dans le Yun nan, à l'ouest du fort de *Ta tchhing kouon.* Le fleuve parcourt le département de Li kiang fou, et y reçoit le nom de *Lan thsiang kiang*, traverse ceux de Young tchhang fou, de Chun ning fou, de Moung houa fou et de King toung fou, passe après dans les royaumes d'*Ava* et de *Lao tchoua* ou *Laos*; et se rend au *Kiao tchi,* ou Tonquin, où il se jette dans la mer méridionale.

Le *Dzi tchou,* ou l'eau douce, est un affluent de la droite de La tchou. Il est à 160 li au nord-est de la ville de Loroung dzoung, et prend sa source au nord-ouest, dans les deux *Bouldok mthso,* ou lacs de natron, dont l'un est appelé *Tchoungou Bouldok mthso,* ou le petit lac de natron. Ces deux lacs sont aussi nommés *Tchou tchoung* et *Tchou thsian*. La totalité du cours du *Dzi tchou* est de 500 li.

32. Le *Kin cha kiang*, en chinois la rivière à sable d'or; il faut la distinguer du *Grand Kin cha kiang,* duquel on a parlé plus haut (pag. 253). Cette rivière est connue sous plusieurs noms chez les Chinois; elle portait anciennement ceux de *Li choui,* de *Chin tchhouan, Lî nieou ho*. Son nom mongol est actuellement *Mouroui oussou* ou *Mourous oussou;* en tubetain elle s'appelle *Bouraï tchou* et *Ba tchou*. Sa source est à plus de 800 li au nord de H'lassa, à la frontière de la province de Ouï, sur une montagne

amère; ils ignoraient que le *Khou choui* de l'antiquité chinoise est le *Ya loung kiang* de nos jours, dont la partie inférieure est appelée *Ta tchhoung ho*, et que cette rivière est différente du Kin cha kiang. Ce dernier fut encore nommé *Chin choui*. La grande hydrographie, intitulée *Choui king tchu*, dit : le *Khou choui* passe devant *Yue hi* et *Ta tso hian*, et se jette dans le *Ching choui*, qui a sa source en dehors de la frontière. Le Chan hai king, qui est une ancienne géographie mythologique, dit : « Du mont de *Pa soui* sort la rivière *Ching choui ;* elle coule au sud-est, se divise en deux courans, dont un se dirige à l'est, passe devant Kouang jeou hian, va plus loin dans la même direction, et se joint au Kiang. L'autre coule au sud, passe par le chemin des bœufs à queue touffue (*Mao nieou tao*), arrive à *Ta tso*, et se réunit au *Khou choui*. Depuis cette réunion, leur courant est aussi appelé *Ching choui*. »

Nous savons que la partie inférieure du *Kin cha kiang* reçoit le *Ta tchhoung ho*. *Tan tcho,* qui vivait sous les Tang, dit que le *Li choui* est le même que le *He choui* (la rivière noire) du Yu koung (chapître du *Chou king*). « Cette rivière, poursuit-il, reçoit les eaux du *Mi jo kiang,* traverse le royaume *Phiao koue,* et se décharge dans la mer du Sud. » Ceci est une erreur; le Kin cha kiang se joint au Grand Kiang, et ne va pas dans la mer du Sud ; il n'est pas non plus le He choui.

Le bonze *Tsoung le*, qui, sous la dynastie de Ming a été examiner les sources du Houang ho, dit : « Cette rivière a son origine à la montagne *Mo pi ly*

tchhy pa. Les tubetains appellent le Houang ho *Mo tchou* (*Rma tchou*), et donnent au *Li nie hou* le nom de *Py ly tchou* (Boureï tchou). *Tchhy pa* signifie frontière. Le nom de cette montagne désigne donc qu'elle sépare les eaux de ces deux rivières. En effet, celles qui découlent au sud-ouest de la chaîne vont se joindre au Li nieou ho; et celles du nord-est se réunissent aux sources du Houang ho. Actuellement nous savons que les sources du Houang ho sont à 360 li de celles du Kin cha kiang. Entre les deux est la chaîne des montagnes appelée *Baïn khara*. La source du Houang ho en est à l'est, et celle du Kin cha kiang au sud-ouest. C'est ce que *Tsoung le* a bien dit. Dans son *Py ly tchou*, nous trouvons une corruption du nom de *Boureï tchou*.

Siu houng tsou, auteur d'un *Mémoire sur les sources du Grand Kiang*, dit : la phrase du Yu kong, « qu'il (Yu) dirigea le Kiang, depuis le mont Min » chan », indique seulement une rivière qui coulait dans les limites de l'empire, mais ce n'est pas du commencement du Kiang qu'il y est question. En Chine, cinq rivières considérables se jettent dans le Houang ho, et onze portent leurs eaux au Kiang; c'est par ces affluens que le dernier est beaucoup plus grand que le premier. Quant à leurs sources, celle de Houang ho est au nord du Kuen lun et celle du Kiang au sud. Cette dernière n'est donc pas la plus proche, et l'autre n'est pas la plus éloignée (de la Chine). — *Siu houng tsou* prend ici le Kin cha kiang pour le véritable commencement du Grand

Kiang. Nos prédécesseurs, qui ne connaissaient pas assez toutes ces contrées, se sont trompés sur ce point. Il est cependant naturel de regarder la partie la plus éloignée (de l'embouchure) comme le commencement d'une rivière, et les autres plus petites et plus proches de l'embouchure comme ses affluens. De sa source à travers le Yun nan et jusqu'à Siu tcheou fou, le Kin cha kiang parcourt un espace de 7.000 li. Il s'y réunit au Min kiang, et son cours est trois ou quatre fois plus long que celui du dernier. Les savans ont cru qu'il ne leur était pas permis de dévier du texte du Yu koung, qui dit que le Kiang venait du Min chan; mais ce n'est pas là que se trouve la source de ce fleuve. De même, la rivière qui découle du *Tsy chan* (à la frontière du Kan su), n'est pas le commencement du Houang ho (quoique le Yu koung le dise). Nous savons à présent que le Kiang est formé par trois rivières, la plus éloignée et la plus grande est certainement le Kin cha kiang; vient ensuite le Ya loung kiang, puis le Min khiang. Le Kin cha kiang est le plus occidental, le Ya loung kiang est au milieu et le Min kiang est à l'est. Le Ya loung kiang coule jusqu'à Hoeï tchhouan oueï, où il se joint au Kin cha kiang, celui-ci va jusqu'à Siu tcheou fou et y reçoit le Min kiang; alors ce fleuve est appelé le *Grand Kiang*.

33. Le *Bo dzangbo tchou* est formé par la réunion de deux rivières; la première sort de la montagne *Tchoumdo la*, à 300 li nord-est de la ville de *Bo dzoung*; elle reçoit les eaux de six ruisseaux, coule

vers le sud-ouest et porte le nom de *Yar rong tchou ;* l'autre a son origine à 500 li nord-ouest de Bo dzoung, sur la montagne de neige appelée *Doung la.* Elle est rejointe par une dixaine de ruisseaux, prend le nom de *Nge tchou*, coule vers le sud-est, et se réunit à la première, au nord de Bo dzoung. La rivière reçoit alors le nom de *Bo dzangbo tchou*, coule au sud-ouest, traverse le pays des nomades de *Gakbou* et celui de la horde des *Moun*, qui appartiennent aux *Lokbadja* ou *H'lokba*, le parcourt, et entre dans le Yun nan par le district de Teng yue tcheou, où elle reçoit le nom de *Loung tchhouan kiang*, c'est-à-dire *fleuve du torrent du dragon.*

D'après la géographie de Ming, le Loung tchhouan kiang a sa source dans le pays des Man, ou barbares de *Ngo tchhang*, et au nord des monts *Kao Li houng chan*, qui sont à côté des *Thsy thiang tian*, ou des sept colonnes tubetaines. Dans un défilé de ces montagnes, elle est traversée par un pont de chaînes suspendu ; de là elle coule jusqu'à la ville de Taï koung tchhing, et se réunit au *Ta i ho.*

La géographie du Yun nan dit que cette rivière a trois sources, dont une est dans le mont *Ming kouang chan*, l'autre dans le *A hing chan*, et la troisième dans le *Nan hiang tian chun.* Ces trois courans d'eau forment le Loung tchhouan kiang, qui coule en Chine, jusqu'au fort de *Hou kiu kouan*, où il entre dans le royaume de *Mian* ou *Ava.*

On peut comparer ce que j'ai dit sur le *Loung tchhouan kiang*, dans le premier volume de ce *Ma-*

gasin (pag. 315). Les rédacteurs du *Tai thsing y thoung tchi* paraissent se tromper ici en croyant que le Loung tchhouan kiang soit la même rivière que le *Bo dzangbo tchou* du Tubet. D'après les cartes faites sous Khiang loung, ce dernier ne quitte pas ce pays, et se jette, au sud de *Sour doung dzoung*, dans le Gakbo dzang bo tchou qui, en effet, est le Loung tchhouan kiang.

34. Le *Akdam tchou*, en mongol *Akdam gol*, c'est-à-dire la rivière dont on ne peut boire l'eau boueuse, a sa source dans deux lacs, situés dans la plaine *Temen tala*, au nord de la montagne Ike nomkhoûn oubachi oohla. Les deux courans qui en sortent se réunissent et coulent pendant 100 li vers le nord-est; un autre ruisseau nommé *Ike akdam gol* (le grand Akdam), venant de l'est, s'y joint, de même que le *Bakha akdam gol* (le petit Akdam), qui vient droit de l'ouest. Le courant que ces eaux forment fait encore 300 li au nord-ouest, et se jette dans le Mouroui oussou.

35. Le *Toukhoul gol*, est un affluent de la partie supérieure du Kin cha kiang, qui le reçoit à l'endroit où il se tourne au sud. Sa source est sur la montagne *Erdzighen dabahn*, 20 li à l'ouest du gué nommé *Ike koukou sair*, par lequel on passe le Kin cha kiang. La rivière porte d'abord le nom de *Ounie gol* (de la vache), et coule 80 li au nord, jusqu'aux collines *Toukhoul tolokhaï*, à l'orient desquelles il y a deux rivières qui viennent du sud-ouest; l'une s'appelle *Koungtchou goli* et l'autre *Khotsin gol*, elles se réunissent à l'est des collines, et se joignent à l'*Ounie gol*,

qui coule encore 120 li au nord et se jette dans la plaine de *Sarloüng tala*, dans la droite du Mouroui oussou.

36. Le *Tsitsirkhana koukou oussou*, ou la rivière bleue, sur les bords duquel croit le *tsitsirkana*, qui est une espèce de *robinia*. (*Coucou ousou.*) Ses sources sont à 300 li sud-est du gué *Ike koukou saïr*. Sept grandes rivières sortent des montagnes *Sokbou sokmou ri*, *Dzaga tangnouk*, *Oïm tso khada* et *Dodza*; deux autres découlent des lacs *Oïm mthso* et *Ser mthso*; toutes ces rivières se dirigent pendant 50 à 60 li au nord-est, et se réunissent; le cours qu'elles forment est appelé *Tsitsïrkhana koukou oussou*; il coule encore 30 li, et se jette dans la droite du Mouroui oussou, dont le volume de l'eau est alors si considérablement augmenté, et qui court avec tant de rapidité, qu'il est impossible de le passer en bateau.

37. Le *Temetou koukou oussu*, ou la rivière bleue des chameaux, est à 50 li à l'est de la précédente. Elle est formée par deux rivières qui sortent des montagnes *Dakmou* et *Kam dzaga*; elles se réunissent, après un cours de 60 li, vers le nord-ouest, et forment une seule qui fait encore 70 li au nord et se jette dans le Mouroui oussou.

38. Le *Katsi oulan mouren*, ou la rivière rouge du pays des *Katsi*, ou mahométans, a sa source dans la montagne *Lesieroulan dabsoun oohla*, 400 li au nord-ouest de celle appelée *Bassa toungram*, de laquelle vient le Mouroui oussou. Le Katsi oulan mouren coule 500 li vers le sud-est, après quoi il se jette dans la

gauche du Mouroui oussou. (*Géographiquement parlant, le Katsi oulan mouren est le véritable commencement du Kin cha kiang; parce que sa source est plus éloignée de l'embouchure de ce fleuve que celle du Mouroui oussou, regardée par les Chinois comme la partie supérieure du Kin cha kiang.*)

39. Le *Toktonaï oulan mouren* tire sa source de la montagne *Sighing oulan tolokhai*, qui est à 300 li au nord-est du Lesier oulan dabsou oohla. La rivière coule à l'est pendant l'espace de 450 li, et se réunit, par la gauche, au Mouroui oussou.

40. Le *Namtsitou oulan mouren* vient de la montagne *Baïn khara durban oohla*, qui est à 300 li nord-est du Sighin oulan oohla; la rivière coule vers le sud-est l'espace de 600 li, et se jette dans la gauche du Mouroui oussou.

Les trois rivières dont on vient de parler sont toutes des affluens supérieurs du *Kin cha kiang;* elles se réunissent à lui du côté du nord, et sont très-profondes et difficiles à traverser.

41. Le *Toulkhatou khara oussou* se jette, du côté de l'est, dans le Kin cha kiang, là où ce fleuve coule déjà vers le sud. Il a sa source dans la montagne *Gourban toulkhatou oohla*, fait 150 li à l'ouest, et reçoit les eaux du *Kocho tsiloo gol* et du *Maochin khorkho gol*, qui viennent du sud, et celles du *Gaboura gol* et du *Mokhor kara oussou*, qui viennent du nord. La rivière coule encore 20 li, et va se perdre dans la gauche du Mouroui oussou.

42. Le *Dok tchou* est à 80 li à l'est de *Dziedam dzoung;*

il sort du lac *Charou mthso*, 200 li au nord de cette ville, coule 300 li vers le sud-est jusque dans le pays de *Mi li la gang*, d'où il entre dans la frontière de la province chinoise de Yun nan, où il reçoit le nom de *Ou liang ho*. Il coule encore 200 li, et se jette dans la gauche du Kin cha kiang.

43. Le *Li tchou*, ou la rivière de cuivre (*Mi tchou*), est à 3 li au nord de *Li thang*; ses sources se trouvent à 150 li nord-ouest de cette ville, des montagnes *Rimou ri* et *Charo ri*. La rivière qui sort de la première coule au sud, et reçoit, dans sa droite, celle du Charo ri; elle va jusqu'au sud-est de la ville, est aggrandie par les eaux de deux ruisseaux qui viennent du nord-est, tourne au sud-ouest, fait 300 li, et se réunit dans le pays de *Mi li la gang* ou Ou liang ho.

44. Le *Go tchou* est à 180 li sud-ouest de *Li thang*; sa source est dans la montagne de neige *Gangri lamarri*: il coule, sous le nom de *Teng tchou*, pendant 160 li au sud-ouest. Au nord-est sont les rochers *Djam khada*, desquels sort le *Ma tchou*, qui se réunit au Go tchou; ce dernier fait encore plus de 100 li, et se jette dans le Kin cha kiang, par la gauche.

45. Le *Cho tchou* (*Chotchou*), est à 150 li sud-ouest de *Li thang*; sa source est dans la montagne de neige *Gabounaï gangri*, à l'est de celle de Gangri lamar ri. Il coule 300 li au sud-ouest et se réunit au Go tchou. (*D'après les nouvelles cartes de la Chine, faites sous Khian loung, le Cho tchou ne se jette pas dans le Go tchou, et se réunit, au-dessous de l'embouchure de ce dernier, au Kin cha kiang*).

46. Le *Waï tchou* (l'eau du renard) coule à l'ouest de *Tsatsor gang dzoung;* sa source est dans la montagne *Naran la*, 300 li au nord de cette ville. Il se dirige vers le sud pendant l'espace de 400 li, jusqu'à l'endroit appelé *Ghialma*, où elle se jette dans la gauche du Lou kiang.

IX. *Lacs du Tubet.*

1. Le *Mapham dâlai.* Le mot *mapham* signifie, en tubetain, *ce qui surpasse tout*, *dâlaï*, en mongol, est *mer.* Les Hindoux appellent ce lac *Mânassarovar.* Il est à 200 li nord-est de la ville de *Dakla* de la province de *Ari*, et à 65 li sud-est de la montagne *Gangdis ri.* Il est nourri par les eaux qui découlent de la montagne de neige, nommée *Langtsen kabab gangri*, située au sud-est; elles coulent au nord-ouest et se jettent dans le lac, qui a 180 li de circuit. La couleur de ses eaux est verte, et leur goût pur et doux. Après midi, elles prennent différentes couleurs, et réfléchissent une lumière semblable à celle des éclairs. Ce lac est enfermé, des quatre côtés, par des montagnes qui en forment comme des portes. Les gens du pays croient que, pour puiser de ses eaux, il faut nécessairement passer par une de ces portes. La première porte, nommée en tubetain *Arab ko*, ou la porte occidentale, est à l'ouest du lac, et au sud du courant d'eau qui le joint au *Lang mthso.* La seconde est celle du nord; elle s'appelle *Dadzan loung;* elle est au nord de ce courant. La troisième, celle de l'est, porte le nom de *Touigo char;* elle est au sud de la

rivière *Dsięmaï tchou*, qui vient du nord-est et se jette dans le lac. La quatrième, enfin, est celle nommée *Ghiour go*, ou la porte du sud; elle est sur le bord méridional du lac, et au nord-ouest de la montagne de neige *Manak nil gangri*.

2. Le *Lang mthso*, ou *Langga mthso*, c'est-à-dire le lac du bœuf, est à 170 li au nord de Dakla, et 30 li sud-ouest de la montagne *Gang dis ri*. Il a plus de 300 li de circonférence, et reçoit les eaux du *Mapham dâlaï*, par le courant duquel on vient de parler. L'*Altan gol*, ou la rivière d'or, nommée aussi *Menghe djassou altan gol*, est formée par la fonte des neiges du *Gang dis ri*, coule environ 20 li au sud-ouest, prend après la direction du sud, et se jette, après 40 li, dans l'angle septentrional du lac. Du *Lang mthso*, sort la rivière *Lang tchou*, ou du bœuf, qui forme, avec le *La tchou*, la rivière *Setledj*, laquelle va rejoindre l'Indus. Le *La tchou*, ou l'eau divine, a sa source dans la montagne *Sengghe kabab*. L'eau du lac est de couleur tirant sur le noir; elle a un goût agréable. Il s'appelle chez les Hindoux *Ravanhrad*.

3. Le *Yar brok you mthso*, ou le lac étendu des turquoises, nommé aussi *Yar mourouk youmtso*, *Yar mourouk you mthso*, et *Yamthso Baïdi*, ou lac de Baïdi, parce qu'il n'est pas loin de cette ville, est à l'est de la ville de Nagardzé dzoung; il a 460 li de circuit; au milieu sont les trois montagnes *Minaba*, *Yabo tou* et *Sang ri*, desquelles découlent une infinité de ruisseaux. Tantôt l'eau du lac est blanche, tantôt

noire, et souvent elle jette plusieurs belles couleurs. Il est très-riche en poissons; aussi les habitans de ses alentours, et ceux des montagnes qu'on vient de nommer, vivent de la pêche. Ce lac porte aussi le nom de *Paltè.* Sur la rive méridionale d'une de ses îles, se trouve un couvent célèbre, qui est la résidence de la divinité femelle appelée *Dordzi pa mo* ou la sainte mère de la truie. Les Hindoux et les habitans du Nipâl, ainsi que les Tubetains, la révèrent comme une incarnation de *Bhavani.* Elle ne sort de son habitation ni de son île, pour se rendre à H'lassa, qu'en grande pompe; pendant tout le voyage, on porte devant elle des encensoirs; elle-même est assise sur un trône couvert d'une vaste ombrelle. Sa suite se compose de plus de trente religieux qui forment sa cour. Quand elle arrive à H'lassa, tout le monde s'empresse de recevoir sa bénédiction, qu'elle donne en faisant baiser son sceau. Les couvens des îles du lac, habités par des moines et par des religieuses, se trouvent sous sa direction.

4. Le *Ghiït mthso ghia mthso*, est au nord-ouest de la ville de Djangabrin dzouns; il a 60 li de largeur. Il y avait autrefois deux lacs, dont l'oriental s'appelait *Ghiït mthso*, ou le tranquille, et l'occidental *Ghia mthso*, le blanc. Ils se sont réunis en un seul, auquel on donne les deux noms joints ensemble. Il est très-poissonneux.

5. Le *Nam mthso shi mthso*, ou le beau lac du ciel, appelé vulgairement *La mthso shi mthso*, est à 120 li nord-est de Ari dzoung; il a 220 li de circuit. Il re-

çoit une rivière qui vient du côté du nord, et quatre autres qui viennent du sud.

6. Le *Darok you mthso*, ou le lac des chevaux jaunes et des turquoises. Il a reçu ce nom, parce que ses eaux ont la couleur de la turquoise, et les rochers qui l'entourent ressemblent de loin à des chevaux jaunes. Il est à 550 li au nord-est des nomades de *Djeba*, dans la province de Dzang; il a 280 li de circonférence. Du côté de l'occident, il reçoit la rivière *Naghïi choung tchou*, qui s'y jette après un cours de cinq journées. Du côté du sud, il reçoit plus de dix rivières qui sortent des montagnes, et se réunissent en une seule.

7. Le *Djabdjaya tchaghan dabsoun noor*, ou le lac du sel blanc du bois madré, est à 20 li de distance au nord du précédent, à 150 li de circonférence, et produit sur ses bords du sel blanc dont se servent les habitans du voisinage.

8. Le *Langbou mthso*, ou le lac du veau, est au nord et près du précédent; il a 220 li de circonférence.

9. Le *Dzem tsou danak mthso*, ou *Djam tsou louinak mthso*, est à 410 li au nord de la horde des Djochot; il n'a que dix li de circonférence, et produit beaucoup de borax.

10. Le *Goung noum thsavga* et huit autres lacs de sel se trouvent à 700 li vers le nord-ouest de H'lassa; les noms des autres sont: *Ligar thsavga*, *Liubou thsavga*, *Yaghen thsavga*, *Nam oyor thsavga*, *Kougoung thsavga*, *Biloo thsavga*, *Gumtsoum thsavga*,

Mani thsavga. Ils se trouvent tous sur les deux côtés du Yarghia dzangbo; les plus grands ont 190 li, et le plus petit 50 à 60 li de circuit. Tous produisent du sel; celui du *Kougoung thsavga* et du *Nam oyor thsavga* est rouge, et celui des autres blanc. Les habitans du pays de H'lassa ne se servent pas d'autre sel que de celui-ci.

11. Le *Tengri noor* ou le lac du ciel, appelé aussi *Tchoungghem noor,* se trouve nommé sur nos cartes *Terkiri noor*, par l'ignorance de la personne qui a mis les noms sur les calques des cartes du Tubet, envoyés en France par les jésuites du tems de Kang hi. Cette personne ne savait presque pas lire les caractères mandchoux, dans lesquels les originaux de ces cartes étaient écrits. Le lac est à 220 li au nord de H'lassa; il a 600 li de largeur et 1,000 li de circonférence. Il est plus large de l'ouest à l'est, que du nord au sud. Ses eaux sont bleu de ciel, c'est pour cela qu'il a reçu son nom. C'est le plus grand lac du Tubet. Du côté de l'Orient, il reçoit les trois rivières nommées en mongol *Djakhasoutaï,* ou les poissonneuses, et de l'ouest, deux autres, le *Loosa gol* et le *Dargou dzangbo tchou;* ce dernier a un cours de plusieurs centaines de li.

X. *Antiquités.*

Notice du royaume des Thou pho.

Il comprenait la province actuelle d'Oui. D'après le *Thoung tian* de *Thou chi*, le pays des *Thou pho* (1) était au sud-ouest des *Thou ku houn*. L'histoire de la dynastie Thang, dit que les Thou pho appartenaient aux peuples appelés *Si khiang*, et qu'ils se composaient de cent cinquante tribus dispersées entre les fleuves *Houang ho*, le *Grand Kiang*, et les rivières *Houang choui* et *Min ho*. Ces tribus s'appelaient *Fa*, *Khiang*, *Thang*, *Mao*, etc. Anciennement les Thou pho n'allaient pas en Chine. Ils habitaient à l'occident la rivière *Si tchy chouy*. Le chef de la race de leurs princes était *Hou thy pou so yé*. Il réunit toutes les hordes des Khiang sous sa domination, et régna sur leur pays. *Pho* et *Fa* sont deux mots qui ont presque le même son, c'est pourquoi on appelle ses descendans *Thou pho*; leur nom de famille était *Pou sou yé*. On les dit aussi descendans de *Thou fa Li lou kou* (401 après J.-C.), de la dynastie *Sian pi* de *Nan liang*, qui avait deux fils *Fan ni* et *Nou than*. Ce dernier fut défait, en 414, par *Ky fou tchhy phan*; *Fan ni* ramassa alors

---

(1) C'est par erreur qu'on prononce ordinairement *fan*, le dernier caractère de ce mot, et sa totalité *Thou fan*. *Thou pho* est le même mot que [illegible] *Tubet* ou *Tæbet*, comme les Mongols l'écrivent et le prononcent.

les débris de son peuple, se sauva, et se mit sous la protection de *Mung sun*, roi des *Liang* septentrionaux, qui le nomma commandant de *Lin soung*. Après la défaite de *Mungsun, Fan ni* se rendit avec ses troupes à l'ouest de la rivière *Tsyho*, et se fixa au-delà du mont *Tsy chy chan*, où il fut rejoint par un grand nombre de *Khiang*. Dans la langue des Thou pho, un brave s'appelle *dzan*, et un chef *pou*, c'est pourquoi leurs rois portent le titre de *dzanpou*. Leur pays était éloigné de 8,000 li de la résidence des empereurs de la dynastie *Thang*, et de 500 li du pays de *Chen chen*. Leur dzanpou habita sur les rives du *Pho pou tchhouan*, qui portait aussi le nom de *Lo sa tchhouan*. Selon la géographie des Thang, le chemin, pour y aller, partait de *Thian goei kiun*, appelé auparavant *Tchin wou kiun*.

A l'ouest jusqu'au mont *Tchhy ling* (rouge)............................ 20 li.

Ce qui est à l'occident de cette montagne, ajoute l'ancien géographe chinois que je traduis, appartient aux Thou pho; on y voit une inscription qui indique la frontière, telle qu'elle a été déterminée par les Thang dans les années *khai yuan* (713-741 de J.-C.).

De *Tchin wou*, on passe la rivière de *Goei tchhi tchhouan*, les lacs *Khou pha hai* et le clos *Wang hiao kie my thse*, et on parvient à la station *Mo li y*................ 90

On passe devant un temple de Foe, élevé

par une princesse chinoise, et appelé pour cela *Koung tchu foc thang;* puis l'on traverse la rivière *Ta fi tchhouan*, et arrive à la station *Na lou y*, sur la frontière des *Thou pho*........................ 280 li.

On voit une source chaude et le lac *Lie mou hai*, et on traverse le *Houang ho*...... 440

Delà à la station *Tchoung loung y*..... 470

On traverse la rivière *Si yue ho*, et on arrive à la frontière occidentale du royaume de *To mi*........................ 210

Puis on passe le *Li nieou ho* (1) par le pont *Theng khiao* et on arrive à la station *Lie y*........................ 100

On rencontre le temple *Chy thang*, des villages des *Thou pho*, et le pont *Tsie tchi khiao*, fait avec des branches d'arbres coupées; il traverse par un précipice formé par deux rochers, dont l'un est au sud et l'autre au nord: au fond roule le torrent *Tsie tchy tchhouan*. De là à la station *Pho y*....... 440

On passe le *Ta yue ho*, sur le pont *Lo khiao*, rencontre les lacs *Than tchhy* et *Yu tchhy*, et parvient à la station *Sy no lo y*... 520

On passe les ponts du *Ky liang ning chouy*, et du *Ta sou chouy*, et on atteint la station *Hou pen y*........................ 320

Quand les ambassadeurs des Thang en-

(1) C'est le *Mouroui oussou*; voyez page 275.

trèrent dans le *Pho*, ou véritable *Tubet*, la princesse chinoise, épouse du roi de ce pays, envoie pour les complimenter.

On passe le défilé *Hou pen hia*, qui a 10 li de longueur. Il est formé par deux montagnes escarpées, réunies par un petit pont. Dans cette vallée étroite, trois ruisseaux tombent en cascades et se réunissent dans une espèce de bassin dont les bords sont couverts d'un brouillard continuel. On arrive à la station *Yé ma y*.............. 100 li.

Le chemin conduit par les champs cultivés des Thou pho, passe devant la source bouillante du pont *Toung khiao*, on s'arrête à la station *Ko tchhouan y*........... 400

On a ensuite le lac *Nou tchhin hay*, et l'on arrive à la station *Ho pou lan y*, située 130
au pied de la montagne *San lo ku chan*, couverte de neiges perpétuelles.

A la station *Khiue lou tsi y*............ 60

Ici les ambassadeurs font halte, et le *dzanpou* envoie les complimenter.

On passe par le village *Pen pou tchy*, situé dans la vallée des saules (*Lieou kou*) ; il y a une source chaude, qui jaillit à la hauteur de deux toises ; la fumée l'entoure comme un nuage. L'eau est si chaude qu'on y peut bouillir du riz. Puis on traverse le mont *Thang lo yé y chan*, sur lequel le *dzanpou* offre des sacrifices aux esprits tuté-

laires. En descendant on arrive à la station *Noung ko y*.......................... 250

Lo sie est situé à 200 li au sud-est. Les ambassadeurs chinois attendent ici les ministres des Thou pho, qui viennent les chercher.

En partant de cette station, on trouve un lac salé et une source tiède; on passe la rivière *Kiang pou ling ho*, ensuite on traverse la rivière *Kiang tsi ho*, et le chemin conduit par les champs labourés des Thou pho à la station *Tsu ko y*............... 260

110 li.

On traverse la rivière *Thsang ho*, on passe devant le temple de *Foe*, et on arrive à la station *Pou hoy*, de là, à l'hôtellerie *Houng lou kouon*, puis à la résidence du *dzanpou*, au sud-ouest de laquelle est le lac *Pho pou hay* (1). 180

En tout.......... 4,380 li.

Suivant la tradition des habitans, le *dzanpou* faisait sa résidence à *Lassa*, où le *dalaï lama* réside aujourd'hui. Cette tradition est appuyée par l'ancienne inscription d'un monument, qu'on peut encore lire avec facilité.

La pierre, avec l'inscription des Thang, est à H'lassa, à droite de la grande porte du temple, ap-

(1) Dans un autre passage on lit *Pho pou tchhouan*; alors ce serait une rivière, ce qui est plus probable.

pelé, en chinois, *Ta tchao miao* (1). Elle est érigée en mémoire de l'alliance jurée entre la cour de *Tang* ou de la Chine, et celle de *Thou pho*, ou des Tubetains. Cette pierre s'est conservée jusqu'à nos jours, et contient l'inscription suivante :

Inscription qui constate l'alliance jurée entre les Thang *et les* Thou pho, *la première des années, nommées* tchhang king (821 *de J.-C.*).

L'empereur *Wen wou hiao te houang ti* des grands Thang, et le *Ching chin dzanpou* des grands *Pho* (ou *Bod*); ces deux princes se regardant comme oncle et neveu, après avoir consulté les divinités de leur pays, pour s'unir (d'amitié), ont conclu et juré entr'eux une alliance sincère, qui doit durer sans interruption. Ils prennent les esprits et les hommes à témoins, et, pour qu'elle vienne à la connaissance des siècles et des races futures, ils l'ont fait graver sur la pierre, pour la transmettre à la postérité.

Wen wou hiao te houang ti, et *Ching chin dzanpou;* ces deux sages, saints, spirituels et parfaits, prévoyant les changemens cachés dans l'avenir le plus éloigné, touchés de sentimens de compassion envers leurs peuples, et ne connaissant dans leur bienfaisante protection aucune différence entre leurs sujets et des étrangers, ont, après de mûres réflexions et d'un consentement mutuel, résolu de donner la paix à

(1) Ou temple du *grand Tchao*, c'est-à-dire de *Ju laï*, ou *Bouddha*.

leurs peuples. Pour étendre ce bienfait partout, ils l'ont établi sur des bases solides. En parfaite harmonie entr'eux, ils seront désormais bons voisins, et mettront tout en œuvre pour rendre l'union et l'amitié encore plus étroites.



Dorénavant les deux empires de *Han* (Chinois) et de *Pho* (Tubetains), auront des limites fixes. Ce qui est à l'est du *Thao* et du *Min* (1) appartiendra à l'empire des grands Thang; et tout ce qui est à l'ouest de ces rivières sera regardé comme faisant partie du pays des grands *Pho*. En conservant ces limites, on ne cherchera pas à se nuire mutuellement, on ne s'attaquera plus à main armée, et on ne fera plus des incursions au-delà des frontières déterminées. Si, par hasard, quelqu'un passe les bornes (des deux empires), il sera arrêté et interrogé sur ses motifs, on lui donnera des habits et des vivres, et on le fera retourner au lieu d'où il est venu; car, pour ne pas mécontenter les dieux tutélaires du pays et les génies des montagnes et des eaux, il faut que chacun respecte les hommes et les esprits.

L'oncle et le neveu (les deux monarques), malgré l'affection qu'ils se portent, pourront cependant éprouver de la difficulté pour conférer ensemble, en personne. Afin d'entretenir leur liaison mutuelle, les deux empires communiqueront par des envoyés, qui

(1) *Thao min* est le nom de la partie sud-ouest du Chen si; elle le porte d'après les deux rivières qui y coulent, qui ont aussi donné leur nom aux villes de *Thao tchéou* et *Min tchéou*.

auront la route libre entre les deux états. Quand les envoyés des Thang et les ambassadeurs des Pho seront arrivés dans la vallée *Tsiang kiun ku*, où est le marché de chevaux (établi entre les deux empires), ils seront entretenus, à l'est du pays de *Thao* et de *Min*, aux frais des grands Thang; mais à l'ouest de la ville de *Thsing choui hian*, leur entretien sera à la charge des grands Pho. En observant les règles prescrites par la bienséance, entre des parens aussi proches que le sont l'oncle et le neveu, pour que la fumée et la poussière ne s'élèvent pas à la frontière des deux états (1), il faut qu'ils exaltent réciproquement leurs vertus, et qu'ils bannissent pour toujours la méfiance entr'eux, afin que les voyageurs puissent être sans inquiétude, que les habitans des villages et des champs vivent paisiblement, et qu'il ne se passe rien qui puisse donner lieu à des mésintelligences. Ce bienfait s'étendra aux générations futures; et la voix de l'amour (envers ses auteurs) se fera entendre partout où brille l'éclat du soleil et de la lune. Les *Pho* seront tranquilles dans leur royaume, et les *Han* seront joyeux dans leur empire. Chacun est obligé d'observer cette foi jurée; qui ne doit jamais être altérée ou changée; elle a été jurée devant les *trois précieux* (2), devant tous les êtres spirituels, qui existent sous le soleil, la lune, les étoiles et la voûte bleue du ciel, et par les animaux

(1) C'est-à-dire pour que la paix ne soit pas troublée.

(2) Les *trois précieux* sont les *trois Bouddha*, celui de l'époque passée du monde, de l'époque actuelle, et de la future.

qu'on a sacrifiés. Celui qui ne remplira pas les clauses de ce traité, et qui rompra le serment, sera puni par eux, et poursuivi de malheurs.

Les grands des empires de Han et de Pho, en se prosternant respectueusement, ont conclu le traité contenu dans cette inscription. La vertu des deux monarques sera en conséquence exaltée en dedans et en dehors, et le peuple ne cessera de leur prodiguer des éloges.

L'authenticité de ce monument est constatée par l'*ancien Thang chou* (l'histoire des Thang), qui dit: « Dans la première des années, appelées *tchhang* » *khing* (821), à la neuvième lune, les ambassadeurs » des *Thou pho* proposèrent de conclure et de jurer » un traité. Cette proposition fut agréée, et l'empereur » ordonna que *Lieou yang ting*, ministre-censeur, » et grand de l'empire, accompagnât ces ambassadeurs » dans le Tubet, pour y jurer avec eux le traité d'al- » liance. Cet envoyé eut pour second *Lieou szu lao*, » assesseur du ministre de la guerre, et vice-censeur » de l'empire. Yuan ting, et ses collègues, après dif- » férentes négociations, tombèrent d'accord et con- » clurent un traité de paix entre le royaume de Thou » pho et la Chine. » — C'est celui qui a été conservé par ce monument jusqu'à nos jours.

XI. *Des gués et passages des rivières dans le Tubet.*

Dans la province de Oui.

La ville chinoise de *Si ning fou,* dans la province de Kan sou, est appelée *Si ling,* par les Tubetains. Pour aller de cette ville à la capitale du Tubet, on passe par le pays habité par les hordes mongoles du *Khoukhou noor,* on traverse la chaîne des monts *Baïn khara oohla,* et on entre, par le nord-est, dans l'Oui, province du Tubet. On y trouve cinq gués que les chevaux peuvent passer, et quatre rivières qu'on ne peut traverser qu'en bateau. Voici le nom et la position des gués.

Le gué de *Khara oudjour,* qui traverse le *Akdam tchou,* près de ses sources.

Le gué *Khoûrkha,* où l'on traverse la partie supérieure du *Mouroui oussou.*

A ces deux gués les eaux sont peu profondes, et les hommes et les chevaux peuvent les traverser.

Le gué de *Baïdou,* est au nord-est et au-dessous du précédent.

Celui de *Dolon oolom,* est encore plus bas et se trouve à l'endroit où le *Mouroui oussou* change son cours de l'ouest au sud. La rivière s'y partage en sept bras, et c'est pour cette raison qu'on a donné à ce lieu le nom de *Dolon olom.* Quand les eaux sont basses, on passe avec facilité, mais quand elles montent le passage n'est pas aisé.

Le gué *Bambara*, ou *Bambamra*, est à l'est et au-dessous du précédent.

Les quatre endroits où l'on passe en bateau sont :

Celui de *Iké* (grand) *Koukou sair*, à environ 100 li au sud et au-dessous du gué Bambara. En hiver et en printems, on peut y passer à cheval, mais en été et en automne, on passe sur des bateaux de cuir.

Plus au sud est le passage de *Bakan* (petit) *Koukou saïr*.

Les gués de *Thagan soubargan*, ou de la pyramide blanche, et celui de *Darkhan koubou*, sont à la frontière des nomades du Khoukhou noor.

Ces quatre passages traversent le *Mouroui oussou*, ou *Kin cha kiang* supérieur; l'eau y est profonde, et leur trajet offre des difficultés ; on l'effectue, comme on vient de le dire, dans des bateaux faits de cuir.

Dans la province de Kam.

Il y a trois passages qu'on franchit en bateaux de cuir, savoir :

Les trois passages appelés *Birmatchoh soum djouka*, traversent le *Yaloung kiang*, à 207 li au sud-est du fort de *Ta tsian lou*, dans le Szu tchhouan. C'est le chemin ordinaire par lequel les Tubetains vont à ce fort, pour acheter du thé.

Le passage de *Daïn dzounggour*, ou *Dan tchoungkor*, est sur le Kin cha kiang, à 380 li au nord de la ville de Goundjok, près du temple du même nom. Les habitans de Kam prennent ce chemin pour se rendre dans le pays du Khoukhou noor.

Le passage de *Dzedjour* est à 70 li au sud-ouest de la ville de *Ba thang ;* c'est là que les Tubetains traversent le Kin cha kiang, pour aller à Ta tsian lou.

Celui de *Mepoudjok*, est également sur le Kin cha kiang, à 60 li au nord-ouest de la ville de *Li kiang fou* en Yun nan. Les habitans prennent ce chemin pour venir en Chine.

Dans la province de Dzang.

Le passage de *Dak djouka* est à 40 li nord-est de la ville de *Jikadzé ;* celui de *Ladze* est au sud-ouest de *Djangla dze dzoung ;* enfin celui de *Ghiaghia djouka*, à 80 li au sud-est de la horde des Saka. Tous se traversent en bateaux.

XII. *Des ponts du Tubet.*

Les ponts qu'on voit dans le Tubet sont de trois espèces : de pierre, de bois, et en chaînes. Les ponts de pierre sont faits comme ailleurs ; il en est de même des ponts de bois. Pour ce qui est des ponts en chaînes de fer, voici comme on les construit. Sur chacun des bords de la rivière, on fixe, d'une manière solide, autant de crampons de fer qu'on veut tendre de chaînes ; on accroche chaque chaîne à son crampon, et, quand le nombre des chaînes est complet, on les couvre de planches épaisses, ou de troncs d'arbres non façonnés qu'on place en travers, et qu'on attache l'un contre l'autre de manière qu'ils ne

puissent pas se séparer. On pose, par-dessus, un pouce ou deux de terre ou de sable, et le pont est fait. Un pont s'appelle *zampa* en tubetain.

Ponts de la province de Oui.

Pont de *Phengdo zampa*, pour passer le *Damtchou*, à l'ouest de la ville de *Phengdo*. Il est en chaînes de fer.

Kou kou, pont de pierre au nord-ouest de *H'lassa*.

Rou i, pont de chaînes de fer pour passer le *Yærou dzangbo*, à 30 li au sud de la ville de *Dakbou Ghyni*.

O na, pont de chaînes de fer pour passer le *Galdjao mouren*, à 20 li au nord de la ville de *Mergounga*.

Tchi zamou, pont de bois sur le *Yangba dzian tchou*, à 7 li au sud-ouest de la ville de *Doungor dzoung*.

Djououri, pont fait avec des chaînes de fer, pour passer le *Yærou dzangbo*, à 14 li au sud-ouest de la ville de *Tohouchoul dzoung*.

Ponts dans la province de Dzang.

Le pont de bois de *Doungar* mène à une des îles montagneuses du lac *Yar brok youmthso*. Il est à 40 li au sud-est de la ville de *Nagardzé*.

Sara djouga. Il est en chaînes de fer et traverse le *Yærou dzangbo*, à 20 li au nord-ouest de la ville de *Rinboum dzoung*.

Le pont *Djagakar djachi dzaï* est en chaînes de fer, à 60 li à l'est de la ville de *Pountsouk ling*, et sur le *Yærou dzangbo*.

Soumghia, pont de pierre pour passer le *Nian tchou*; à 4 li sud-est de la ville de *Jikadzé*. La longueur de ce pont est de plus de 70 toises: il a dix-neuf arches.

Sangar djakzam. Pont en chaînes de fer pour passer le *Oï tchou*, à 100 li au nord-ouest de la ville de *Pountsouk ling*. A côté de ce pont il y en a un tout pareil, qu'on appelle *Mokbou djakzam*.

Ponts de la province de Kam.

Sok zam, pont de bois pour passer le *Khara oussou*, à 70 li de la ville de *Sok dzoung*.

Djamya zampa, pour passer le *Khara oussou*, à 80 li au nord-est de la ville de *Loroung dzoung*.

Djachi dakzam, sur la partie supérieure du *Lan thsang kiang*, à 120 li au nord-est de la ville de *Dzatsorgang*.

XIII. *Temples dans le Tubet.*

Un temple, en tubetain, s'appelle *ghong pa*, et en mongol *kiït* et *kièt*. Plusieurs temples sont entourés de villes ou bourgades, habitées seulement par des prêtres; elles portent, en tubetain, le nom de *tsoug lag k'hang*, et, en mongol, celui de *sumé baïching*.

Les principaux temples de la province d'*Oui* son:

1° *Potala*, situé sur le *Marbou ri*, petite montagne à 4 li nord-ouest de H'lassa. Il a 36 toises, 7 pieds et 4 pouces chinois de hauteur. Son toit est doré en entier. Les bâtimens qui l'entourent contiennent plus de dix mille chambres ou cellules. Les tours ou obélisques, revêtus d'or et d'argent, ainsi que les statues de Bouddha, faites de ces métaux et de bronze qu'on y voit, sont sans nombre. Suivant la tradition du pays, ce temple a été élevé du tems de l'empereur *Thaï tsoung*, de la dynastie des Thang (de 626 en 649 de notre ère), par le *dzanpou*, ou roi des Thou pho, sur le lieu de son campement. Il fut reconstruit par le *diba*, sous le *dalaï lama* de la cinquième génération. Le dalaï lama y réside actuellement. C'est le temple principal du pays d'Oui.

2° *Ra mo tch'aï*, en mongol *Iké djao*, est au milieu de H'lassa. La tradition attribue sa construction à *Wen tchhing kouṅg tchou* princesse chinoise (de la dynastie de Thang), appelée en tubetain *H'la tchi kon tch'ag*, qui fut mariée au roi des Thou pho, en 640. Les statues de Bouddha, coulées du tems des Thang, y subsistent encore. *Iké*, en mongol, veut dire *grand*, et *Djao* un temple de Bouddha, venu dans ce monde de manière à n'être plus soumis à de nouvelles naissances.

3° *La bhrang*, en mongol *Bakhan djao*, ou le *petit temple*, est au nord de H'lassa, et à un demi li du précédent. La tradition du pays attribue sa construction à une princesse de Nipâl, aussi épouse du même

roi des Thou pho, et qui s'appelait *H'la tchi grigh tsoung.*

4° *Ghâldhan ghong pa,* ou le temple de la joie, en mongol *Bayaskhoulang tækousouksæn kiït*, est à 80 li au sud-est de H'lassa. On dit qu'il a été bâti, il y a 380 ans (en 1828), par *Tsong k'ha pa* (ou Dzoung khaba); l'obélisque qui contient les ossemens de ce saint se trouve dans l'enceinte du temple, et on y conserve précieusement le trône sur lequel il était ordinairement assis. Plus de deux mille lama font le service dans ce temple.

5° *Bræ poung ghong pa,* ou le temple des fruits amoncelés, est à 16 li nord-ouest de H'lassa. Il fut bâti par un disciple de Tsong k'ha pa. Plus de cinq mille lamas remplissent leur ministère.

6° *Sera ghong pa,* en mongol *Siera kiït,* est à 8 li au nord de H'lassa. Ce temple fut élevé par un autre disciple de Tsong k'ha pa; il est desservi par trois mille lamas.

7° *P'haroung kawa* est à 12 li au nord de H'lassa.

8° *Dziakbou ri ghong pa,* ou le temple de la montagne de fer, est à 5 li nord-ouest de H'lassa.

9° *Ghadoung ghong pa,* à 18 au nord-ouest de la même ville.

10. *H'lari* ou *Lari* est à la frontière orientale de la province d'Oui, et près de celle de Kam, à 228 li au nord-est de la ville de Tchamda dzoung. Ce temple se trouve sur la grande route qui conduit de la Chine à H'lassa.

Outre les temples qu'on vient de mentionner, il y

en a encore, dans la province d'Oui, plus de trois mille. Dans les grands, il y a sept à huit cents lamas, et, dans les petits, deux ou trois cents.

Le principal temple de la province de *Dzang* est celui de *Djachi h'loun po*, ou *Djachi loumbo*, c'est-à-dire de l'heureux augure. Il est à 2 li à l'ouest de la ville de Jikadzé, au pied méridional du mont *Doubou ri*. D'après le tradition, il fut bâti par le premier dalaï lama *Ghen doun djoubba*, disciple de Tsong k'ha pa, dont le Bantchan lama ou Bantchan erdeni actuel (1) est la seizième régénération; ce dernier y réside ordinairement.

Ce fut en 1713 que l'empereur Khang hi, donna, par un diplome et un sceau en or, l'investiture au *Bantchan erdeni*.

Dans ce temple et les édifices qui l'entourent, on compte plus de trois mille chambres et cellules. Les obélisques couverts d'or et d'argent, et les statues de Bouddha en or, en argent et en bronze y sont sans nombre. Plus de trois mille cinq cents lamas y font le service. Du Djachi loumbo dépendent cinquante et un autres temples, dans lesquels demeurent près de quatre mille lamas. Seize villages et dix hordes de nomades sont ses tributaires. Il y a encore, dans la province de Dzang, dix-neuf temples célèbres, dans chacun desquels il peut y avoir deux à trois cents lamas.

Les principaux temples de la province de Kam, de plusieurs desquels je ne trouve que les noms chinois, sont :

(1) C'est-à-dire celui qui vivait en 1746.

1° *Chun houa szu,* le temple du changement sincère, et 2° *Thsoung houa szu,* le temple du changement sublime, qui sont à 100 li au nord-est de la ville de Loroung dzoung.

3° *Tchhi kiaï szu*, le temple qui reçoit les défenses, et 4° *Tsing sieou szu,* le temple de la pureté; tous les deux sont à 50 li au sud de la ville de Loroung dzoung.

5° *Thsing thsing szu,* temple clair et pur, à 60 li à l'ouest de la même ville.— Ces cinq temples ont reçu ces noms honorifiques chinois, en 1703, de l'empereur Khang hi.

6° *Tcham do ghong pa,* est à 380 li au nord de la ville de Dzatsorgang dzoung. Treize petits temples en dépendent.

7° *Djaga djache tchoui dzoung ghong pa* est à 220 li au nord-est de la même ville. Il a sous sa dépendance trente-six lieux habités par des lamas à bonnets jaunes, et dix-huit occupés par des lamas à bonnets rouges.

8° *Thouchi dandjam chamrin,* au milieu du bourg de Li thang; dix-sept petits temples en dépendent.

9° *Lagangding* est à 350 li au sud de Li thang; il a six autres petits temples sous sa juridiction. Outre ces neuf temples, on en compte encore vingt-un autres dans la province de Kam; tous ont été élevés dans la première moitié du siècle passé.

Dans la province d'Ari, il y a cinq temples célèbres.

1° *Dorin ghong pa*, à 50 li au nord de la ville de Gonghe Djachi loumbou dzé.

2° *Kadjar ghong pa*, à 90 li au sud-est de la ville de Dakla.

3° *Bardan tchikse*, à 40 li à l'est de celle de Ladak.

4° *Bitouk ghong pa*, à 60 li au sud-ouest de Ladak.

5° *Mila ghong pa*, à 110 li à l'ouest de la ville de Bidi.

XIV. *Productions du Tubet.*

L'or se trouve principalement dans le sable du Kin cha kiang. L'argent, le cuivre et le plomb, viennent des mines de la province de Kam. Le meilleur borax se trouve sur les bords du lac Mapham dalaï. Il y en a du violet et du noir. Le drap qu'on fabrique avec la laine des moutons dans tout le Tubet, n'est pas partout de la même qualité. On y trouve du sel rouge, blanc et violet. Parmi les animaux, il faut mentionner le yak, ou le buffle tangoutain, d'excellens chevaux, les chèvres à duvet de châle, l'animal à musc, et une grande espèce de chauve-souris, qu'on appelle *cheri*, et qui se trouve partout. Les grains et légumes les plus ordinaires dans ce pays, sont une espèce d'orge grise, très-commune en Chine, où elle porte le nom de *thsing houa* (on dit qu'elle est venue des pays occidentaux), du froment, des pois et des petites fèves.

FIN.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

(*Voyez les fautes d'impression déjà indiquées aux pag.* 172 *et* 231.)

Page 302. Le nom du fleuve *Yarou dzangbo tchou* se prononce ordinairement au Tubet, *Yærou dzangbo tchou*; de là le *Iro tchoumbouh* de Turner.

— 204, note, ligne 1, *lisez : E-ro-choom-booh*

— 313, ligne 17, *lisez :* passe à 180 li

— 315, — 8, — passe à 80 li

— 318, — 5, — à la gauche du Bhanmo

— 321, — 5, — pays du Dalaï-lama

DEUXIÈME VOLUME.

Page 168, ligne 14, *lisez :* بخارا شريف

— 235, — 5, — Khang hi envoya

— 238, — 2, — *Mapham dalaï*

— 239, — 20, — Yærou dzangbo

— 240, — 4, — Djochout

— 265, — 10, — *Balong tchou*

MARS 1827.

EN VENTE

A la Librairie Orientale de Dondey-Dupré Père et Fils,

Imp. Lib. et Memb. de la Société Asiatique de Paris,

Lib. de la Société Royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande sur le Continent,

RUE RICHELIEU, No 47 *bis*, Maison du Notaire,

Et rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

VOYAGE

A PÉKING,

A TRAVERS LA MONGOLIE,

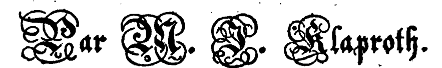
EN 1820 ET 1821,

Par M. J. Timkovski,

*Traduit du Russe, par M. N***;*

REVU PAR M. EYRIÈS:

PUBLIÉ AVEC DES CORRECTIONS ET DES NOTES,



PROSPECTUS.

Janvier 1826.

DEPUIS un siècle environ, la Russie entretient à Péking un couvent et une école où se forment ses interprètes pour le *chinois* et le *mandchou*. De dix ans en dix ans, on renouvelle les personnes qui composent ces deux établissemens, et on envoie, de Saint-Pétersbourg, de nouveaux moines et d'autres jeunes de langue à la capitale de la Chine. Cette petite caravane est conduite par un officier russe, chargé de la diriger et de l'installer à son arrivée à Péking, puis de reconduire les religieux qu'on renouvelle et les élèves qui ont fini leurs études.

Ce fut à la suite d'une pareille mission que M. *Timkovski*, attaché au collége des affaires étrangères, partit, en 1820, de Kiakhta, fort situé à la frontière qui sépare les possessions de la Russie de celles de la Chine. Il traversa la Mongolie, passa la Grande Muraille, et arriva à Péking au 1er décembre; il y séjourna jusqu'au 15 mai de l'année suivante.

Toutes les ambassades européennes qui sont allées à Péking, n'ont fait qu'un séjour très-court dans cette capitale de l'empire chinois, et même ont été sans cesse soumises à une surveillance gênante, dictée aux Chinois par leur méfiance pour les étrangers. M. *Timkovski* a visité Péking sous des auspices beaucoup plus favorables; comme tous les Russes, il jouissait de sa pleine liberté, pouvant parcourir les nombreux quartiers de cette ville immense, et visiter tous ses monumens et toutes ses curiosités. Il a donc été à même de faire des observations plus exactes que les voyageurs qui ont visité la Chine avant lui; de plus, il avait à sa disposition plusieurs interprètes qui connaissaient parfaitement la langue du pays; ses récits méritent plus de confiance que ceux des personnes, qui, ne sachant ni le chinois ni le mandchou, n'ont pu entrer en conversation avec les natifs du pays.

Le Voyage de M. Timkovski a paru en russe à Saint-Pétersbourg. Il contient son journal et les remarques qu'il a faites sur la géographie, le commerce, les mœurs et les usages de la Chine. Il est enrichi de plusieurs traductions et extraits d'ouvrages chinois, qui ont été fournis à l'auteur par les moines et les élèves de l'établissement russe à Péking, ce qui donne à sa relation beaucoup de poids, et lui imprime un caractère d'authenticité qu'aucun autre ne peut avoir.

L'importance de cet ouvrage nous a déterminés à en publier une traduction française. Pour la rendre aussi parfaite que possible, nous avons pensé qu'il était essentiel de la faire revoir par un savant, qui non-seulement connût bien le russe, mais qui eût fait de la langue chinoise, et de la Chine elle-même, l'objet principal de ses recherches. Nous ne pouvions mieux nous adresser qu'à M. Klaproth, qui non-seulement a bien voulu se charger

de cette révision, mais qui s'est encore [engagé] à l'enrichir de notes précieuses, et à rectifier les erreurs [échappées] à l'auteur, erreurs dont il est difficile de se défendre da[ns ces] sortes d'ouvrages. D'ailleurs, M. Timkovski, écrivant po[ur se]s compatriotes, chez lesquels, comme on le sait, la littérat[ur]e est encore si retardée, a jugé à propos de compléter son livre par de nombreux extraits d'ouvrages français, anglais et allemands : M. Klaproth a pensé qu'il était inutile de retraduire ces extraits dans notre langue; il a, de même, retranché des passages qui n'apprennent rien aux lecteurs, parce qu'ils ne contiennent que des aventures ordinaires, et qui auraient pu arriver au voyageur dans tout autre pays qu'en Mongolie et en Chine.

Enfin, il a revu, sur les originaux, plusieurs morceaux un peu légèrement traduits du chinois et du mandchou.

M. Timkovski a adopté dans son ouvrage le dialecte de Péking, pour la transcription des noms et des mots chinois. Cependant ce dialecte est un des plus corrompus de la Chine; M. Klaproth a jugé à propos de le remplacer par celui de Nanking, parce qu'il est et le plus élégant, et celui que les missionnaires, qui ont écrit sur la Chine, ont adopté dans leurs ouvrages, comme étant le plus connu en Europe. En ce sens, il en est de l'idiome chinois comme de la langue allemande : Vienne peut passer pour la capitale de l'Allemagne; mais ceux qui voudraient écrire sur ce pays, se garderaient bien d'orthographier l'allemand d'après le mauvais jargon de cette ville, de peur de ne pas être compris par les Allemands eux-mêmes.

La personne qui s'était chargée de la traduction de l'ouvrage, était mieux au fait du russe que du français. Nous avons eu recours à M. Eyriès, rédacteur des *Nouvelles Annales des Voyages*, pour corriger le style et les méprises que doit commettre infailliblement un traducteur qui n'est pas familiarisé avec le sujet de l'ouvrage qu'il est chargé de transporter dans une autre langue. Le nom de M. Eyriès, connu par tant et de si utiles investigations en géographie, et par les pas rapides que ses travaux ont fait faire à la science, contribuera puissamment au succès de cet ouvrage.

L'original russe du Voyage de M. Timkovski se compose de trois volumes assez minces; par les retranchemens salutaires que nous venons d'indiquer, nous sommes parvenus à faire entrer, en deux forts volumes, tout ce qu'il contient d'intéressant et de neuf.

Nous avons recueilli les planches et les cartes de l'original dans un *atlas spécial*, en y ajoutant plusieurs sujets nouveaux et pleins d'intérêt, d'après des tableaux que possède M. Klaproth.

Ainsi se trouvent réunies, en faveur de l'ouvrage que nous publions, toutes les garanties qui peuvent répondre de son mérite, sous le double rapport de l'utilité qu'il présente aux savans, par les observations nouvelles dont il est rempli, et de l'intérêt dont il sera pour cette classe nombreuse de lecteurs, qui ne demande qu'à s'instruire des mœurs et des coutumes des nations les plus éloignées de nous.

Comme la relation de M. Timkovski est un de ces ouvrages propres à intéresser les savans de tous les pays, nous croyons devoir parler d'une version allemande dont le premier volume a paru récemment. Soit que le traducteur ne fût pas parfaitement familiarisé avec l'idiome de son modèle, soit plutôt qu'il n'eût aucune connaissance des langues orientales, son travail contient, non-seulement les fautes de l'auteur russe, mais encore les nombreuses erreurs communes à toute traduction infidèle et incorrecte.

Pour donner une idée exacte de l'importance de l'ouvrage, le moyen le plus naturel est de présenter ici l'énumération des sommaires des chapitres et des sujets qui composent l'atlas.

TEXTE.

SOMMAIRES DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. Établissement russe à Péking. — Son but. — Personnages qui le composent. — Préparatifs du Voyage.

CHAP. II. Départ de Kiakhta pour la Mongolie. — Voyage jusqu'à l'Ourga, capitale du pays des Khalkha.

ATLAS.

DESCRIPTION DES PLANCHES.

1. Carte du voyage de Kiakhta à Péking, à travers la Mongolie.
2. Plan de Péking.
3. Plan de la Cour russe et du Couvent grec à Péking.
4. Passage de l'Iro.
5. Arachi-Taïdzi.
6. Mandchou et Mandchoue de distinction.
7. Prince chinois et princesse chinoise.
8. Chinois qui jouent.
9. Dames chinoises.
10. Musiciennes chinoises.
11. Figures de Bouddha ou Chakia mouni.
12. Casque indien trouvé en Russie.

Texte. Des états de population et de revenus, accompagnés d'observations historiques et philologiques, et précédés d'une introduction raisonnée, le tout inédit, emprunté aux auteurs chinois eux-mêmes, et rédigé par M. Klaproth.
